ETUDES DE MOEURS ALGÉRIENNES: EL-IHOUDI

Samuel Henry Berthoud

EL-IHOUDI.

—

GEORGE SAND.

Comtesse de Rudolstadt. . . . . 5 vol. in-8.
nsuelo. . . . . 8 vol. in-8.
race. . . . . 3 vol. in-8.
nne. . . . . 3 vol. in-8.
Prolétaire, publié par George Sand (*Sous presse*). . . . . 3 vol. in-8.

BALZAC.

lendeurs et Misères des Courtisanes. . . . . 3 vol. in-8.
norine. . . . . 2 vol. in-8.
début dans la Vie. . . . . 2 vol. in-8.
vid Séchard. . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

Coupe de Corail. . . . . 2 vol. in-8.
dré le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8.
Château de Ramsberg. . . . . 2 vol. in-8
arles Mandel . . . . 2 vol. in-8.

Mme LA COMTESSE DASH.

Mari. . . . . 2 vol. in-8.
s Châteaux en Afrique. . . . . 2 vol. in-8.
Histoire d'un Ours. . . . . 2 vol. in-8.
Procès criminel. . . . . 2 vol. in-8.
abelle. . . . . 2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

Bague Antique.
- *Première série.* — **Courtisane et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — **Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8
- *Quatrième série.* — **L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8

Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8.
rianne de Seivignies. . . . . 2 vol. in-8.
niel. . . . . 2 vol. in-8.
Fille du Brigand. . . . . 2 vol. in-8.
Palette d'or. . . . . 2 vol. in-8.
olas Champion. . . . . 2 vol. in-8.
Hloudi, roman algérien. . . . . 2 vol. in-8.
Khlifa, Etudes de Mœurs algériennes (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

roniques de l'Œil de Bœuf. . . . . 8 vol. in-8.
lène de Poitiers. . . . . 2 vol. in-8
Rémouleur ou la Jeunesse dorée. . . . . 2 vol. in-8.
trois Aristocraties . . . . 2 vol. in-8.
Homme sans Nom. . . . . 2 vol. in-8.

ÉTUDES DE MŒURS ALGÉRIENNES.

EL-IHOUDI

PAR

S.-HENRY BERTHOUD.

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

I

LE BLOCKAUS (Suite).

Un peu après, quand la nuit eut commencé à répandre ses ombres sur le parc, le khalifa, qui depuis l'arrivée du juif ne procédait plus qu'avec lenteur aux préparatifs de départ, se glissa vers le pavillon occupé par le juif, en

se servant, pour se guider, des feuilles de lentisque semées sur le sable de l'allée ; il les touchait de temps à autre de la main en se baissant. Il s'approcha de la fenêtre entr'ouverte près de laquelle se tenait El Ihoudi, assis devant une table et paraissant fort occupé à écrire des notes commerciales.

A l'arrivée de Sidi-El-Apchi, il ne fit point un mouvement, ne leva pas la tête, n'arrêta point la marche lente de sa plume de roseau et dit d'une voix basse et rapide :

— Les tribus des Beni-Souah et des Ouled-Sultan ont quitté leurs douars. Elles seront cette nuit dans ces montagnes. J'ai vu leurs feux et entendu leurs appels; je crois qu'elles veulent attaquer le blockaus.

L'Arabe passa sans répondre.

A peine eut-il disparu que Casimir, pâle et vivement agité, sortit d'un buisson derrière lequel il se tenait caché, et courut à son beau-frère.

— Nous sommes trahis, dit-il : le juif est d'intelligence avec le khalifa, et j'ai tout lieu de croire qu'ils ont le Français pour leur complice. Cette nuit deux tribus doivent attaquer le blochaus. Tout-à-l'heure j'ai remarqué un signe d'intelligence entre le juif et le musulman. Je les ai surveillés et j'ai tout découvert. Ce misérable israélite aura donné des renseignements sur le blockaus, sur sa force et sur les moyens de l'attaquer. Il nous a

vendus..... Nous ne succomberons pas du moins sans vengeance.

— Eh quoi ! sa trahison t'étonne et t'irrite! répondit paisiblement Laurent avec un sourire amer.

— Des misérables comblés de nos bienfaits !

— Le bienfait est la semence de l'ingratitude.

— Ces hommes nous trahissent, il faut nous venger.

— Il faut nous mettre en garde contre leur trahison.

— J'en sais un moyen sûr, murmura Casimir les dents serrés par la rage, et qui porta la main à ses pistolets.

— S'ils sont d intelligence avec les Arabes, leur mort ne nous sauvera point.

— Elle nous vengera du moins.

Laurent fit un signe de la main.

— Ecoute, dit-il, voici les appels des Arabes qui retentissent dans les montagnes en imitant le cri des oiseaux nocturnes. Des colonnes de fumée se dressent sur les pitons les plus élevés; tu as raison, nous allons être attaqués par une bande considérable.

— Ces trois traîtres périront avant que nos ennemis ne soient sous nos murailles.

— Et tu n'auras plus d'ôtages dont les têtes te répondent des nôtres. Sidi-el Apchi, s'il reste en notre pouvoir, peut encore conjurer les dangers qui nous menacent. Laisse-moi faire, et tâche de modérer la colère qui t'anime.

En achevant ces mots, le colon s'avança vers le khalifa qui se tenait près de la porte du blockaus et attendait avec impatience qu'on lui ouvrit ainsi qu'à ses deux compagnons. Laurent plaça, sans prononcer un mot, sa main sur l'épaule de l'Africain, et lui montrant la fumée rougeâtre qui s'élevait en hautes colonnes sur les crêtes voisines de l'Atlas:

— Les douars vont descendre dans cette plaine, dit-il en arabe.

— Ils semblent avoir ce dessein, répliqua Sidi-el-Apchi, sans témoigner la moindre émotion.

— Ils attaqueront le blockaus.

— Ils ne l'attaqueront point, affirma-t il.

— Ils l'attaqueront, car des traîtres se sont introduits dans ce blockaus pour en étudier les moyens de défense et aller en livrer le secret aux Arabes, interrompit violemment Casimir.

Le Khalifa se contenta de répliquer :

— J'ai dit qu'ils n'attaqueraient point le blockaus.

— Fais des vœux pour que tu dises vrai ; ajouta Casimir : ta tête et celles de ces deux hommes tomberont au premier coup de fusil tiré contre notre maison.

— Dieu maudit ceux qui insultent à leurs hôtes, fit silencieusement el-Apchi, adieu !

— Tu crois partir, tu crois quitter cette maison? non, non, tu nous serviras d'ôtage ; tu resteras notre prisonnier.

— Alors, répliqua le Khalifa, cette maison sera attaquée et il n'en demeurera point pierre sur pierre. Des Arabes ignorent ma présence dans ton blockaus; ils ne savent même pas

que Dieu et ton hospitalité m'ont sauvé la vie ; c'est ma mort qu'ils viennent venger. »

— Tu ne sortiras point ! tu ne nous trahiras point une seconde fois ! s'écria Casimir éperdu de colère.

Le khalifa le regarda, s'enveloppa de son burnous, croisa ses jambes, s'assit, et prit son tesbih, dont il se mit à faire courir dans ses doigts les grains odorants.

Spectateurs de cette scène, Laurent et Charles n'y avaient point pris part. Le premier, appuyé contre un arbre, écoutait silencieusement ; le second cherchait à comprendre le motif de la colère de Casimir et des menaces qu'il semblait adresser au khalifa. Le juif,

dont le visage avait légèrement pâli, s'efforçait de faire bonne contenance.

Charles lui demanda l'explication de ce qui se passait.

— On nous prend pour des traîtres, dit-il en résumant en quelques mots les accusations de Casimir.

— Monsieur, dit Charles avec indignation à Casimir, laissez lekhalifa s'éloigner, puisqu'il affirme que son départ seul peut vous soustraire aux Arabes ; El Ihoudi et moi nous resterons en ôtages.

— Un juif et un condamné échappé au bourreau ! la garantie me paraît honorable et suffisante. Pensezvous que les journaux de la

colonie ne m'aient pas appris votre tentative de meurtre sur un officier et que votre habit de pêcheur vous déguise si bien que je ne vous aie point reconnu, Charles Leféburc?... Niez-le, si vous l'osez! Ainsi, en échange de ce khalifa, de ce chef arabe que nous tenons en notre pouvoir, vous m'offrez un proscrit et un juif banni pour ses méfaits de l'Algérie, où il est frauduleusement rentré! Je tiens trois têtes, et vous m'offrez les deux plus viles pour sauver l'autre! Quelle espèce de fous nous croyez-vous donc?

Laurent s'interposa entre Charles et Casimir.

— Silence, dit il, ces hommes ne sont point des traîtres; j'ai lu sur leur visage et

dans leur âme, tandis que vous les accusiez : pas un seul des trois ne mérite vos accusations.

En achevant ces mots, il ouvrit la porte du blochaus.

— Allez, dit-il, en langue arabe, allez, et que le Dieu clément vous bénisse.

— Je ne veux sortir de cette maison que demain matin, dit Charles.

— Je ne quitterai point ce jeune homme, ajouta El Ihoudi.

En ce moment ils furent interrompus par quelques coups de fusil partis des broussailles qui couronnaient les hauteurs.

— Vous voyez où vous mène votre noble confiance, mon frère? s'écria Casimir ; les montagnes se couvrent d'Arabes.

Et il s'élança pour fermer la porte.

Le khalifa, par un mouvement rapide, le prévint et s'élança hors du blockaus.

— Tu ne nous échapperas pas, traître, dit Casimir, qui fit feu de ses deux pistolets sur Sidi-el-Apchi.

Celui-ci ne tourna même point la tête et sans hâter davantage son pas, se dirigea vers la montagne, agitant les plis blancs de son burnous et élevant de temps à autre une de ses mains pour se faire reconnaître.

Cependant une vive agitation régnait dans le blockaus; les domestiques en armes se plaçaient autour du mur d'enceinte et s'apprêtaient à tirer sur l'ennemi par des ouvertures crénelées, ménagées de distance en distance. D'autres chargeaient une petite pièce d'artillerie semblable aux canons qui se trouvent d'ordinaire à bord des batiments à vapeur de l'état; des fusils de siége, longs et d'une grande portée, se plaçaient sur des espèces de fourchettes, prêts à seconder l'artillerie.

Tout-à-coup un bruit sourd se fit entendre dans la montagne, et l'on vit à la clarté de la lune le khalifa monté à cheval, et descendant de la colline, suivi d'un goum immense : tous se dirigeant vers le blockaus.

— Feu sur le traître! s'écria Casimir.

— Arrêtez, et que personne ne tire avant mon ordre, interrompit Laurent.

Sidi-el-Apchi continua paisiblement sa marche. Arrivé sous les murs de la maison fortifiée, il se plaça sur une petite éminence, s'arrêta et laissa passer devant lui les cavaliers qui l'accompagnaient. Charles en compta deux mille environ, tous armés et tous jeunes. C'était l'élite des montagnards.

Pas un d'eux ne prononça un mot. Le silence profond qui régnait dans la vallée n'était troublé que par les pas de la cavalerie.

Peu à peu le bruit diminua et s'éloigna; le nuage de poussière élevé par cette multitude d'hommes et de chevaux finit par s'abattre,

et il ne resta plus en face du blockaus et dans la plaine que Sidi-el-Apchi.

Casimir et Laurent vinrent au khalifa, et lui tendirent la main.

— Je t'avais bien jugé, dit le second, tu es un noble cœur.

— Pardonne-moi mon erreur, ajouta le premier.

L'Arabe, sans rien perdre de son impassibilité, écouta leurs remercîments et le témoignage de leur reconnaissance, comme il avait reçu leur menaces.

— Adieu, dit-il; qu'Allah bénisse mes hôtes !

— Passe encore une nuit sous leur toit.

— Mes frères m'attendent; il y aura demain combat.

— Deviens l'ami des Français, toi qui es si brave et si magnanime, tu prendras rang parmi nos alliés les plus puissans et les plus fidèles,

Il fit un mouvement de tête négatif.

— Ta femme, sa sœur, ta mère, et ton enfant te seront rendus, ajouta le juif.

Le khalifa à ces mots tressaillit et arrêta tout-à-coup son cheval. Une larme brilla dans ses yeux.

— Allah est Allah et Mahomet est son prophète ! répondit-il en soupirant. Ma vie appartient à la guerre sainte et à la religion des vrais croyants. Adieu.

Il fit partir son cheval au galop et alla rejoindre le goum.

II

UNE CIRCONCISION ET UNE NOCE JUIVES.

Tandis que le khalifa faisait défiler devant lui les goum des Arabes, venus pour piller le blockaus, et qui sur un signe du marabout passaient près de leur proie sans même tourner la tête vers elle, Charles était tombé dans

une rêverie profonde. Il n'en sortit qu'en sentant la main d'El Ihoudi qui se posait doucement sur son bras.

— Jamais roi détrôné exerça-t-il une pareille puissance? demanda l'israélite en souriant. Il ne reste à Sidi-el-Apchi ni un sujet ni une tente, ni même un flissah (1) et une armée lui obéit. Elle renonce pour lui à une razzia longtemps projetée et impatiemment attendue.

— Et nous avons accusé cet homme d'une lâche trahison! interrompit Casimir.

— Tu sais pourtant ce que l'on souffre

(1) Epée Arabe.

sous le poids d'une accusation mensongère? dit Laurent que Charles crut voir pâlir.

En entendant ces mots, Madeleine se rapprocha de son mari et, par un mouvement plein de grâce et de tendresse, posa sa tête blonde sur l'épaule du colon.

— Ce n'est point la seule réhabilitation que vous ayez à faire ce soir, dit-elle; M. Charles et El Ihoudi ont été victimes des apparences. Ils excuseront facilement des torts qui sont surtout dus aux événements...

— C'est dans cette maison qu'on se soumet encore aux lois fatales des apparences! murmura Laurent, dont la raison semblait prête à s'égarer.

Casimir et Madeleine lui prirent la main et l'emmenèrent, laissant Charles dans un profond étonnement.

— Que signifie l'émotion de notre hôte? demanda-t-il au juif, qui répondit en éludant la question qu'on lui adressait :

— Demain, au point du jour, nous nous mettrons en route pour Blidah. Un de mes co-religionnaires vous y donnera asile pour deux jours. J'espère ensuite vous procurer une retraite plus agréable et vous soustraire autant que possible aux périls qui n'ont cessé de vous menacer depuis votre condamnation.

Le lendemain, au point du jour, Casimir

et Laurent entrèrent dans la chambre de Charles. Ils s'excusèrent complètement par un désaveu sans fausse honte des suppositions injustes dont ils l'avaient accusé, lui firent des offres franches et loyales, et l'engagèrent à leur prouver qu'il ne leur gardait aucune rancune en prolongeant son séjour au blockaus.

Charles refusa cette invitation en alléguant les périls qui pouvaient le menacer dans le cas où les troupes françaises reviendraient, comme tout le faisait présumer, occuper cette partie des montagnes.

— El Ihoudi veut bien me servir de guide, ajouta-t-il; une fois arrivé dane la plaine,

j'espère trouver les moyens de me soustraire pendant quelque temps aux dangers qui m'entourent.

Les habitants du blockaus et leurs hôtes se séparèrent avec des sentiments de cordialité qui effaçaient toute trace amère des événements de la veille.

Lorsque Charles et le juif eurent vu disparaître derrière eux la maison fortifiée, le second s'arrêta, examina attentivement les lieux qui l'entouraient, et, mettant pied à terre, invita son compagnon à laisser également la mule qu'il montait et que lui avaient offerte les colons du blockaus.

— Quittez vos vêtements de pêcheur et

prenez le costume israélite, dit-il en tirant de dessous son bât un costume complet d'une grande simplicité. Laissez-moi placer ce turban noir sur votre tête, et permettez que je taille votre barbe et vos cheveux de façon à donner à votre physionomie un aspect un peu plus en harmonie avec votre déguisement hébreux.

En parlant de la sorte, il se mettait à l'œuvre avec une adresse et une vivacité que lui eussent enviées les plus habiles costumiers d'un théâtre royal.

Tout va bien, dit-il, qûand il eût fini et en se complaisant dans son œuvre; maintenant, en route! Lorsque nous viendrons à rencon-

trer quelqu'un, retardez le pas de votre mule et marchez derrière moi, la tête un peu inclinée en avant; si nous trouvons sur notre passage des personnes d'importance, hatez-vous de mettre pied à terre jusqu'à ce qu'elles soient passées. Acquittez-vous du même cérémonial en arrivant aux portes de Bouffarick. Sous la domination des pachas, un israélite ne pouvait passer les portes d'une ville algérienne sans quitter sa monture; aujourd'hui l'habitude les fait continuer à observer un usage auquel ils ne se trouvent plus astreints.

— Je me conformerai scrupuleusement à vos instructions.

— Je sais que l'adversité commence à vous

rendre prudent. Vous avez su dans le bloc-kaus dissimuler que vous me connaissiez, et hier surtout vous avez agi avec une sage circonspection. Il ne faut jamais rien livrer de son secret aux autres, quand cette confidence ne devient point indispensable.

— Casimir et Laurent savaient pourtant mon secret et le vôtre; cet exil dont ils ont parlé...

— Je n'aime point à ce qu'on veuille savoir de mes affaires plus que je n'en veux confier, interrompit El Ihoudi d'un ton sec. Cependant vous me permettrez de vous dire, continua-t-il en donnant à sa voix une expression plus bienveillante, vous me permettrez de

vous dire que Casimir à pu se tromper à mon égard. Je sais mieux ses secrets et ceux de son beau-frère qu'il ne sait les miens.

— Vous savez les motifs qui leur ont fait adopter le genre de vie auquel ils se sont voués?

— Parfaitement, repartit le juif, qui semblait garder encore rancune à Charles de la question indiscrète qu'il lui avait adressée tout-à-l'heure. Il s'agit d'une condamnation à mort.

A ces mots Charles tressaillit, et faisant un retour sur sa propre position, laissa échapper un soupir douloureux.

El Ihoudi continua sans paraître remarquer le trouble de son compagnon :

— Il y aura six années environ, un vieillard riche et qui n'avait pour héritier qu'un neveu jeune et dissipateur, menaça ce neveu de le déshériter s'il ne quittait sur-le-champ Paris et ses plaisirs pour venir dans le fond de la Bretagne habiter le vieux château de son oncle. Le jeune homme obéit à regret, mais il obéit. Six mois après, le vieillard mourut, et son héritier, devenu maître d'une immense fortune, demanda en mariage la main d'une de ses cousines, jeune fille d'une rare beauté. Quoiqu'elle aimât Laurent, elle se rendit aux sages représentations de sa famille, alarmée par la conduite déréglée qu'avait menée jusque-là celui qui sollicitait sa main, et refusa ce

mariage. Laurent, désespéré, vint reprendre à Paris l'existence folle et désordonnée qu'il avait quittée peu de mois auparavant. Un matin, en rentrant du bal, il trouva des gendarmes à sa porte; on l'arrêta et on le conduisit en prison; il était accusé d'avoir empoisonné son oncle. Après les angoisses d'une longue détention, après les tortures de l'instruction il comparut devant la cour d'assises de son département avec le scandale et l'éclat que ne manquent jamais de produire de tels procès, lorsque l'accusé appartient à une classe élevée de la société. Les traces du poison étaient irrécusables; personne, excepté Laurent, ne semblait avoir intérêt à hâter le trépas du vieillard. Un arrêt de mort fut prononcé. La justice civile n'a rien de la marche rapide de la justice militaire; elle ne va que pas à pas et

elle pèse sur chacune des tortures qu'elle inflige. Deux mois s'écoulèrent pendant lesquels Laurent, enchaîné dans les plis ignominieux de la camisole de force, attendit au fond d'un cachot, entre un geôlier et un soldat le sabre au poing, l'heure fatale de son exécution. Le condamné montrait une résignation extrême, protestait de son innocence et attendait courageusement l'heure du supplice, lorsqu'un incident imprévu vint tout-à-coup jeter sur cette affaire un jour inattendu. Une femme de charge, attachée depuis quarante ans au vieillard assassiné, tomba gravement malade et déclara qu'elle seule était coupable du crime pour lequel Laurent avait été condamné. Jadis unie par des liens intimes au vieillard, elle avait espéré, en amenant son séducteur à l'épouser, devenir la maîtresse de sa for-

tune. Forcée de renoncer à ses espérances et sacrifiée à un jeune fou, une horrible pensée s'empara d'elle; elle résolut de perdre le neveu en tuant l'oncle. Se procurer du poison, disposer les apparences les plus accablantes contre le malheureux jeune homme, venir elle-même, devant les juges, demander vengeance et développer de terribles accusations que semblaient confirmer des preuves accablantes, elle ne recula devant rien. Jamais crime ne fut ourdi avec un art plus perfide et plus profond. Les juges qui avaient condamné Laurent reçurent la déposition et les aveux de cette femme, et avant de mourir, elle donna des témoignages nombreux et certains de la réalité de son crime. Laurent fut rendu à la liberté et on proclama son innocence avec autant de joie et d'enthou-

siasme qu'on avait mis d'acharnement à l'accuser.

L'éclat de ce triomphe lui fut presque aussi pénible que l'infamie de son accusation. Il se hâta de quitter la France et vint demander à l'Algérie la solitude et l'oubli. Il avait caché à tous ses amis le lieu de sa retraite, et cependant Casimir sut le trouver. Un matin il arriva dans le petit blockaus où Laurent vivait seul, sans autre société qu'un soldat libéré du service militaire, et qui l'accompagnait dans ses excursions avantureuses ou dans ses chasses pleines de périls.

Casimir était accompagné de Madeleine.

— Ma sœur vous aime, lui dit Casimir;

jadis elle a refusé de devenir votre femme : vous étiez alors riche et heureux ; elle vient vous offrir sa main.

Laurent pleura en entendant ces paroles bénies : c'était la première fois que des larmes mouillaient ses yeux depuis la matinée où il avait vu les gendarmes entourer sa maison et qu'il avait entendu ces paroles retentir à ses oreilles : « Au nom de la loi, je vous arrête ! »

Le mariage fut célébré à quelques jours de là ; la tristesse morne de Laurent se dissipa et fit place à un bonheur grave et plein ds sérénité. Pour dépenser utilement l'activité de son imagination et alimenter l'exhubérance de sa

nature ardente, il fonda une petite colonie et consacra une partie de son immense fortune à se créer une existence en harmonie avec son besoin de solitude et d'émotions.

Personne, en Algérie, excepté moi, ne connaît son fatal passé et ne soupçonne que le nom de Laurent cache un autre nom retentissant encore d'une triste célébrité. Entre son beau-frère et sa femme, il tâche d'oublier des souvenirs funestes. C'est pour cela qu'il ne veut point laisser arriver chez lui des nouvelles de France ou même d'Alger. Entouré de la tendresse de ses serviteurs, pour lesquels il se montre un excellent maître, il a su plusieurs fois prouver aux Arabes qu'on n'attaquait point impunément son blockaus. L'hos-

pitalité qu'il a donnée au marabout Sidi-el-Apchi achève de le placer sous leur sauvegarde. Les Arabes n'oublient jamais rien, ni la vengeance, ni la reconnaissance.

En s'entretenant ainsi, les voyageurs arrivèrent à Bouffarick vers la nuit tombante.

Ils mirent pied à terre pour passer à la porte de la ville et se dirigèrent vers la maison de l'israélite, auquel le compagnon de Charles était venu naguère demander l'hospitalité.

— Soyez le bienvenu dans ma maison, lui dit cet homme, quoique vous n'ayez point tenu la promesse que vous m'aviez faite d'assister à la circoncision de mon fils.

Il ne m'a point été possible de me rendre dre au désir que j'en avais. Le jeune homme qui m'accompagne sait que ma volonté n'a été pour rien dans mon absence de Bouffarick.

— Nous vous avons attendu jusqu'à l'expiration du septième jour. Quoiqu'il en soit, si uous avons été privés du bonheur de vous avoir pour témoin de cette sainte solennité, je m'en console en pensant que la volonté du Très-Haut vous amène aujourdhui pour assister à la circoncision du fils de mon frère.

— Nous acceptons votre offre avec empressement, à moins que mon compagnon, qui

ne parle point la langue du pays et qui est souffrant, n'éprouve une fatigue trop grande.

— Votre compagnon, s'il en est ainsi, pourra se reposer sous mon toit, quoiqu'il eût été, comme tout enfant d'Israël, le bienvenu chez mon frère.

— Il en sera fait comme vous le désirez, dit El Ihoudi qui conduisit Charles dans une chambre disposée à la hâte par la maîtresse du logis qui allait et venait, faisant retentir les dalles du sol sous les battements de ses *chébrilla* (sandales) brodées d'or.

Tandis que Charles s'endormait paisi-

blement, après tant de fatigues, son mystérieux protecteur se rendait chez le frère de son hôte.

Il trouva, suivant l'usage, au milieu de la chambre où dormait l'enfant, une petite chaise recouverte de draperies de soie et d'or. Un coussin, disposé au milieu de cette chaise, soutenait un pentateuque ouvert au chapitre qui raconte la circoncision d'Abraham. De nombreuses lampes brûlaient autour de ce fauteuil, et d'autres suspendues au plafond faisaient de la pièce étroite et longue, comme toutes les galeries mauresques, une véritable chapelle ardente. C'était le trône d'*Elie le prophète*.

Elie, dans la croyance juive, est le protec-

teur des nouveau nés et la *Lucina favens* des israëlites. Le trône sur lequel il se tient invisible éloigne les esprits infernaux, qui pourraient saisir la jeune âme autour de laquelle ils tournent comme le lion de la Bible, cherchant à la dévorer. (*Circum quærens quem devoret.*)

Dès la veille, plusieurs rabbins s'étaient réunis dans la maison du père de l'enfant pour réciter des prières et lire des passages de l'écriture faisant allusion à la cérémonie qui devait s'accomplir le lendemain. Ils avaient passé la soirée dans ces pieuses occupations, sans dédaigner toutefois de soutenir leur zèle par un excellent repas et par des libations d'anisette, liqueur favorite des enfants d'Israël en Algérie

Au moment où El Ihoudi entra en compagnie de son hôte, le mohel (1), debout près du trône d'Elie, récitait les prières qui doivent précéder la cérémonie de la bérith (alliance) ou circoncision.

— Béni soit, disait-il, l'univers qui nous a ordonné de pratiquer la *Berith*, en souvenir de son alliance avec Abraham, notre père.

Il s'approcha ensuite de l'enfant.

— De même, dit-il, que nous le consacrons par la *Berith*, qu'ainsi il soit consacré par la science de la loi, par les bonnes œu-

(1) *El Mohel* signifie circonciseur, du verbe *moul* tailler.

vres, par les sentiments pieux, et un jour par le sacrement du mariage. Que le sang de la circoncision, versé dans l'assemblée des fidèles, soit un sacrifice agréable à Jehovah!

Il a scellé dans notre chair un signe ineffaçable de sa préférence pour nous, car nous sommes la race bénie de Jehovah.

En achevant ces mots, le mohel saisit l'enfant des bras de la marraine, qui le lui présentait, et l'éleva trois fois en l'air vers le siége chargé de draperies et entouré de lumières.

— Voici le trône d'Elie le prophète; s'écria-t-il; voici le trône d'Elie!

Après quoi il déposa le néophite sur les ge-

noux du sandak (parrain), et une plainte de l'enfant annonça que tout était accompli.

Alors le sacrificateur bénit le vin, effleura la coupe de ses lèvres et la passa aux assistants en commençant par le sandak.

Tous, après avoir bu, dirent en s'inclinant :

— Il vivra par le sang.

Une courte interruption suspendit un instant la cérémonie, le silence se rétablit lorsque le mohel le demanda par un signe solennel.

Il lui restait à imposer un nom à l'enfant.

Il étendit les mains et dit :

— Notre Dieu, le Dieu de nos ancêtres, daigne conserver cet enfant à son père et à sa mère, et que son nom en Israël soit Samuel Benoni.

Tous les assistants s'inclinèrent et une bénédiction générale termina la cérémonie. Alors la fête perdit son caractére religieux; on ramena l'enfant à sa mère et les invités allèrent s'installer à une table somptueuse, pour le service de laquelle la grand'mère du

néophite avait épuisé toute sa science gastronomique.

El Ihoudi fut placé en face du maître de la maison, et chacun des convives lui témoigna les plus grands égards.

Quand le soir fut venu, des danseurs commencèrent à exécuter des pas qui rappelaient les danses mauresques, mais avec une expression peut-être plus étrange encore. Des instruments de musique d'une forme bizarre mêlaient leurs bruyants et sauvages accords aux chants des exécutants.

On se sépara fort avant dans la nuit; lorsque El Ihoudi reprit avec son hôte le chemin

du logis, une obscurité profonde régnait dans la ville. Un seul bruit en troublait le silence, c'étaient les *qui-vive* des sentinelles placées de distance en distance, et auxquelles les deux israélites s'empressaient de répondre : *amis*. Ils passaient ensuite au large, tandis que le craquement d'une batterie qui s'armait sous le doigt du militaire attestait de la vigilance de celui qui veillait ainsi à la sûreté de la ville.

Le lendemain, au point du jour, le protecteur mystérieux de Charles entra dans la chambre de ce dernier.

—Je viens, dit-il, vous adresser mes adieux; dans deux jours, notre hôte vous amènera

dans l'asile que je vous ai promis; feignez d'être souffrant; ne parlez point. On vous croit ici un de nos co-religionnaires étranger qui arrive de Portugal.

—Merci de cet officieux mensonge, répondit Charles.

— Un mensonge! reprit avec dédain le juif; Jéhovah préserve mes lèvres de jamais en prononcer un seul. Je n'ai rien dit qui pût offenser la vérité. Nos hôtes, vous voyant vêtu du costume israélite et ne parlant point leur langue, ont fait des suppositions que je n'ai point démenties et que mon silence a pu sembler leur confirmer; voilà tout.

— Qu'importe! puisque je vous dois encore

une fois mon salut, interrompit le jeune homme avec effusion. Jamais ma reconnaissance n'égalera vos bienfaits. Puissé-je un jour trouver l'occasion de vous le prouver !

— Peut-être, si cette heure sonnait, penseriez-vous autrement, ajouta le juif. Une fois le service rendu, l'obligé ne s'entend guère avec celui qui a obligé, sur le prix du bienfait. Jusqu'ici, du reste, je n'ai fait que m'acquiter d'une dette. Si la balance vient à peser de votre côté, Jehovah vous maintienne dans les bons sentiments que vous m'exprimez.

Charles lui tendit la main ; l'israélite s'inclina en la recevant et s'éloigna.

Pendant deux jours, le frère de Joséphine se conforma aux instructions de son protecteur. Il continua à feindre une indisposition à laquelle les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés donnaient des apparences qui ne manquaient point de vérité. Pendant ces longues heures de solitude, il reporta ses souvenirs sur le passé et sur la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait jeté. Un découragement encore plus profond s'empara de lui ; comme plus d'une fois il l'avait déjà pensé, il se demanda si une existence telle que la sienne valait la peine d'être disputée au prix de tant de luttes et de dangers ; les souffrances avaient à la fois flétri les forces peu énergiques d'ailleurs de son âme et brisé son corps. Il souriait amèrement lorsqu'il se regardait dans une des petites glaces

garnies d'argent qu'affectionnent les juifs, et que leur envoient les fabriques de Trieste. Des rides profondes sillonnaient son front; son visage pâle et amaigri, sa longue barbe, son teint livide, le rendaient presque méconnaissable à ses propres yeux.

Les deux jours accomplis, l'hôte de Charles entra dans la galerie qui servait d'appartement au jeune homme, et lui fit comprendre par gestes que l'heure du départ allait arriver.

Celui-ci quitta son lit, passa ses vêtements et descendit sur le seuil de la maison, devant lequel se trouvaient deux autres israélites assis sur des mules; une monture semblable restait pour le faux portugais, qui s'as-

sit sur la haute selle rembourrée de la mule, si l'on peut donner le nom de selle à un énorme coussin recouvert d'un tapis que le cavalier ne saurait enfourcher, et sur lequel il s'assied, les deux jambes pendantes du même côté.

Il s'enveloppa d'un burnous qu'on lui jeta sur les épaules, et se mit en route pour Alger avec ses compagnons.

Le projet audacieux conçu par El Ihoudi, de faire entreprendre en plein jour à Charles le long trajet qui sépare Bouffarick d'Alger sans prendre d'autre déguisement que le costume juif, réussit par sa hardiesse même et s'accomplit heureusement. Arrivé devant les portes d'Alger, la petite troupe, au lieu d'en-

trer dans la ville, se dirigea vers les collines que forment la Boudjareah et s'engagea dans leurs vallées. Quelque habitué que fût le jeune Français à la nature pittoresque et féconde de l'Afrique, il ne put, sans un sentiment d'admiration, traverser ces gorges étroites, couronnées d'arbres et qui forment au-dessus des allées sablonneuses qui les sillonnent en tous sens, des voûtes de verdure et de fleurs.

De petits ruisseaux frais et murmurants s'étaient creusés capricieusement, de chaque côté de la route, un lit étroit dans les méandres duquel s'épanouissaient de larges feuilles vertes couronnées de fleurs parfumées. Les oiseaux chantaient dans les arbres; parfois un rat zébré, leste comme un de ces oi-

seaux, s'élançait à travers l'herbe et allait conquérir, sur l'autre revers du ravin, une graine de palmier nain, qu'il saisissait dans ses pattes de devant et qu'il grignottait avec la prestesse des écureuils, un œil sur sa proie, et l'autre attaché sur les voyageurs. Plus loin, des lézards, étincelants d'émeraude et d'or, grimpaient sur les arbres, avec la feuille desquels ils se confondaient. On eût dit des rameaux humides de rosée,scintillant aux reflets dusoleil. En arrivant dans ces lieux charmants, après une journée de fatigue sous un ciel de feu, le frère de Joséphine éprouva un bien-être indicible et sentit peu à peu l'espoir renaître dans son âme. Une voix mystérieuse semblait lui dire à l'oreille que sa destinée allait enfin changer, et qu'elle ne tarde-

rait point à desserrer les étreintes de ses fatales serres.

Tandis qu'il se laissait aller à ces bienfaisantes sensations, il se trouva tout-à-coup, au détour d'un sentier, en face de deux officiers à cheval. La route était étroite; il fallut que les deux cavaliers passassent lentement et un à un près de la petite caravane israélite. La mule du faux juif s'obstina à occuper le milieu de la voie, et plaça son guide face à face avec les militaires. L'un d'eux exprima quelques paroles de réprimande au malencontreux qui lui barrait le chemin : c'était M. d'Outrepont... Tout-à-coup, son visage se couvrit de pâleur, il venait de reconnaître le neveu d'Antoinette.

Charles n'éprouva pas moins d'émotion en présence de l'homme qui l'avait perdu. Le compagnon de Gaston, emporté par son cheval, se trouvait en avant, à une distance de quelques pas.

— Je vous sauverai et je réparerai mes torts envers vous! dit rapidement le colonel. Soyez prudent et comptez sur moi.

En achevant ces mots, il piqua des deux et disparut au galop.

Charles, continua sa route au hasard et suivit machinalement ses guides dans un trouble facile à comprendre. Il n'avait point encore repris complètement sa liberté d'esprit

lorsqu'on fit halte devant une petite porte en pierre qui s'ouvrait sur un des côtés du chemin. Le chef de la caravane, l'hôte qui avait reçu dans sa maison à Bouffarick le soi-disant juif portugais, frappa du bout de son bâton à la porte, et on ne tarda point à entendre claquer, sur les dalles de pierre d'un escalier, les pantoufles sans talon d'une juive. C'était une vieille femme, le bas du visage caché sous une mentonnière de soie noire dont les bouts venaient, suivant l'usage, se cacher sous le nœud et les plis flottants de la *chachia*.

A la vue des étrangers qui se trouvaient devant la porte, elle hésita quelques instants, demanda le nom des visiteurs, et remonta prendre les ordres de son maître, auquel elle

alla annoncer le nom que lui avait dit l'un des israélites. Un vieillard à barbe grise, le front ceint d'un turban noir et vêtu d'un costume de couleur sombre, se montra sur le haut du perron et ordonna d'ouvrir.

— Soyez les bienvenus dans la demeure de Chebabi, dit-il ; sa porte s'ouvrira toujours avec joie pour un ancien ami et pour ceux qu'il amène avec lui.

En achevant ces mots, il embrassa le juif de Bouffarik et salua ses compagnons. Sur ces entrefaites, des domestiques conduisirent les mules à l'écurie, et la maîtresse de la maison, accompagnée de quatre jeunes filles, s'avança pour donner la bienvenue à ceux qui lui demandaient l'hospitalité.

Parmi les quatre jeunes filles, se trouvaient Joséphine et Véronique.

Charles allait s'élancer vers elles ; une main se posa sur son bras et une voix lui dit tout bas.

— Prudence !

C'était El Ihoudi.

Les jeunes filles étaient évidemment prévenues de l'arrivée du proscrit. Sans cela eussent-elles pu rester les maîtresses de leur surprise et de leur émotion? Néanmoins elles rentrèrent avec précipitation. Une telle contrainte surpassait sans doute leurs forces.

Charles, en les suivant du regard, aperçut derrière les vitres d'une petite fenêtre la tête vénérable de sa tante, qui portait un mouchoir à ses yeux.

Tandis que les voyageurs saluaient la maîtresse de la maison, et qu'ils allaient prendre possession des appartements qui leur étaient destinés, El Ihoudi échangea un coup-d'œil d'intelligence avec le Français, et, marchant devant lui sans affectation, se dirigea vers une pièce voisine de la porte. Charles le suivit; quelques instants après il se trouva dans les bras de sa tante, de sa sœur et de Véronique.

Deux heures s'écoulèrent durant lesquelles ils oublièrent tous les quatre leurs longues

journées de désespoir ! deux heures de félicité! deux heures de transport et d'enivrement ! deux heures telles que seules peuvent en donner des joies inénarrables par lesquelles Dieu parfois daigne indemniser au centuple les infortunés auxquels il a dit : Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés !

Tandis qu'ils se livraient ainsi au bonheur de se revoir, une des deux jeunes filles juives entra :

— Venez vite, dit-elle, tout est prêt pour la cérémonie : on va faire à ma sœur Mouni l'imposition de la clé.

Charles s'aperçut alors seulement que la jolie israélite portait son costume des grands jours.

— La famille Chebabi célèbre aujourd'hui les fêtes du mariage de sa fille aînée, dit Véronique en rougissant.

— Et ce sont ces fêtes qui ont engagé notre protecteur à t'amener dans cette maison et à t'y donner un asile, continua Joséphine. Il a pensé avec raison que l'on ne songerait point à venir chercher un fugitif aux portes même d'Alger, et au milieu de ses faubourgs. Comment la police supposerait-elle qu'on se cache dans une maison que mille personnes visiteront peut-être aujourd'hui !

— D'ailleurs, interrompit Véronique, la police, même en concevant des soupçons, fermerait les yeux : votre grâce ne peut tar-

der à arriver, et d'ici là un ami puissant veille sur vous.

Ce fut au tour de Joséphine à rougir. Charles soupira et regarda sa sœur avec tristesse.

— Allons, viens vite, frère, on nous attend, s'écria-t-elle en cherchant à déguiser son trouble. De ta petite chambre à la sebine (galerie supérieure), tu pourras voir l'aspect de la fête ; seulement sois prudent et ne te hasarde point à te montrer.

Charles, conduit par sa sœur et par Véronique, monta un des escaliers de pierre à hautes marches et sans rampes qui sont par-

ticuliers aux maisons mauresques. Il arriva ainsi à l'étage supérieur. Ses deux guides, lorsqu'elles l'y eurent établi, le laissèrent, Joséphine après l'avoir embrassé tendrement et Véronique en lui permettant de porter à ses lèvres une main qu'elle ne songeait point à retirer.

Cependant la maison étincelait partout de lumières. Dans la cour intérieure du rez-de-chaussée (ouesth eddar) se trouvaient dressées deux grandes tables: disposées sous la sehine (galerie), des musiciens juifs jouaient de la kouitra, du rebeb et du bendair. De temps à autre leurs voix s'élevaient et se mêlaient aux sons des instruments; elles se taisaient ensuite, et l'on n'entendait plus que la kouitra et le rebeb, luttant d'arpéges et de batteries,

jetant à profusion les fioritures et les points d'orgue, puis revenant tout-à-coup au thème primitif d'une grâce naïve et d'une simplicité charmante.

La musique algérienne, d'abord confuse pour un Européen, finit par lui révéler, lorsqu'il l'écoute avec attention, des motifs délicieux, un rhythme plein d'originalité, et des mélodies dans lesquelles la passion s'exprime parfois avec mélancolie, souvent avec une ardeur et une énergie entraînantes.

Un grand nombre de dames juives, parées de leur splendide costume de fête, formaient un demi-cercle devant les musiciens et entouraient la *calah* (fiancée) assise dans un fauteuil et sous un dais. Mouni, la tête couronnée

d'un riche diadême d'émeraudes et de diamants, le cou chargé d'un carcan de perles, resplendissante de pierreries et de brocards d'or, se tenait immobile, les yeux baissés, et ne répondait que par des mots murmurés à voix basse aux félicitations dont on l'accablait. On en était à la huitième journée des fêtes du *nissouim* (prise de possession). Le samedi précédent, le *calah* et le *hatan*, assis également sous un dais (houssa), avaient reçu les félicitations de leurs amis; la journée s'était terminée par un banquet. Les femmes avaient d'abord pris place à table et s'étaient bientôt retirées pour permettre aux hommes de se livrer à leur tour aux joies du festin. Lorsque neuf heures furent sonnées, une vieille femme, un bandair à la main, s'avança vers la mariée et se mit à frapper sur la peau de

l'instrument dont elle faisait, en l'agitant, résonner les petites cymbales. On forma le cercle autour d'elle : la proxénète dit d'une voix cassée un refrain pieux qui appelait sur la fiancée les joies terrestres et les bénédictions du ciel. Un cierge blanc fut allumé; une des matrones s'avança dans le cercle et disposa, sur la tête de Mouni, le haut et gênant édifice de la *sarma*. Elle reçut ensuite des mains d'une autre femme une tasse pleine de miel, y trempa du coton et en frotta légèrement les joues et le menton de la calah. Elle prit ensuite une clé qu'elle mouilla également dans le miel et l'imprima sur le front de celle qui venait de prendre, en se coiffant de la *sarma*, les insignes de l'épouse.

Cette mystérieuse cérémonie terminée, on

s'organisa en cortége et l'on descendit dans l'ouesth-eddar pour se mettre au banquet. Les femmes se rangèrent autour de la première table, près de la calah; quant au hatan, il se perdit dans la foule des hommes qui occupaient pêle-mêle, sans distinction de prééminence, les places de la seconde table. La musique ne cessa qu'après le festin et lorsqu'on eût fait disparaître tous les apprêts du repas, qui ne dura pas moins de deux heures, et dont les services furent renouvelés cinq fois avec une somptuosité prodigue.

La musique se fit entendre de nouveau et le maître des cérémonies, s'avançant vers la sœur de la calah, lui présenta la main, l'amena au milieu du cercle et lui donna deux mouchoirs de Tunis brodés d'or et de soie

pourpre. La jeune fille noua ces brillantes draperies à l'extrémité de ses doigts légèrement peints de hennah et commença une danse d'un rhythme mesuré, un peu lente et qui rappelait vaguement la *chtah* des mauresques. Au lieu toutefois de recourir aux mouvements désordonnés des musulmanes et de s'agiter sur place, comme emportées par les transports de l'extase, les juives, les yeux baissés, parcourent les dalles de faïence qui pavent l'ouesth-eddar comme de brillants tapis couverts de bizarres dessins. La pointe du pied élevée, elles glissent par un mouvement simple, agitent les brillantes draperies que tiennent leurs mains, et les laissent plutôt qu'elles ne les font flotter au vent. Le geste adorable par lequel la sœur de Mouni relevait et abaissait ces voiles semblait pour ainsi dire invo-

lontaire. Jamais l'art ne se cacha sous plus de pudeur et d'innocence.

Pendant que la jeune fille dansait, à chaque instant des pièces d'argent tombaient sur un immense plateau placé en face des musiciens. Enfin, les servantes étrangères au logis, venues avec leurs maîtresses au nissouim, et placées sur la terrasse au-dessus de la chambre occupée par Charles, faisaient retentir les airs de leurs cris de louilouil! louilouil! louilouil!

On dansa ainsi jusqu'au lendemain matin, à dix heures; alors seulement on songea à se séparer, car, en se prolongeant moins, une fête ne serait point jugée complète. Les femmes s'enveloppèrent de haicks blancs ou de cache-

mires et s'assirent sur leurs mules. Chemin faisant, tout en aiguillonnant la paresse des montures, elles s'entretenaient familièrement des pompes du nissouim, des parures plus ou moins riches des invitées, de la contenance de la mariée et de mille autres détails de haut goût pour l'esprit de médisance et de bavardage qui caractérise peut-être plus la femme de la race juive que celle d'aucune autre nation.

Charles s'applaudit beaucoup du mouvement et de la confusion produits par le nissouim, qui lui permettaient de voir en liberté sa tante, sa sœur et Véronique. Tandis que chacun s'évertuait dans la maison de Chebabi à remplir somptueusement les rites de la *prise de possession,* les heureuses femmes ve-

naient s'asseoir près du jeune homme, lui faisaient raconter les périls de sa fuite, s'applaudissaient de l'idée hardie qui l'avait amené au milieu d'elles et semblaient tout-à-fait rassurées sur l'avenir. Quand Charles leur adressait des questions sur la cause de tant de sérénité, Antoinette et Joséphine évitaient de lui répondre. Véronique, un matin qu'elle passa seule quelques instants dans la ghorfa avec le proscrit, se montra moins discrète; elle avoua qu'une lettre du colonel était venue dissiper en partie les cruelles angoisses des pauvres femmes et leur apprendre que M. d'Outrepont, de concert avec El Ihoudi, prenaient les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de Charles, jusqu'à l'arrivée d'une grâce que le roi ne pouvait refuser aux

pressantes sollicitations et aux aveux de celui qui seul était et s'avouait le coupable.

— Hélas ! conclut Véronique en terminant ces confidences, Dieu veuille qu'après tant de chagrins notre chère Joséphine puisse oublier le passé et pardonner au colonel. Il est temps que la paix renaisse pour cette pauvre enfant et pour votre tante. Vous retournerez tous les trois en France, et vous y trouverez le bonheur.

— Ce bonheur, vous le partagerez, Véronique, interrompit Charles; sans vous, sans votre amour, pourrai-je me trouver heureux?

Véronique, attendrie, allait répondre, lors-

que tout-àcoup un bruit de pas l'effaroucha et la mit en fuite : c'était le juif qui traversait la *schine* (galerie) et qui se disait en souriant avec amertume :

— Ils parlent d'amour entre l'échafaud et la misère ! Voilà la vie : des illusions, des songes et presque toujours le réveil en sursaut !

La journée du lendemain permit peu aux trois Françaises d'aller visiter Charles dans sa retraite. Il fallut qu'elles assistassent à la toilette de la calah, toilette qui dura presque toute la journée. On mena au bain Mouni, entourée de ses meilleures amies et de matrones qui présidaient la fête et qui s'appli-

quaient à faire rigoureusement observer dans toutes ses parties le rituel antique. Mouni, qui avait seulement, comme jeune fille, le droit de se teindre les ongles avec le hennah, colora pour la première fois ses mains et ses pieds de ce cosmétique.

Le samedi suivant, un cortége nombreux, conduit par les rabbins précédés de leurs *chamas* ou bedeaux, suivis des amis du hatan et escortés par des domestiques qui portaient des flambeaux, vinrent chercher la fiancée pour la conduire au logis de son époux. Un nouveau festin était préparé dans la maison du hatan; les rabbins récitèrent des prières, la vieille proxénète au tambour de basque reparut avec ses chansons fatidiques, et la

calah fut introduite triomphalement dans la chambre nuptiale.

Elle y entra toutefois sans son mari pour y demeurer huit jours entiers, loin de lui et sous la surveillance impitoyable de ses parentes et de ses amies.

Nous l'avons dit, huit jours séparèrent encore la çalah du hatan. Ce temps écoulé, le hatan commence enfin à jouer un rôle un peu important dans le nessouim. Jusque là perdu dans la foule, il n'avait eu d'autre privilége que de donner un bal aux amies de sa fiancée; encore cette fiancée n'y assistait-elle point. Il avait bien ensuite reçu sa femme dans sa maison, mais sans pouvoir, pendant cette se-

maine, échanger avec elle un mot ou un regard; enfin, quand il la revit, ce fut au milieu d'indifférents ou plutôt de bourreaux qui se faisaient un jeu de son attente, un devoir et un plaisir de ses fatigues et de ses déceptions.

On réunit le hatan à la calah pour les faire assister à la lecture du contrat. Au retour de la synagogue, où il avait été prier et d'où les rabbins l'avaient ramené en cortége, précédés des chamas, il prit place sous la houpa, cet éternel dais, sans cesse dressé au-dessus de sa tête et celle de sa compagne. Les témoins s'assirent autour d'une table en acajou, innovation européenne qui, par sa forme étriquée et sa maladroite imitation des meubles français, formait un contraste bizarre avec les

riches tentures et les somptueux ornements orientaux prodigués de toutes parts. Ce contrat était une large feuille de parchemin, roulée à l'imitation des manuscrits antiques et rattachée à ses extrémités par des baguettes minces et dorées. L'art des rubricateurs israélites avait épuisé ses secrets les plus ingénieux pour couvrir le vélin de dorures, de majuscules de toutes les couleurs et de dessins fantastiques.

On fit un silence religieux; chacun prit l'attitude du recueillement, et le rabbin, d'un ton nazillard, commença la lecture du contrat, rédigé en langue chaldéenne, ainsi que l'exige, sous peine de nullité, un usage immémorial.

Voici la traduction littérale de la lecture que fit le prêtre israélite :

« Sous les auspices de félicité, de jubilation et d'espoir, leur advienne bonheur et contentement ! qu'ils soient dotés de postérité sans nombre ;

Que la femme ait pour lot la paix, et qu'elle obtienne la faveur de l'Eternel ;

Au mari soit donné la joie de la femme qu'il a aimée dans sa jeunesse ; que cette solennité s'accomplisse sous des auspices heureux et sous des signes favorables ;

Le quatorzième jour du mois de *ab* (août)

de l'année cinq mil cinq cent quatre-vingt-dix-neuf, à dater de la création de l'univers, suivant notre supputation, en la ville d'Alger, et dans la maison de l'israélite Imaël Rifondo :

A comparu devant nous le *hatan*, le sage, l'intelligent Jacob Rifondo, — que sa mémoire soit durable, — fils de l'honorable ancien Ismaël Rifondo, que la paix soit avec lui.

Il a dit à la jeune fille la calah, fille de Samuël Chebabi, Mouni Chebabi : Sois ma femme selon la loi de Moïse et d'Israël. Avec l'assistance de Jéhovah, je promets de t'honorer, de pourvoir à tes besoins, à ta nourriture, à tes vêtements, conformément à la coutume

des époux juifs qui honorent leurs femmes et qui se conduisent envers elles comme ils doivent le faire. Je te fais don de deux cents *zouzim*, ainsi que la loi le prescrit, et je te promets des aliments, des habits et le reste de ce qui est nécessaire; enfin, je te promets de remplir envers toi les devoirs d'un époux, devoirs communs à toutes les nations du monde.

« La calah Mouni Chebabi a consenti à devenir l'épouse du hatan (fiancée) Jacob Rifondo, acceptant les conditions ci-dessus. »

Cette lecture terminée, les fiancés et les témoins signèrent le contrat, et le rabbin porta à ses lèvres un verre de cristal rempli

de vin; les époux burent à leur tour, et la coupe, jetée sur le pavé, se brisa en morceaux, comme souvenir de la ruine du temple et de l'exil du peuple de Dieu, dispersé sur la surface de la terre; souvenir pieux et douloureux jeté au milieu des joies du mariage pour rappeler aux israélites la fragilité du bonheur humain et les épreuves réservées aux enfants d'Israël.

Lorsque le verre eut volé en éclats sur les dalles de marbre, le rabbin fit la bénédiction d'un anneau et le mit au doigt de la femme, en accompagnant ce rite des paroles suivantes :

« Te voilà consacrée à moi par cet anneau.»

Après quoi, étendant les mains sur les deux jeunes gens.

— Béni soit, continua-t-il, le Très-Haut qui a créé l'homme et lui a fait de sa chair un édifice pour perpétuer la race humaine.

Alors une porte voisine s'ouvrit mystérieusement tournée sur ses gonds silencieux par la vieille proxénète qui, cette fois avait déposé son bandair ; les époux disparurent et les conviés recommencèrent les danses.

Une demi-heure après, le père et la mère du mari, la famille de la femme, le rabbin et deux témoins appelés à ces graves fonctions rentrèrent dans la chambre nuptiale que les

époux venaient de quitter, et rentrèrent dans l'ouesth-eddar, le visage rayonnant de joie; l'assemblée salua leur apparition par des cris prolongés de louilouil.

Rien ne saurait peindre la physionomie de cette fête, mélange de luxe et de simplicité bibliques : les femmes en costume ruisselant d'or et de pierreries, portaient sur leurs épaules une longue bande de drap d'or, brodée avec une richesse inouie. Cette chachia, qui s'attache à la sarma et qui ne se met que dans les grandes fêtes, s'associe de la manière la plus pittoresque aux lignes sévères du beden, aux splendides ornements du quâftan, et aux longues draperies de gaze et d'or qui enveloppaient de leurs tissus vaporeux et scintillants les beaux bras des femmes juives. Joi-

gnez à cet éblouissant spectacle, la musique, les chants, le bruit des pièces de monnaie qui tombent dans le bassin de cuivre de l'orchestre, les lampes, les bougies répandues à profusion; les applaudissements des servantes et ce mouvement domestique qui se montre au sein même de la fête, complétement en contradiction avec nos idées françaises d'étiquette. Pendant le bal, les servantes lavent la vaisselle dans la cuisine, dont la pòrte ouverte donne sur l'ouesth-eddar. Elles viennent prendre les ordres de leur maîtresse au milieu de l'assemblée, s'interpellent à haute voix, grondent, crient, s'évertuent, rient entre elles sans que personne y trouve à redire. On comprend que la famille, cette seule patrie des israélites, domine de toute sa puissance et de toute son intimité les habitudes d'un

peuple proscrit et dont chacun des membres devient égal au jour du malheur et du péril. Depuis dix-huit siècles, la persécution les a faits tous frères.

III

PROJETS DE VENGEANCE D'UNE NÉGRESSE.

En quittant sa maitresse, la négresse Ambor s'était retirée dans le Dar-el-Djema de la tribu Haoussa, à laquelle elle appartenait.

Ces Dar el-Djema sont des maisons d'asile

fondées par les nègres depuis un temps immémorial, et aux frais desquelles on subvient par une souscription hebdomadaire. Elles servent à la fois d'hospice, de lieu de réunion et de caravansérail.

On compte à Alger sept Dar-el-Djema qui portent chacune un nom particulier, suivant la tribu à laquelles elles appartiennent. Voici ces noms :

Dar-Bombra,
Dar-Senouy,
Dar-Haoussa,
Dar-Bernou,
Dar-Zouzou,
Dar-Gourna,
Dar-Ketchina.

Les Dar-el-Djema ont pour administrateurs

un homme et une femme ordinairement mariés l'un à l'autre, et qui prennent le nom de baba et d'arifa *père* et *grand'mère.* Ces deux personnages sont encore les économes, les médecins, les prêtres et les kaïds de leurs associés.

En entrant dans le Dar-el-Djema des Haoussa, Ambor baisa respectueusement la main de l'arifa, et celle-ci s'empressa de faire asseoir la négresse près d'elle sur un coussin recouvert d'étoffe d'or et de soie. L'arfa portait un costume d'une richesse remarquable ; un triple rang de perles entourait son cou, et parmi les amulettes sans nombre qui s'entrechoquaient sur sa poitrine nue, brillaient d'énormes diamants.

— Quel chagrin éprouve donc ma fille Ambor? demanda-t-elle en voyant le chagrin exprimé par les traits de la négresse.

— Le Roumi m'a forcé à quitter Nsina, dit-elle en se repliant sur elle-même et en cachant son visage.

L'arifa frappa dans ses mains; une petite fille de cinq à six ans arriva lentement, les pieds nus et la démarche embarrassée dans la fautha, voile dont les femmes noires s'entourent les reins et qui retombe le long des jambes. Elle reçut les ordres de sa maîtresse et ne tarda point à revenir portant dans ses mains un plateau richement travaillé, sur lequel brillaient des tasses de porcelaine avec

leurs soucoupes d'argent ciselé à jour. Lorsque les deux femmes eurent bu le café en le humant avec le plus de bruit possible, comme doivent le faire en Orient ceux qui se piquent de bien vivre, Ambor posa sa tête sur les genoux de l'arifa.

— Conte tes douleurs à ta mère, dit la vieille femme : un chagrin confié perd la moitié de son poids; on est deux pour en porter le fardeau.

Ambor répondit par un soupir.

— Allons, allons, console-toi, reprit l'arifa; offre au bon génie Bellespor (le jaune) l'anneau que je te vois au doigt indicateur de

la main gauche; nous y joindrons des gâteaux, après avoir allumé quatre cierges de cire blanche. Je tiens pour certain que Bellespor (le jaune) amènera infailliblement, et dès ce soir peut-être, une réconciliation entre le Roumi, Nsina et toi.

— Je ne veux point me réconcilier, répondit Ambor : je veux me venger.

— En ce cas, dit l'arifa, rendons-nous à la fontaine Ayoun-Beni-Menad, et demandons à Bellekabal (le noir), en lui sacrifiant deux poules, qu'il amène le chagrin sur tes ennemis.

— Non, non, il faut s'adresser à Belhamar

(le rouge)! s'écria Ambor. Je veux du sang, je veux du désespoir, je veux qu'il pleure à son tour!

— Tu le sais, le baba seul a le droit de s'adresser à Balhamar; il faut attendre qu'il revienne; le baba ne demandera pas mieux que d'entrer en rapport avec le redoutable génie du trépas.

Ambor reprit l'attitude qu'elle avait quittée, plaça de nouveau son visage sur ses bras croisés et demeura silencieuse et sans faire un mouvement jusqu'au retour du baba.

Le baba ne tarda point à arriver.

C'était le nègre à la barbe blanche qui, le jour de la fête des Fèves (Aid-el-Kebir), avait déjà exprimé à Ambor sa haine fanatique contre les chrétiens. Il écouta, sans les interrompre, les doléances de la négresse, et loin d'apaiser sa soif de vengeance, il l'excita encore davantage.

— Sois tranquille, dit-il, tu seras vengée. Il faudrait que Chemharouche ne m'eût jamais touché de l'aile unique avec laquelle il fend les airs pour que je n'eusse point le pouvoir d'accomplir tes souhaits. Avant que la lune ait vu décroître et renaître deux fois sa double corne d'or, tu seras rassasiée de vengence au-delà de tes désirs. Cherchons à nous rendre favorable Belhamar par un sacrifice digne de lui, et suivons ensuite les conseils

que nous inspirera ce génie couleur de sang.

— Ambor, une belle victime est nécessaire pour que tout marche au gré de tes désirs, objecta l'arifa. Ne crois point Belhamar un génie ordinaire qui se contente d'une poule, comme Bellespor (le jaune), ou de gâteaux et de cierges, comme Bellebiath (le blanc).

— A Bellekahal (le noir), il faut déjà des moutons : juge de ce qu'exige Belhamar pour accomplir les vœux qu'on lui adresse.

En disant cela, le nègre se prit à rire d'une façon infernale ; ses lèvres flétries montrèrent de longues dents aiguisées par la lime comme celles d'un requin.

Il baissa la voix et regarda autour de lui si personne ne pouvait l'entendre.

— Je sais, ajouta-t-il en caressant sa barbe blanche, l'œil en feu et les narines dilatées par un horrible sentiment de convoitise, je sais une victime dont le sacrifice obtiendrait infailliblement la protection de Belhamar pour toujours et sans réserve. C'est un secret que m'ont appris les Yem-Yem-Bouzagua, parmi lesquels j'ai longtemps vécu et qui m'ont enseigné plus d'un moyen puissant de conjurer les esprits et de se les rendre plus favorables.

— Quel est ce secret? demanda Ambor, en tirant de dessous son aisselle une bourse pleine de pièces d'or.

Le nègre saisit Ambor par la main, l'en-

traîna dans un coin de la chambre, promena son regard autour de lui pour s'assurer de nouveau que personne ne l'écoutait, se pencha à l'oreille de la négresse, et y laissa tomber ces mots :

— Pas de sacrifices d'animaux... Un enfant! (1).

---

(1) Les Yem-Yem Bouzagua passent en effet pour antropophages ; les Maures et les Arabes les accusent de faire des sacrifices humains et de dévorer ensuite les victimes. S'il faut en croire les traditions indigènes d'Alger, chaque année plusieurs enfants disparaissent sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus, et l'on retrouve sur le bord de la mer, dans quelque lieu isolé, des ossements à demi consumés. Lorsqu'on achète un esclave, on a grand soin de s'assurer qu'il n'est pas de la tribu redoutée des Yem-Yem Bouzagua. Quoi qu'il en soit des accusations portées contre les nègres de cette tribu, nous nous contenterons de rappeler qu'en

— J'en amènerai un ce soir, répondit froidement Ambor.

Le baba retroussa les larges manches de sa quemidja et porta la main à son couteau de sacrificateur.

L'arifa intervint.

— Non pas, dit-elle, non pas ! Il faut habi-

---

septembre 1845, il y a six semaines à peine, un cadavre d'enfant, horriblement mutilé, a été trouvé au bord de la mer. C'est la troisième ou quatrième fois que l'*Akbar*, journal d'Alger dont nous avons la collection sous les yeux, constate des crimes de cette nature. Jamais les mystérieux coupables n'ont été découverts.

ter le pays des Yem-Yem-Bouzagua pour faire de pareils sacrifices ; il n'en est point besoin au pays d'Alger, au milieu des infideles Roumis, qui provoquent de toutes parts la vengeance céleste en souillant de leur présence impie une terre habitée par les vrais croyants. Un bœuf suffira, un bœuf noir, un bœuf richement paré.

— Les Yem-Yem-Bouzagua obtiennent de Belhama tout ce qu'ils veulent par le sacrifice d'un enfant, répéta le nègre, l'œil injecté de sang et les lèvres agitées par un mouvement convulsif.

— Demain est un jour de fête, dit l'arifa, il faut que nous soyons à la pointe du jour à

la fontaine sacrée : livrons-nous au sommeil et à la prière.

Après s'être exprimée de la sorte, elle prit le baba par le petit doigt et l'emmena dans une pièce voisine en femme qui, pour se trouver unie à un grand-prêtre, n'en exerce pas moins sur son mari, malgré l'autorité spirituelle et temporelle de ce dernier, un pouvoir illimité.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, l'arifa, qui avait soigneusement serré sous son aisselle la bourse que lui avait remise Ambor, vint éveiller la négresse, couchée sur une natte, et que le sommeil avait fini par vaincre.

— Viens, dit-elle, hâte-toi, Chemharouche et Belhamar ont apparu cette nuit à baba; ils lui ont défendu de songer à immoler un enfant, fût-ce celui d'un Roumi. Ils demandent en échange deux taureaux et s'engagent à te venger d'une manière éclatante et terrible.

— Immolons deux taureaux et que j'obtienne vengeance! s'écria Ambor.

—Viens donc, ma fille, dit l'arifa, qui par ce moyen non-seulement empêchait son mari de s'exposer aux périls d'un sacrifice humain fort dangereux à accomplir sous la surveillance de la police française, mais encore se procurait la viande nécessaire pour alimenter les nombreux hôtes qui devaient venir célé-

brer à la Dar-el-Djema, dans la journée même, la fête du Mouloui.

Nous ne décrirons point de nouveau les rites du sacrifice qui s'accomplit au bord de la mer, près de l'hôpital du Dey, à la fontaine Ayoun-Beni-Menad. Nous ajouterons seulement que le baba, Ambor et l'arifa reçurent dans leurs mains unies, en forme de coupe, le sang des deux taureaux, et qu'ils burent à pleines gorgées cet horrible breuvage; l'arifa se jeta ensuite sur le sol, s'y roula, teignit de sang ses vêtements, s'en couvrit la tête et le visage, et prophétisa des paroles obscures pour le reste de l'auditoire, mais dans lesquelles Ambor saisit de nombreuses allusions à sa soif de vengeance et aux malheurs qui allaient frapper ses ennemis.

Le sacrifice terminé, les nègres se rendirent à la Dar-el-Djema, marchant sans ordre et parlant entre eux à haute voix. Chemin faisant, un grand nombre de leurs compatriotes se réunirent à eux; ils étaient environ deux cents, hommes et femmes, lorsqu'ils arrivèrent à la maison de refuge. Des dispositions avaient été faites dans l'ouesth-eddar pour les recevoir. Quelques mauvaises draperies en guenilles couvraient les murs, et on avait disposé à droite et à gauche de la place réservée à l'orchestre deux trophées d'objets particuliers sans doute à la tribu des Haoussa.

D'un côté, un arc d un bois luisant et régulièrement noueux s'unissait à deux lourdes massues et à deux cordes tressées; la lame aigue d'un poignard ondulé brillait entre des

flèches empoisonnées; en face de l'autre, des instruments de musique d'un caractère étrange, et soigneusement conservés par les noirs, lui rappelaient le pays natal. Enfin, au milieu, sur un coussin de peau de bête fauve, un bonnet pointu recouvert de kauris (petits coquillages qui servent de monnaie parmi les nègres) semblait tenir la place du chef absent. Chacun des adeptes de la Dar-el-Djema se prosternait devant ce symbole et lui rendait des honneurs bizarres : tantôt ils frappaient le sol de leur tête nue, tantôt ils reunissaient leurs deux mains derrière la nuque et les frappaient l'une contre l'autre, en accompagnant cet exercice d'un clappement de langue et de mots impossibles à traduire par les combinaisons des lettres de quelque langue que ce soit.

Les musiciens, après s'être conformés eux-mêmes à ce cérémonial, s'assirent et se mirent à jouer de leurs instruments. Alors commença une fête semblable à celle qui avait eu lieu, quelques mois auparavant, dans la plaine de Mustapha, pour la fête des Fèves : des danses des cris, du délire, des convulsions; seulement, comme ces scènes sauvages se prolongèrent pendant près de trois jours, sans interruption, dans une ouesth-eddar, exposée tour à tour au soleil ardent de la journée et aux clartés vertigineuses de la lune en son plein, les transports des danseurs prirent un caractère frénétique, et allèrent jusqu'au délire. Les uns frappaient de leur front les dalles de pierre de l'ouesth-eddar; les autres broyaient sous leurs dents des pierres; il y en avait qui s'élançaient sur le poignard placé dans le tro-

phée d'armes et qui s'en faisaient de larges blessures aux bras et aux cuisses. Une femme que l'on avait empêchée de prendre une des flèches empoisonnées, saisit dans ses dents sa propre épaule et en arracha un lambeau. Le baba considérait ces scènes sanglantes avec un regard de joie féroce. Sa langue noirâtre se pressait, comme celle d'une bête fauve, sur ses grosses lèvres convulsivement agitées. Penché au-dessus de la négresse, il attachait ses yeux sur sa blessure sanglante, dans l'attitude d'un tigre qui va se jeter sur sa proie. Tout-à-coup on entendit un effroyable hurlement, il venait de se ruer sur la blessée, et de faire à côté de la première morsure une autre plaie large et profonde.

La victime ne poussa pas un cri et ne pro-

féra pas une plainte, à peine son épaule s'agita-t-elle d'un mouvement instinctif. A la vue de cet acte de folie et de férocité, la musique redoubla de violence, les louilouil éclatèrent de la cour l'ouesth-eddar jusqu'au faîte de la terrasse, et les femmes accoururent autour de la négresse sanglante, pour qu'elle promenât sur elles ses mains chargées des bénédictions de Chemharouche. Ambor n'était pas la moins empressée à recevoir ces bénédictions, et ne sortait elle-même des convulsions où l'avaient jetée la danse que pour se traîner aux pieds d'une de ses compagnes, encore sous l'influence du délire, et pour se livrer à ses magnétiques impositions de mains.

Quand arriva la troisième nuit de la fête qui se donnait dans le Dar-el-Djema de la tribu

des Haoussa, il ne se trouvait plus dans cette maison que ses hôtes habituels et cinq ou six infatigables adeptes. Les musiciens s'étaient remplacés plusieurs fois, et les derniers avaient fini par succomber eux-mêmes à la lassitude. Un des danseurs avait ramassé le bâton recourbé avec lequel on frappe sur la grosse caisse appelé thebel, et la faisait résonner à tour de bras.

Cependant, les lampes s'en allaient mourant, faute d'huile : rien n'était sinistre comme le bruit cadencé, sourd et tout à la fois éclatant qu'on entendait dans cette étroite cour qui s'emplissait d'ombres fantastiques, chaque fois que la flamme expirante tentait un effort pour se raviver. On voyait des figures noires qui se tordaient dans la poussière et qui

agitaient convulsivement leurs bras, seule partie de leur corps à laquelle le mouvement restât encore possible. Le baba et l'arifa, vaincus eux-mêmes par trois jours et trois nuits sans sommeil, regardaient sans le voir ce hideux spectacle. La tête de la grand'mère retombait sur sa poitrine en désordre, et ses bras immobiles se tenaient croisés autour de ses jambes repliées sous elle. Le père résistait encore un peu au sommeil. De temps à autre il soulevait son épaisse paupière, regardait autour de lui et refermait les yeux pour les rouvrir de nouveau. Tout-à-coup il tressaillit et se releva brusquement. Des pas précipités se faisaient entendre dans le vestibule et une voix l'appelait :

— Baba ! baba !

Il posa sa main sur ses yeux pour mieux voir : c'était Ambor, en proie à une violente émotion et qui portait un fardeau sous les plis de son haick.

— Un enfant ! dit-elle à voix basse, un enfant !

Le nègre se prit à rire et sans bruit ! Ses lèvres allaient et venaient avec une mobilité effrayante, montrant et cachant tour à tour une mâchoire en partie démeublée et dans laquelle se dressaient ça et là des dents aiguisées par la lime, pour leur donner la forme des dents du requin. Il regarda ensuite autour de lui avec précaution. Il ne restait dans l'ouesth-eddar qu'une négresse étendue sans

mouvement sur le pavé; le dernier musicien qui eût résisté avait lui-même laissé échapper le bâton recourbé de son thebel et dormait appuyé sur l'instrument enfin muet. Sûr de n'avoir point de témoin, l'enfant adoptif des Yem-Yem-Bouzagoua, souleva le haick d'Ambor et découvrit un charmant petit garçon juif qui dormait paisiblement dans les bras de la ravisseuse : une chachia de velours rouge, toute couverte de sequins d'or, couvrait à demi sa longue chevelure dorée par la teinture du hennah; des anneaux d'or entouraient ses poignets mignons, et des bracelets d'argent brillaient à l'entour de ses jambes blanches et potelées.

Le négre se prit à rire de nouveau.

— Tu te rendras favorable Bellehamar et

Chemharouche ! Ils vont venir de là-bas, là-bas, du pays des Haoussa et de Yem-Yem-Bouzagua pour boire leur part de sang ; ils exauceront tes vœux avec plus de faveur que si tu avais immolé vingt taureaux.

Il passa légèrement sa main sur les jambes de l'enfant.

— Allons, dit-il, allons, donne-moi le couteau ; il faut nous hâter, l'heure est propice et l'arifa dort. L'arifa ne veut point qu'on immole d'enfant ; elle a peur des Roumis. Et puis elle n'a point été élevée parmi les Yem-Yem-Bouzagua. Ah ! le bel enfant ! ajouta-t-il avec une joie infâme et en passant de nouveau sa main sur la victime. Allons, viens, partons :

rendons-nous à la fontaine des Beni-Menad, au bord de la mer, Bellehamar aime les sacrifices au clair de lune. La lune est la sœur de Bellehamar. Prends de l'encens; moi je me charge du charbon et du couteau. Ah ! ah ! voici longtemps que je n'avais bu du sang humain ! Oui, longtemps ! depuis le jour où je fus fait prisonnier par les Zouzou qui me vendirent avec des Haoussa à des marchands de Tombouctou... Place un mouchoir sur la bouche de l'enfant pour qu'il ne s'éveille pas en chemin et que ses cris n'attirent point l'attention.

Ambor sourit.

— On ne dort point ainsi, dit-elle en mon-

trant l'immobilité du petit garçon ; on ne dort point ainsi quand un philtre ne fait point dormir. J'ai donné à la mère et à l'enfant un breuvage composé avec des herbes dont je connais depuis longtemps les vertus soporifiques. Il ne s'éveillera point ; regarde, dit-elle en secouant la pauvre petite créature qui étendit les bras, entr'ouvrit les yeux et retomba dans son sommeil léthargique.

Ambor et le baba sortirent du Dar-el-Djemar, se dirigèrent en silence à travers les rues entremêlées autour de la Kasbah, et arrivèrent près des remparts. Ils redescendirent ensuite sous une sorte de voûte, poussèrent une porte et entrèrent dans une maison abandonnée. Le nègre chercha à tâtons, dans un coin de cette mâsure, un anneau de fer que

ses mains finirent à rencontrer; il leva une trappe par l'ouverture de laquelle il sortit une odeur nauséabonde et putride, telle qu'en produisent les lieux humides et renfermés. Après un moment d'hésitation, il tira un briquet de son sein et alluma une petite bougie qu'il plaça dans une lanterne de papier. Une fois ces préparatifs terminés, il fit signe à Ambor de le suivre, referma avec soin la porte derrière la négresse, et marcha devant elle sans proférer un seul mot.

Ils traversèrent ainsi, pendant une demi-heure environ, les détours d'une crypte étroite, sinueuse, et qui finit par aboutir à la mer parmi les rochers; plusieurs issues venaient s'ouvrir dans cette galerie souterraine, la

même que jadis El Ihoudi avait fait parcourir à Charles lorsqu'il l'avait enlevé de sa prison.

Le nègre fit tourner sur un pivot un bloc de rocher. Ambor et son guide se baissèrent pour passer sous l'étroite issue, et se trouvèrent près de la fontaine consacrée au marabout sidi Yacoub, et particuliére aux Beni-Menad.

Le ciel s'était couvert de nuages qui volaient rapidement dans les airs; tantôt la lune se voilait et laissait la terre dans une obscurité profonde; tantôt elle se montrait à travers quelque déchirure du ciel, et jetait sur le rivage sa lumière livide. Le vent soufflait avec violence; la mer mugissait et furieuse, venait briser ses vagues au pied des rochers;

parfois même elle se gonflait, se ruait avec rage, et tentait d'escalader violemment les hauteurs de la petite anse au bord de laquelle se tenaient Ambor et le baba. Ceux-ci déposèrent l'enfant au pied de la fontaine, s'assirent sur leurs talons et se regardèrent un moment comme s'ils eussent hésité à commettre leur affreux sacrifice et qu'ils eussent voulu s'enhardir l'un par l'autre.

— Bellehamar nous est favorable, dit enfin le sacrificateur.

Ambor se leva de dessus le sable humide et rattacha autour de ses reins les plis de sa fautha, qu'elle avait relevée pour marcher plus librement. Après quoi, elle alluma deux

cierges de cire blanchâtre, teints en rouge à leur extrémité inférieure, et les plaça de chaque côté de la fontaine.

En ce moment une vague s'élança sur les rochers, éteignit les cierges, et inonda l'enfant, qui s'éveilla en poussant un gémissement.

Le sacrificateur tressaillit : une seconde vague, plus forte que la première, le frappa et le renversa sur la victime, qui se réveilla tout à fait et qui jeta un cri de terreur. Ambor le saisit dans ses bras et lui couvrit la bouche de ses mains. Le pauvre enfant se débattit et chercha à échapper à la négresse. Celle-ci jeta sur lui son haïck et l'en enveloppa comme

d'un linceul; puis, sans abandonnér sa proie, elle ralluma les cierges : l'enfant, étouffé sous les plis épais de l'étoffe de laine, ne tarda plus à ne faireentendre qu'un râle perdu dans le bruit de la tempête; le baba entr'ouvrit le haick pour donner un peu d'air à la victime. Il fallait qu'on l'immolât vivante.

Cependant, la négresse faisait rougir des charbons à la flamme des cierges et s'en servait ensuite pour allumer un brasier plus grand. Une flamme bleuâtre s'éleva tremblante au-dessus d'un réchaud, et bientôt un bûcher, disposé dans le creux d'un roc, à l'abri du vent, jeta ses reflets rouges sur les vagues et vers le ciel. La négresse et son compagnon lancèrent des graines d'encens dans le réchaud et dans le bûcher, firent des ablu-

tions et se parfumèrent en exposant leurs poitrines et leurs bras aux tourbillons de vapeur que produisait la résine odorante.

L'enfant était peu à peu sorti de la stupeur produite par le narcotique. Il s'était soulevé, avait repoussé les plis du haick et les regardait faire avec terreur.

Le sacrificateur s'assura que le bûcher brûlait bien et voulut s'avancer vers le petit garçon. Celui-ci poussa un cri qui retentit au loin : trouvant dans son effroi la force de fuir, il grimpa sur une anfractuosité du rocher avant que son bourreau eût pu le saisir, escalada ensuite quelques pointes escarpées, parvint sur le rivage, et se mit à courir de toutes ses forces.

En peu d'instants, Ambor et le baba, élancés à sa poursuite, lui barrèrent le passage des deux côtés, et se rapprochèrent de lui en marchant à la fois l'un vers l'autre. L'enfant, près d'être ressaisi, poussa des cris aigus et appela à son aide.

Tout-à-coup, le bruit des pas d'un cheval retentit à peu de distance.

Le noir voulut entraîner l'enfant avec lui dans un creux de rochers; mais celui-ci opposa tant de résistance, que le bourreau fut forcé de lâcher sa proie et s'enfuit seul. Ambor avait disparu.

Le cavalier, attiré par les cris de l'enfant,

accourait de toute la vitesse de son cheval. La lune sortait des nuages au moment où il arriva près du petit juif.

— Comment te trouves-tu égaré en ces lieux, à pareille heure? demanda le cavalier surpris.

Telle était la terreur de l'enfant, qu'il ne put répondre, quoique cette question lui fût adressée dans sa langue maternelle.

Le colonel d'Outrepont, car c'était lui, descendit de cheval, prit le petit garçon dans ses bras, essaya de le rassurer et lui renouvela sa question.

— Je ne sais point comment je me trouve

ici, répliqua enfin le pauvre malheureux. Hier au soir, ma mère m'a couché près d'elle, et je me suis réveillé tout-à-l'heure au bord de la mer avec un négre et sa femme qui voulaient me tuer.

Le colonel eût regardé ces paroles de l'enfant comme un rêve absurde, produit par la terreur, s'il n'eût vu briller sur le rocher la flamme du bûcher. Il s'avança de quelques pas; les cierges, le réchaud, les parfums de l'encens lui firent entrevoir la vérité; après un moment d'hésitation, il déposa l'enfant sur le rivage, prit un des pistolets qui se trouvaient dans les fontes de sa selle et le déchargea en l'air. Ce signal fut entendu par les soldats qui occupaient le fort des Vingt-Quatre-Heures. Des lumières brillèrent aussitôt

à travers les créneaux et une pareille agitation se manifesta au poste de l'hopital du Dey. M. d'Outrepont déchargea son second pistolet pour hâter l'arrivée des soldats; à peine la dernière explosion se fût-elle fait entendre, que Ambor, profitant de l'obscurité, se jeta dans les jambes de Gaston et le renversa; le baba accourut aussitôt, frappa le colonel de deux coups de poignard et prit la fuite suivi d'Ambor. Il était temps, les soldats, excités par les cris du colonel, accouraient sur le lieu de l'assassinat.

— Feu! leur cria M. d'Outrepont en rassemblant ses forces pour se soulever, feu! Et il indiquait en même temps la direction qu'avaient prise les meurtriers.

Les soldats obéirent et un cri répondit à la décharge des armes à feu. On entendit alors des bruits de pas sur le sable, et quelques soldats assurèrent avoir vu un fantôme noir relever un cadavre et se précipiter avec lui dans la mer. En effet, on trouva des traces de sang qui allaient du milieu de la route à des rochers escarpés qui dominaient les flots.

Le colonel, dont les blessures ne présentaient point de caractère dangereux, fit visiter avec soin la côte; on alluma des torches. on fit un grand feu à l'aide du bûcher préparé près de la fontaine, mais on ne put rien découvrir.

Quand le jour fut venu, on explora les ro-

chers un à un sans obtenir le moindre résultat. Personne ne se trouvait caché au bord de la mer. Il fallut que les soldats et M. d'Outrepont quittassent la fontaine des Beni-Menad sans avoir pu rien apprendre sur les auteurs du rapt de l'enfant et de l'assassinat du colonel. On savait seulement que ce double crime avait été commis par un nègre et par une négresse, ainsi que le disait le petit juif. Les soldats n'avaient affirmé rien de positif, et le colonel n'avait point vu ses meurtriers, tant l'attaque et la fuite avaient été rapides.

Il reste à expliquer comment le colonel se trouva si à propos au bord de la mer pour arracher l'enfant aux deux antropophages.

Chaque jour la présence de Nsina dans sa maison devenait un fardeau de plus en plus pesant pour M. d'Outrepont. L'amour de la mauresque s'était depuis longtemps dépouillé de ses prestiges aux yeux de Gaston. La pitié et un sentiment de probité qui se révoltait contre la pensée de chasser la sbaïa, sans que rien justifiât cet acte injuste, l'empêchaient seuls de briser brusquement des liens qui le fatiguaient. Toutes ses pensées, malgré et peut-être à cause des efforts qu'il faisait pour les détourner, toutes ses pensées, dis-je, se dirigeaient vers Joséphine. Assurément cet autreamour,au point de vue du monde et de la raison, se trouvait entouré d'impossibilités, de périls et de réprobations invincibles; un abîme se tenait ouvert entre elle et lui; mais il ne se sentait pas moins attiré sur le bord de

cet abîme par une puissance et par un attrait irrésistible. S'il s'en éloignait, c'était pour revenir bientôt en sonder les profondeurs, se livrer à ses vertiges et se désespérer de ne pouvoir le franchir. Il résultait de cette disposition de son âme, qu'il dirigeait toutes ses promenades à cheval vers la Boudjareah, et qu'il lui advenait souvent de les prolonger fort avant dans la nuit pour apercevoir, de loin, les lumières qui brillaient dans la maison Chebabi. Souvent, honteux de sa propre faiblesse, il pressait son cheval de l'éperon, rentrait au galop dans la ville, et se rendait près de Nsina qui, depuis l'expulsion d'Ambor, le recevait avec un mélange de crainte et d'amour. Le colonel lui faisait un crime à la fois, et de cette crainte et de cet amour; il se montrait malgré lui, fantasque, injuste, dur

pour la pauvre fille, et accusait d'indifférence et d'insensibilité sa soumission sans borne et son dévouement résigné. Il comparait involontairement Joséphine à la sbaïa, la chrétienne à la musulmane, la fiancée abandonnée à la danseuse. Il maudissait sa propre faiblesse; honteux des entraves dont il s'était chargé lui même, indigné du rôle qu'il jouait dans ces romans de femmes, quand son nom, son rang, et il fallait bien qu'il se l'avouât encore, son âge eussent dû lui faire éviter de semblables écueils. Le soir de son aventure sur le bord de la mer, il était sorti de chez lui plus triste encore et plus mécontent que de coutume. Nsina, toujours occupée à chercher ce qui pouvait le distraire, avait chanté un des airs qui jadis savaient le mieux charmer Gaston. Cet air, précisé-

ment parce qu'il lui plaisait autrefois, irrita M. d'Outrepont, qui bailla, se mit à marcher à grands pas dans la ghorfa, jeta sept ou huit cigares sur les dalles de porcelaine qui pavaient la galerie, les écrasa du talon avec colère, et ne put se résigner à en trouver un qui valût la peine d'être fumé jusqu'au bout. Nsina abandonna le derboucka avec lequel elle s'accompagnait, alluma un narguilleh et vint en présenter l'imama d'ambre au colonel, en l'invitant à s'asseoir près d'elle. Il le fit en gémissant, et lorsque la charmante fille passa un de ses bras autour du cou de son amant, il sembla à ce dernier qu'un fardeau pesait sur ses épaules. Il se débarrassa doucement de la légère étreinte et parla de devoirs militaires qui l'obligeaient à monter à cheval, pour s'assurer de la manière dont le service

était fait dans les environs d'Alger. Nsina se détourna pour cacher une larme, frappa dans ses mains et ordonna à la négresse qui avait remplacé Ambor d'aller commander qu'on sellât le cheval du colonel. Gaston partit au galop, mécontent de la larme que Nsina avait cherché à lui dérober, mécontent de la voir se pencher à la fenêtre pour le suivre plus longtemps du regard, mécontent du hasard qui l'avait jeté danune position pleine d'ennuis, et plus mécontent encore de lui-même.

Il sortit par la porte Bab-Azoun, résolu à parcourir le bord de la mer et à se rendre à Mustapha pour y inspecter le service des régiments qui s'y trouvaient casernés. Il voulait ainsi concilier la vérité avec le prétexte qu'il avait donné à Nsina pour s'éloigner et sauver au moins à son amour propre les ap-

parences du mensonge. Peu à peu, il tomba dans la rêverie, revint sur les pensées qu'il cherchait constamment à écarter et qui le préoccupaient sans cesse, et se réveilla dans la Boudjareah presque en face de la maison de Chebabi, resplendissante de lumières, pleine de foule, entourée de mouvement, de bruit et de fête. En ce moment deux personnes parurent sur la terrasse : Gaston sentit battre son cœur : il avait reconnu Joséphine ; elle s'apuyait avec tendresse sur le bras d'un jeune homme revêtu du costume juif.

Un mouvement d'indignation et de jalousie fit monter le sang au visage de M. d'Outrepont, qui, dès l'abord, n'avait point reconnu dans ce juif supposé le frère de Joséphine. Il

ne respira librement qu'après avoir souri de son erreur. Deux fois il donna de l'éperon à son cheval pour le faire éloigner de ces lieux et deux fois l'animal bondit sur place, retenu par la bride qui démentait l'éperon. Gaston ne pouvait se détacher de cette contemplation douce et cruelle; caché à l'ombre des arbres épais qui couvraient la partie du ravin sur laquelle il se trouvait, il cherchait à saisir, à travers le bruit de la noce, quelques paroles de la jeune fille, lorsque tout-à-coup il entendit plusieurs personnes appeler leurs domestiques et demander leurs mules pour retourner à la ville. Il se hâta de s'éloigner. Ce fut peu d'instants après qu'il se fût rapproché du bord de la mer que les cris de l'enfant arrivèrent jusqu'à lui, et qu'il accourut si à pro-

pos pour l'arracher à ceux qui voulaient l'égorger.

Le premier soin du colonel en arrivant à Alger fut de se rendre à la police, d'y déposer l'enfant et de faire appeler le kadi de la ville et le kaïd Ellousphane, noir désigné par l'autorité française pour exercer sa surveillance sur les nègres de la ville. Ce dernier écouta en silence le récit des événements de la nuit. Quand ce récit fut terminé, il attendit pour sortir de son mutisme qu'on l'interrogeât.

— Tu l'as entendu, lui dit le khadi, deux tentatives de meurtres ont été commises cette nuit : l'une sur le colonel, l'autre

sur un enfant. Qui soupçonnes-tu de ces crimes?

— Il faut voir si Dieu nous permettra de découvrir ce mystère, répondit le kaïd Ellousphane avec la réserve particulière aux hommes de sa race.

— Ecoute-moi bien, continua le kadi, si dans trois heures les assassins ne me sont point livrés, je te ferai donner une cinquantaine de coups de bâton par mes chaous. C'est, ajouta-t-il en se tournant vers le colonel, un moyen d'abréger les procédures.

— Mais il est à croire que les meurtriers ont péri dans la tempête.

— Deux nègres ne se noient point facilement, même pendant un orage; ils sont habitués à se jouer avec les flots et leurs périls. Dans trois heures, monsieur le colonel, j'espère avoir à vous livrer les coupables.

— Et l'enfant!

— Le petit juif! reprit le khadi avec un geste de dégoût; je crois le reconnaître pour le fils d'une veuve israélite qui tient une boutique dans la rue de la Kasbah. S'il me souvient bien, tout-à-l'heure, en descendant du haut de la ville pour obéir à vos ordres, j'ai vu sa boutique déjà ouverte, quoiqu'il fût encore grand matin.

Quelques questions adressées à l'enfant confirmèrent les suppositions du khadi; le colonel ne voulut confier à personne ce soin de remettre le petit juif à sa mère éplorée, et se dirigea vers la boutique de la rue de la Kasbah, abandonnée sans doute par la malheureuse pour aller à la recherche de son fils.

A son grand étonnement, M. d'Outrepont trouva la mère profondément endormie sur un mauvais coussin qui garnissait le fond de son étalage. On l'éveilla à grand'peine, et lorsqu'on fut parvenu à la tirer de son sommeil, elle écouta sans rien y comprendre l'histoire de l'enlèvement de son fils et des dangers qu'il avait courus; elle finit par raconter que la veille au soir, une négresse enveloppée de

son baik, des pieds à la tête, et le visage caché par un eudjar qui ne laissait distinguer aucun de ses traits était venue lui acheter divers objets. Ses emplettes terminées, elle avait tiré de son sein un flacon d'anisette, liqueur favorite des femmes juives, et lui avait proposé de boire avec elle un peu de cette liqueur. Elle n'avait point osé refuser l'offre obligeante d'une personne qui avait fait chez elle des emplettes de quelque valeur et qui promettait de renouveler ces achats le lendemain. L'enfant avait bu lui-même, sur les sollicitations de la négresse, un peu de la liqueur. Après cela, il ne restait plus à la marchande juive un seul souvenir de ce qui s'était passé, sinon qu'elle était tombée soudain dans un sommeil lourd et presque subit.

Trois heures après, minute pour minute, le kaïd Ellousphane se présenta chez le colonel où l'attendait le khadi.

— Les coupables sont trouvés, dit il : on vient de relever au bord de la mer et non loin de la fontaine *Aioun-Beni-Menad* le cadavre du baba de la tribu des Haoussa. Une balle lui avait traversé la poitrine et une seconde l'avait blessé à la tête.

Le khadi se tourna en souriant vers le colonel, comme pour lui dire :

— Eh bien! est-il une méthode qui vaille mieux que les coups de bâton pour mener à bonne fin une affaire?

— Et le second coupable, cette négresse empoisonneuse,

Le kaïd Ellousphane reprit :

— On a trouvé ce matin dans la maison même du baba une négresse morte. Sa poitrine est ouverte par une large blessure. On suppose que cette malheureuse, sans espoir d'échapper à la justice française, a prévenu, en se tuant, la punition terrible qui l'attendait.

On donna l'ordre de vérifier ces deux faits, qui se trouvèrent exacts en tous points; l'arifa, que l'on avait arrêtée comme complice de son mari, fut relâchée, après avoir établi les preuves de son innocence par un alibi incontestable.

Le colonel, malgré les fatigues de la nuit, rentra chez lui moins accablé que de coutume, et il se sentit sourdement irrité contre Nsina, lorsque celle-ci, qui le savait blessé, accourut avec tendresse au-devant de lui. Après une nuit de mortelle attente, elle voulait s'assurer elle-même de la gravité des blessures de son amant, afin de murmurer dessus des paroles magiques qu'elle avait apprises de la mallima des sbaia, qui réunissait à sa qualité de maîtresse ès-danses un savoir profond pour composer des philtres et enseigner des paroles magiques. Il l'écarta doucement, allégua le besoin de se reposer, et monta sur sa terrasse où il fit apporter des coussins.

Là, mollement étendu sous une tente et

caressé par une brise légère il porta ses regards vers la Boudjareah, cherchant à découvrir la fontaine Beni-Menad, et trouva un plaisir ineffable à revoir les lieux où naguère s'étaient succédés pour lui tant d'événements dramatiques.

Peu à peu ses yeux se fatiguèrent, ses paupières s'alourdirent, le sommeil s'empara de lui, et il s'endormit profondément. Nsina, qui l'épiait de loin, se glissa silencieusement jusqu'à lui, se blottit à ses pieds et s'y endormit elle-même.

Lorsque M. d'Outrepont s'éveilla, le soleil dominait le ciel de toute sa puissance; la brise avait cessé de souffler et d'apporter quelques fraîcheur; un air chaud et lourd pe-

sait sur la poitrine du colonel; des perles de sueur mouillaient son front, quoiqu'il ne se livrât à aucun mouvement. Lorsqu'il porta ses yeux autour de lui, il dut les refermer aussitôt. Les terrasses sans nombre de la ville jetaient des reflets d'une intolérable blancheur, et la mer elle-même ne balançaient que des vagues éblouissantes de lumière et qui produisaient un miroitement douloureux.

Parfois même le vent du désert apportait des bouffées d'un vent chargé de sable et tellement chaud qu'il brûlait les poumons; quand le simoun souffle, on ne respire qu'avec difficulté; le front semble pris dans les étreintes d'une main de fer; on subit un énervement complet, absolu, invincible,

même pour les plus énergiques. Gaston essaya de se soulever, il voulait quitter la terrasse et aller demander à l'intérieur de la maison, dans un des coins les plus solitaires et les plus obscurs de la ghorfa, un asile contre le simoun et un peu d'ombre et de fraîcheur. Avant de s'éloigner, ses regards se portèrent encore une fois machinalement vers le Boudjareah, sur le revers du mamelon où la maison habitée par Joséphine. Il remarqua une tache noire qui descendait vers le pied de la montagne.

M. d'Outrepont fit signe à Nsina de lui donner une longue vue qui se trouvait dans la menza, pièce voisine de la terrasse, et crut reconnaître à l'aide de l'instrument d'optique un petit groupe d'hommes à cheval.

Peu à peu, le groupe devint plus distinct : il fut aisé de distinguer des uniformes de gendarmes. Un prisonnier marchait au milieu d'eux.

Tout-à-coup le colonel poussa une exclamation et laissa échapper la lunette qu'il tenait à la main. Dans le prisonnier amené à Alger par les gendarmes, il venait de reconnaître Charles.

IV

L'ESPIONNE.

En apprenant l'arrestation de Charles, Gaston éprouva un désespoir mêlé de surprise et d'indignation. Il avait obtenu du gouverneur que les poursuites faites pour resaisir le fugitif fussent suspendues autant que le per-

mettait le respect dû à la loi. Il s'était ouvert franchement à son chef des torts dont il se sentait coupable envers le pauvre jeune homme, et de l'espoir auquel il se livrait d'obtenir du roi la grâce complète du condamné.

— Mon cher colonel, je ne veux point savoir en quels lieux votre protégé a trouvé un asile, avait répondu le gouverneur. Je vous donne ma parole qu'on laissera s'amortir et s'éteindre les recherches pour le découvrir jusqu'au moment où me sera parvenue la réponse royale à votre requête. Cependant, si un hasard indépendant de ma volonté et de mon désir faisait tomber le condamné entre les mains des agents de la force publique, rappelez-vous bien que là doit cesser mon in-

dulgence. Je ne ferai rien contre mon devoir. Je vous donne déjà une haute preuve de mon estime et de mon amitié, en restant, plus que je ne devrais le faire peut-être, dans une position inactive.

C'était tout ce que demandait M. d'Outrepont. Assuré que Charles ne serait point inquiété chez l'israélite Chebabi, il n'avait point hésité un instant à autoriser le projet hardi d'El Ihoudi, qui voulait réunir Charles à sa famille et le cacher aux portes même d'Alger.

Gaston se hâta de se rendre près du gouverneur pour lui apprendre l'arrestation de Charles. Il trouva l'officier supérieur dans un

état de mécontentement et d'irritation extrême.

— Votre imprudence a tout perdu, dit-il; ou plutôt que la colère ne me fasse point injuste, vous avez été victime d'une odieuse trahison.

Le gouverneur raconta ensuite comment s'était opérée l'arrestation de Charles; nous ajouterons à cette narration quelques détails inconnus de l'officier supérieur et qui serviront à compléter le récit de cette triste scène.

Au point du jour une négresse s'était présentée au poste de la gendarmerie de la porte Bab-el-Oued, et avait remis une lettre au brigadier qui le commandait. C'était une dé-

nonciation écrite en mauvais français; on y indiquait l'asile que Charles Lefébure avait trouvé chez l'israélite Chebabi. Il fallait évidemment que cette pièce eût été écrite par un homme familier avec les formes judiciaires, car elle semblait rédigée de manière à compromettre gravement le brigadier s'il eût hésité à ressaisir un prisonnier dont il ne pouvait ignorer l'évasion, célèbre en Algérie. Il interrogea la négresse; cette femme parut ne pas comprendre un mot de français. On fit venir un interprète arabe; elle se réfugia dans une idiotie feinte ou réelle, affirma qu'un Roumi inconnu lui avait remis la lettre avec une petite pièce d'argent, et que sans lui donner aucune explication et sans qu'elle songeât à en demander, Il l'avait payée pour

qu'elle portât ce message au poste de la gendarmerie.

Le brigadier ne pouvait soupçonner qu'il allait agir contre les intentions du gouverneur; il se réjouit au contraire de trouver une occasion de faire preuve d'habileté et de se distinguer en s'emparant d'un condamné qui, depuis longtemps, savait se soustraire aux recherches de la justice. Il donna donc à un gendarme l'ordre de garder à vue la négresse, requit un agent de police de l'accompagner, se fit suivre de six hommes intelligents et résolus, monta à cheval, et ne tarda point à atteindre la Boudjareah et le ravin qui conduisait à la maison de Chebabi. Il disposa ses cavaliers de manière à empêcher qui que ce fût de sortir de la maison israélite et alla

frapper à la porte principale, sommant au nom de la loi et du roi ceux qui l'habitaient d'ouvrir sur-le-champ aux envoyés de la justice.

Les domestiques effarés accoururent, et sur l'ordre de leur maître introduisirent le brigadier.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda El Ihoudi, qui s'empressa de venir rejoindre le maître de la maison.

— Arrêter le nommé Charles-Gaston Lefébure, condamné à mort pour tentative de meurtre envers son supérieur et qui a fui depuis deux mois de la prison militaire d'Alger.

— Qui peut vous donner lieu de croire que cet homme soit ici?

— Commencez vos perquisitions, dit le brigadier à l'agent de police.

— Avant d'aller plus loin, vous justifierez du moins des pouvoirs qui vous confèrent le droit de violer notre domicile.

— Votre demande est juste, répartit le brigadier. Voici un ordre daté de plus d'un mois, qui mande à tout agent de la force publique de poursuivre et d'appréhender au corps Charles-Gaston Lefébure, dont suit le signalement.

Pendant que ces paroles s'échangeaient,

Joséphine, Véronique et mademoiselle Lefébure se tenaient dans la ghorfa, près de Charles, et attendaient, avec une affreuse anxiété, le dénouement d'un drame qui allait peut-être décider de la vie de l'infortuné. Il ne fallait songer ni à fuir ni à résister; la fuite eût été impossible et la résistance insensée.

El Ihoudi, vaincu, pouvait à peine contenir son chagrin.

— Oui, monsieur, dit-il après un moment de silence, un malheureux jeune homme, condamné à mort pour une faute que la loi militaire punit seule et cruellement, a trouvé un asile au sein d'une famille israélite. Il vous est facile de découvrir dans cette maison ce-

lui que vous cherchez, et qui ne peut se soustraire plus longtemps à sa triste destinée. Epargnez-nous du moins la douleur de vous le livrer nous-mêmes.

Comme il achevait de parler, Charles parut sur le haut de la galerie et dit :

— Monsieur, je suis la personne que vous cherchez.

Il embrassa sa mère, sa sœur et Véronique, serra silencieusement la main à Chebabi et livra ses mains aux fers des gendarmes.

Le brigadier vérifia le signalement du prisonnier et s'apprêta à dresser son procès-verbal.

— Où donc est celui d'entre vous qui m'a parlé tout-à-l'heure, demanda-t-il en cherchant des yeux El Ihoudi.

— De qui voulez-vous parler, rédondit Chebabi, affectant une profonde ignorance.

— De ce juif qui vient de m'adresser la parole.

— C'est un de mes amis venu pour assister à la noce de ma fille Mouni; sans doute il a quitté la maison.

— La maison est gardée, personne n'en peut sortir. Pourquoi se cache-t-il? Un homme

qui se cache prouve que sa conscience n'est pas irréprochable, conclut le brigadier, qui se piquait de bel esprit et qui faisait valoir, par une vibrante voix de basse, ces lieux-communs sentencieux.

— Comment s'appelle-t-il?

— Il est connu parmi ses frères sous le nom de El Ihoudi.

— El Ihoudi en arabe ne signifie rien autre chose que le mot *juif*, répliqua le brigadier, qui depuis plusieurs années remplissait en Algérie ses fonctions et qui savait un peu d'arabe.

— On ne peut dire que ce qu'on sait, fit

Chebabi en se réfugiant dans une profonde humilité.

— Je retrouverai cet homme. Au revoir.

Il fit signe à son prisonnier de marcher ; Charles, s'arrachant aux étreintes désespérées des trois femmes qui l'entouraient, obéit en silence.

Lorsque le prisonnier et ceux qui le ramenaient à Alger furent arrivés au poste de la gendarmerie de Bab-el-Oued, le brigadier donna ordre au soldat à qui avait été confiée la négresse de la lui amener, afin de la confronter avec le prisonnier.

— Elle dort sur le lit de camp, répondit le

factionnaire. A peine avez-vous été parti, qu'elle s'est couchée en s'enveloppant de son haïck, comme vous pouvez le voir.

En achevant ces mots, il s'avança vers le lit de camp pour éveiller la négresse. Le haïck, artistement disposé, était vide : la négresse avait disparu.

Le gendarme ne put rien comprendre à cette évasion : il n'avait cessé, disait-il, de veiller sur elle ; il ne savait comment elle était sortie du poste, sans autre issue qu'une fenêtre étroitement grillée et une porte, mal close il est vrai, gardée par une sentinelle. Huit jours de salle de police servirent à la fois à punir la négligence du factionnaire et à

tempérer l'expression d'étonnement qu'exprimait sa figure.

Cette punition infligée, le brigadier se consola de la mésaventure qui lui enlevait la négresse, en pensant que du moins le prisonnier le plus important lui restait. Il se dirigea avec Charles vers la prison militaire, portant la tête haute, en homme qui sait avoir bien mérité de ses supérieurs.

Charles, après avoir eu à subir quelques formalités, fut écroué à la prison militaire, placé dans un cachot et entouré de toutes les précautions possibles pour prévenir une seconde évasion.

Tandis que le colonel, désespéré, rentrait

chez lui, Nsina se rendait aux bains. Le bain est à peu près la seule distraction que les habitudes mauresques permettent à la vie solitaire et recluse des femmes algériennes. Deux ou trois fois la semaine, accompagnées d'une esclave, elles se rendent dans ces lieux de réunion qui leur sont exclusivement réservés, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

Arrivée près du seuil, dans une grande salle qui sert de vestibule, désignée en arabe par le nom générique de bain (hammen), et qui remplace l'apodytérium (1) des anciens, Nsina quitta sa chaussure, la laissa sur le

(1) Formé d'un mot grec qui signifie dépouiller.

seuil, et monta pieds nus dans la dokkana, galerie qui faisait le tour de la salle. Là, elle se dépouilla de ses vêtements, et l'esclave qu'elle avait amenée avec elle ceignit les reins de sa maîtresse d'une écharpe en coton; la négresse se débarrassa elle-même de la quemidza et de la frimella qui formaient, avec la fautha, tout son costume. Soutenant ensuite la sbaïa, elle l'aida à descendre l'escalier de la dokkana et la mena dans une seconde pièce appelée *beit-el-barda* (chambre froide). C'était le *frigiderium* antique. De là, elles se rendirent dans une troisième salle, la *beil-es-khouna* (chambre chaude), éclairée par le haut, et au milieu de laquelle s'élevait une grande table en pierre blanche (*el ouastha*), fortement chauffée par un foyer intérieur. Des groupes nombreux de femmes et d'enfants occupaient cette

vaste pièce remplie des nuages blanchâtres d'une vapeur humide et chaude ; c'était le *sudatorium*. Les étuves mauresques, on le voit, sont une imitation presque exacte des bains qu'ont importés en Afrique les Romains, à l'époque de la conquête. Des arcades disposées autour du beit-esskhouna formaient autant de petites salles occupées par des groupes de femmes entourées de leurs esclaves et par les négresses attachées au service des bains. Les unes, nonchalamment étendues sur les dalles de marbre attiédies, faisaient peigner leurs longues chevelures et s'abandonnaient à la molle volupté qui pénètre la poitrine lorsqu'on respire, depuis quelques instants, l'air mêlé de feu et d'humidité qui émane de toutes parts dans ces lieux. Les autres se livraient aux baigneuses qui puisaient

de l'eau dans les cuves de marbre, disposées à chaque angle formé par les arcades et la versaient à grands flots sur elles. Cependant les *thiyaba* (masseuses) allaient de l'une à l'autre, comme jadis les *tractatores*, étendant les nonchalantes mauresques sur un lit de granit bleu, et promenaient à la surface de leurs membres des strigiles en poil de chamelle qui polissaient la peau , la débarrassaient des corps étrangers et activaient la transpiration d'une façon merveilleuse. Des flots de sueur ruisselaient sur les membres des baigneuses, qu'assouplissaient encore des frictions et des contractures en tous sens.

Les *acipilæ* (épileuses), les *unctores* (parfumeuses), succédèrent aux thiyabat, teignirent de hennah les mains et les pieds de leurs

clientes, et peignirent leurs ongles en noir (1), à l'aide d'un mélange de chaux et de minium. Des flots de savon répandirent leur mousse blanche sur la poitrine, sur les flancs et sur les bras des baigneuses, et furent ensuite essuyés à l'aide de voiles d'un épais coton, après quoi on onctionna celles-ci d'une terre parfumée, apportée à grands frais d'Egypte, et qui possède la propriété d'assouplir la peau, de la rendre douce, et d'ajouter à sa fraîcheur.

---

(1) La teinture pour les ongles s'appelle *sebagh àla d'hafer*. Elle se compose de parties égales de *zarkoun* (minium), de *djir* (chaux vive) et de *saboun* (savon vert). On l'applique sur les ongles en sortant du bain, et il leur donne la couleur de l'ébène le plus noir.

La poudre épilatoire *thah* est un mélange de *djir*, de *saboun* et de *hadjer-essefra*. Ce dernier est de l'orpin (oxide d'arsenic sulfure).

Des ablutions nouvelles ruisselérent de toutes parts pour la dernière fois, et les *nadhra* (surveillantes), enveloppèrent de longs haïcks les femmes confiées à leurs soins. Celles-ci, soutenues par leurs esclaves, regagnérent alors la hammem, et après avoir traversé de nouveau la beit-el-barda, remontérent dans la dokkana, et s'étendirent sur des matelats recouverts de tissus blancs qu'elles avaient fait apporter. Alors des négresses s'empressèrent de leur offrir l'imama en ambre d'un narguilleh ou d'une sibsi. Tandis que d'autres femmes servaient le café dans de petites tasses de porcelaine et faisaient circuler des vases de cristal remplis de confitures que parfumaient le musc et l'ambre, des musiciennes, placées dans une sorte d'orchestre en amphithéâtre, chantaient sur un mode tantôt lent et mélan-

colique, tantôt vif et animé, des airs naïfs et des ghenia, couplets importés de Tunis pour la plupart et transmis à l'Algérie par une ancienne tradition. Le bois de sandal et l'essence de jasmin exhalaient de toutes parts leurs suaves émanations; enfin des fontaines de marbre mêlaient aux accords de la musique le murmure de leurs nappes et de leurs cascades harmonieuses.

Nsina, les yeux fermés, se laissait aller aux délices du repos ineffable qui succède aux épreuves du bain africain, et savourait nonchalamment le suave bien-être qui la pénétrait de ses nouvelles caresses. Il lui sembla tout-à-coup qu'elle entendait près d'elle une voix qui murmurait à ses oreilles des paroles de tendresse, en même temps que des lèvres

effleuraient ses pieds et les couvraient de baisers.

— L'esclave fidèle est oubliée, la servante dévouée n'obtient plus un regard de celle qui est la lumière de sa vie, disait la voix.

La sbaïa entr'ouvrit les yeux et prononça le nom d'Ambor.

— Oui, répondit la négresse qui se tenait agenouillée près de la jeune femme, oui, Ambor, votre fidèle Ambor.

— Ambor n'est point fidèle et son cœur ne m'aime point, répartit Nsina en voilant ses

pieds blancs et délicats sous les plis d'un haïck, pour les soustraire aux baisers de la fille de Tombouctou.

— Plutôt l'absence que l'ingratitude, dit celle-ci. L'oiseau, quand les montagnes n'ont plus de chaleur et de verdure pour lui, quitte les cieux ingrats qu'il égayait de ses chansons.

— L'arbuste n'imite point l'oiseau. A la mauvaise saison, il se dépouille de son feuillage, en signe de deuil, se dessèche et meurt jusqu'au printemps, qui lui ramène la verdure et le bonheur. Va-t-en et ne souille point tes lèvres de mensonge; tu ne m'as jamais aimée, toi qui prenais plaisir à emplir mon cœur d'amertume et de jalousie; à troubler

le bonheur dont je jouissais! Va-t-en! tu as brisé ma paix en m'enlevant mon ignorance! maudite soit la lumière qui ne sert qu'à montrer la profondeur d'un abîme d'où rien ne peut faire sortir!

—Ne dites point de cruelles paroles à celle qui se meurt loin de vous, répartit Ambor en essuyant ses larmes. Laissez-moi encore une fois le bonheur de soutenir votre tête sur mes genoux, de vous endormir en chantant, et de parer votre beauté sans égale. Lellah Nsina, quelle main passera jamais avec plus de légèreté que la mienne, sur votre chevelure longue, soyeuse et plus noire que le sein de votre esclave, les dents d'ébène d'un peigne brillant d'incrustations d'écaille et d'argent? Votre nouvelle esclave saurait-elle jamais aussi

bien que moi unir entre eux, avec un pinceau trempé dans le hennah, les deux arcs de vos sourcils? Son doigt pourra-t-il jamais fixer sur vos joues, comme le sait faire le mien, des nedjoume (paillettes d'or)? Laissez-moi encore une fois, une seule fois, disposer sur votre tête charmante la calotte légère de la comboua et la recouvrir des plis souples d'un double maharma rayé de pourpre et d'or. Oh! qu'Ambor était heureuse quand elle vous voyait sourire à votre gracieuse image réfléchie dans la glace de votre m'réïa entouré d'un cadre d'argent ciselé! Vivre loin de vous, lellah Nsina, c'est mourir. Laissez-moi redevenir votre esclave, comme aux temps où Ambor était la plus heureuse des négresses. J'étudierai constamment tous les moyens de plaire à l'agha roumi. Quand il froncera le

sourcil, je me prosternerai en silence devant lui. Lorsqu'il me repoussera du pied, je m'éloignerai ; s'il me menace, je présenterai mon visage à ses coups ; rien ne me coûtera ! je serai son esclave et son chien ; à ce prix seul je puis vivre près de vous. Au lieu de révéler ses infidélités, je vous aiderai à vous tromper vous-même. Quand votre cœur doutera de lui, je le raffermirai dans sa foi. J'essuierai vos larmes en vous disant : Pourquoi pleurer, il vous aime ! Par pitié, par grâce, laissez-moi retourner avec vous au logis, laissez-moi ne plus vous quitter, lellah Nsina !

— Vous avez offensé mon seigneur, Ambor : il vous a chassée ; lui désobéir et vous ramener dans sa maison serait lui déplaire,

répliqua Nsina émue. Allah l'a voulu ainsi, il faut se résigner aux volontés d'Allah.

— Qu'Allah vous pardonne ma mort, lellah Nsina ; j'ai voulu vous revoir avant de mourir, j'ai voulu tenter une dernière fois d'adoucir votre rigueur avant d'en finir avec une existence désormais insupportable. Allah soit loué! dès ce soir, les poisons dont les Haoussa possèdent le secret m'auront donné un sommeil et un repos sans fin.

En achevant ces mots, elle s'éloigna de son ancienne maîtresse et alla s'asseoir à quelques pas de là, repliée sur elle-même et se voilant le visage sous ses bras croisés autour de sa tête.

Nsina, après quelques instants de reflexion, ôta de sa bouche l'imama d'ambre, laissa sortir de ses lèvres la vapeur du tombac qu'elle venait d'aspirer et appela doucement Ambor :

— Je demanderai ton pardon à mon seigneur, dit-elle; je le supplierai au nom de mon amour d'oublier le passé et de te permettre de rentrer dans sa maison.

A ces paroles, la négresse ne put réprimer ses sanglots.

— Qu'Allah et le prophète te bénissent et rendent le Roumi miséricordieux, s'écria-t-elle.

— Quand l'heure de la prière du soir aura été annoncée du haut de la ç'ma, viens t'in-

former des ordres et de la volonté de mon seigneur. Il m'accordera la grâce que je vais solliciter de sa bonté pour toi, ou bien mes larmes et mes supplications auront perdu toute puissance sur son cœur !

Ambor posa ses lèvres sur la paume de la main de sa maîtresse, replaça doucement la main de la sbaïa sur ses genoux, et caressant de son haleine les tempes et le front de la jeune fille, ne tarda point à la plonger dans un profond sommeil.

Cependant la nuit commençait à jeter ses ombres à travers les vitraux chargés de vapeur qui couronnaient la voûte de la dokkana. Le bruit des voix, des rires et des causeries

s'éteignait peu à peu dans les étuves ; les négresses fatiguées se tenaient assises et rassemblées en cercle autour de la fontaine de marbre de la pièce d'entrée. Les galeries elles-mêmes s'étaient dépeuplées. A chaque instant on en voyait descendre des femmes enveloppées dans leurs haïcks, et qui jetaient, en sortant, dans le bassin de bronze des nadhra placées à la porte, de petites pièces d'argent. Les musiciennes ne faisaient plus murmurer qu'avec mollesse sous leurs doigts le derboucka et les cordes de la kouïtra. Leurs voix fatiguées jetaient à peine, par intervalles, quelques refrains négligemment soupirés. Il arriva même un moment où un silence profond et une solitude à peu près complète succédèrent à tant de bruit et d'agitations. A

peine restait-il encore dans les bains quelques femmes endormies comme Nsina.

Ambor se pencha vers sa maîtresse et souffla doucement sur son front. La mauresque entr'ouvrit les yeux, soupira et replaça sa tête sur les genoux de la négresse. En cet instant, la voix du moueddin, jetée du haut de la mosquée, chanta l'annonce de la prière du soir. Nsina, par un effort nonchalant, se souleva sur ses genoux, s'assit et s'abandonna aux soins de l'esclave qu'elle avait amenée et d'Ambor qui rivalisait de zèle et d'empressement avec cette dernière. Bientôt, sans avoir fait un mouvement, la sbaïa se trouva vêtue de son costume de ville, qui couvrit de plis blancs et monotones les riches étoffes de la

frimella, de la rlilà, longue veste à manche et de la riche heuzame, ceinture d'or et de soie qui s'enlaçait deux fois autour de sa taille, et venait retomber jusqu'à ses genoux. Le cudjar cacha son visage et le haïck jeté par dessus son riche costume la transforma en un fantôme blanc qui s'effaça dans les ombres du soir et disparut sous les voûtes entrelacées des rues. Son esclave, une lanterne de papier transparent à la main, et portant sur sa tête une corbeille remplie de linge, la précédait en faisant résonner ses sandales de cuir, sans quartier et sans talon, sur les pavés étroits et inégaux.

Ambor suivait de loin son ancienne maîtresse; lorsqu'elle la vit arriver devant la mai-

son du colonel, elle s'arrêta, les laissa entrer et vint s'asseoir sur le seuil quelques instants après.

Pendant que la sbaïa se rendait près de son amant, Ambor, accroupie contre la porte, donnait à son attitude et à ses traits l'expression d'idiotie que savent si bien prendre les noirs lorsqu'ils le veulent. Cependant des pensées sinistres roulaient dans le cœur de cette créature vouée toute entière à la haine et à la vengeance. Elle se rappelait un à un les événements qui depuis la veille s'étaient succédés pour elle, les périls auxquels elle avait échappé, et la protection mystérieuse qui semblait la mener par la main au but funeste qu'elle s'était proposé.

— Chemharouche veille sur moi, se disait-elle, il me semble entendre, au-dessus de ma tête, le bruit de son aile unique; l'anneau du baba m'a transmis le pouvoir surnaturel de ce sorcier. Je suis devenue une arifa, une fille bien-aimée des esprits Belhamar, Bellekabal, Bellespor et Chemharouche. Seul, Bellebialh (le blanc), s'est enfui loin de moi à toujours.

En effet, des chances inespérées qui pouvaient facilement prendre un caractère surnaturel aux yeux d'une négresse superstitieuse, depuis la veille étaient advenues pour Ambor : les balles des soldats, accourus au secours du colonel, avaient sifflé sans l'atteindre aux oreilles de la fille noire, tandis qu'elles frappaient en pleine poitrine le baba

et le tuaient sur le coup. En entendant tomber son compagnon et son complice, Ambor, le saisissant dans ses bras, s'était jetée avec lui à la mer, et, malgré la violence des vagues, avait nagé près d'un quart d'heure; elle tenait d'une main le cadavre, luttait de l'autre contre les flots et allait au large, pour qu'ils ne les ramenassent point contre les rochers de la côte, qui l'eussent infailliblement brisée.

Ses forces ne tardèrent point à s'épuiser ; à peine, en soulevant la tête hors de l'eau, pouvait-elle, au milieu de l'obscurité de la nuit, reconnaître, grâce à quelque fugitive échappée de la lune à travers les nuages, la route qu'elle devait suivre. A la fin, elle gagna les environs du fort des Vingt-Quatre-

Heures et aborda : reconnaissant que le baba était mort, elle le déposa un instant sur le sable; ensuite elle le repoussa dans la mer après avoir ôté l'anneau d'argent qu'il portait à l'un des doigts de la main gauche; cet anneau était à la fois le symbole de son autorité et l'un des talismans dont il se servait pour ses conjurations magiques. Elle gagna après cela le marabout de Sidi-Ferruch, qui domine de son dôme blanc les hauteurs extérieures d'Alger. Elle frappa à la porte d'une petite maisonnette coustruite derrière cet édifice; un nègre vint lui ouvrir.

A la vue d'Ambor et de ses vêtements d'où l'eau ruisselait, il ne put réprimer un cri de surprise et presque de terreur.

Elle lui montra l'anneau du baba :

— Obéis à la fille bien-aimée des QUATRE, dit-elle : Chemharouche, le Rouge, le Noir et le Jaune ; me désobéir, c'est leur désobéir.

Le nègre, interdit, laissa entrer cette apparition étrange. Ambor se dépouilla de ses vêtements, les étendit pour les faire sécher et s'accroupit dans un coin de la cabane.

Quand le jour commença à paraître, elle reprit ses vêtements, complétement séchés par le courant d'air établi pour cet usage dans le haut du gourbi. Elle prit ensuite son hôte par la main, et, lui plaçant un doigt sur l'anneau d'argent du baba :

— Jure-moi par les QUATRE, dit-elle, de mourir plutôt que de révéler à personne que j'ai passé la nuit sous ton toit. J'ai encore un ordre à te donner au nom des QUATRE. Une heure après l'annonce de la prière par le mueddin, tu te rendras devant le corps-de-garde de la gendarmerie que voici là-bas; tu te feras accompagner de ton frère; là, si je ne te donne point d'ordre contraire, et si tu me vois retenue prisonnière par les Roumis, tu chercheras querelle aux muletiers qui se tiennent à la porte Bab-el-Oued. Une fois la foule rassemblée et un peu de rumeur survenue, vous vous évaderez tous les deux. Obéis et sois fidèle. Parler c'est mourir. Souviens-t-en bien; me trahir, c'est le trépas ici-bas et l'exil loin du pays, dans l'autre monde.

Le nègre, tremblant, fit le serment qu'Ambor exigeait de lui. Celle-ci, se glissant à travers les tombes qui peuplaient le cimetière du marabout, fit un long détour, se glissa parmi les groupes d'arabes qui apportaient des provisions au marché, et entra dans Alger sans que personne la remarquât.

Ambor se rendit chez la veuve du baba. Un silence profond régnait dans le Dar-el-Djema. L'arifa y était étendue au milieu de la cour ; vaincue par la fatigue et par trois jours et trois nuits de veilles, elle n'avait pas même eu la force de gagner les tapis étendus dans la ghorfa. Ambor détacha du trophée d'armes un poignard empoisonné, monta dans les chambres réservées aux femmes malades, et l'arme nue à la main, s'avança à tâtons vers

chacun des lits : elle ne tarda point à sentir un corps froid et glacé.

— Chemharouche me protége avec ses frères, dit-elle : il ne veut point que je verse le sang d'une de mes sœurs pour me procurer un cadavre.

Elle chercha à tâtons la place du cœur, y enfonça le poignard et laissa l'arme dans la blessure; après cela, elle replia avec efforts le bras du cadavre pour laisser croire que la négresse s'était frappé elle-même, et quitta le Dar-el-Djema sans que personne ne l'eût vue.

Elle se dirigea ensuite vers une rue étroite

et escarpée, s'arrêta devant une petite maison construite à la française et monta un escalier infect. Arrivé au second étage, elle se cacha le visage sous les plis de sa m'laïa, avant de frapper à une porte mal close. Un vieillard ouvrit, alla se rasseoir devant une table chargée de papiers, et passa sur son front fatigué par le vice et par la misère, ses mains flétries et osseuses.

— Je t'apporte quatre douros de France ; veux-tu les gagner? demanda Ambor.

— Quatre douros sont toujours les bienvenus chez un pauvre Espagnol chassé de son pays par la guerre civile.

— Et pour d'autres causes encore, répondit la négresse.

Le vieillard sourit odieusement.

— Tu as été un eulema (savant) dans ton pays et maintenant tu es écrivain public.

— Oui.

— Écris-moi un papier par lequel un gendarme chrétien se trouve obligé d'arrêter, sous peine d'être compromis lui-même, un Français évadé de prison.

— Ah! ah! dit l'Espagnol, voilà le jeu que vous voulez jouer, négresse? Et qui peut vous pousser à cet acte de perfidie?

— Que t'importe? je te paie.

— Et si j'allais te dénoncer à ceux que ta dénonciation intéresse?

— Ma m'laïa me cache le visage... Et puis tu ne me connais point! Il faudrait que tu sortisses de ces lieux, et tu n'en sortiras que si je le veux.

En disant ces mots, elle montra un poignard caché dans les plis de sa fautha.

Le petit vieillard écrivit la dénonciation et la présenta à Ambor.

— Relis-la bien, dit-elle: s'il y manque un mot, si tu n'as point écrit ce ce je t'ai demandé, avant demain tu auras reçu ton châtiment.

Mets maintenant le nom de Charles-Gaston d'Outrepont sur ce papier.

Il obéit; elle prit le papier, s'élança dans l'escalier et disparut.

L'Espagnol prit les pièces d'argent, les fit sonner dans sa main et s'écria :

— Périssent à ce prix tous les Français du monde!

Et il se reprit à rire, comme il l'avait fait tout-à-l'heure.

Elle se dirigea ensuite hardiment vers le

corps-de-garde de la gendarmerie, remit, comme on le sait, la dénonciation au brigadier, se réfugia dans une feinte idiotie et s'échappa de la chambre où elle était renfermée, tandis que la sentinelle, croyant endormie sa prisonnière, la gardait sans défiance. D'ailleurs, une querelle, survenue entre des nègres devant le corps-de-garde avait nécessité son intervention et celle de ses camarades, il est inutile de rappeler que cet incident était encore dû à la prévoyance et aux combinaisons d'Ambor.

Inquiète et préoccupée de la grâce qu'elle voulait obtenir de M. d'Outrepont, Nsina monta lentement les degrés de marbre qui conduisaient à la chambre de la galerie où se

tenait le colonel. Ce dernier, assis sur un coussin, portait à ses lèvres l'imama d'ambre de son narguilleh, sans apercevoir que le tombac contenu dans la douéïa ne brûlait plus. Une lettre ouverte gissait à ses pieds.

Nsina prit la main de Gaston et la porta à ses lèvres par un mouvement plein de tendresse et de respect.

— Qu'Allah dissipe les nuages qui couvrent le front de mon seigneur! dit-elle. Je viens requérir une grâce de sa bonté; j'ai besoin de soleil et j'ai peur d'un orage.

Il la regarda tristement et ne répondit point.

— Il est écrit dans le Koran qu'il faut ouvrir les bras du pardon aux repentants et à ceux qui souffrent. La religion de Jésus t'enseigne-t-elle aussi cela?

— Sans doute, répondit-il en se levant avec impatience. De quel pardon me parlez-vous, Nsina?

— Il y a, sur le seuil de ta maison, une femme qui pleure et qui demande à baiser tes pieds pour obtenir une faveur.

— Une femme! s'écria-t-il avec émotion, car la pensée de Joséphine se présenta à son imagination. Qu'est-elle cette femme?

— Une coupable repentante et dont le repentir te répond désormais de la soumission : Ambor.

Il fronça le sourcil et ne répondit point.

— C'est une esclave fidèle et qui m'aime. Si ma prière néanmoins n'agrée point à mon seigneur, qu'il la rejette, qu'il n'y pense plus et qu'il me la pardonne, se hâta-t-elle d'ajouter.

Il réfléchit quelques instants et dit :

— Vous avez raison, Nsina, Ambor vous aime et vous est dévouée, rappelez-la près de vous.

La sbaia, émue, serra dans ses bras le colonel.

— Oh! vous êtes bon et Nsina vous aime bien! murmura-t-elle.

Et frappant dans ses mains, elle appela son esclave et lui donne l'ordre d'aller prévenir la négresse. Celle-ci, en entrant, se prosterna, baisa la terre et rampa jusqu'aux pieds de Gaston, en prodiguant avec volubilité les formules de respect et les protestations de dévoùment.

Le colonel lui répondit quelques paroles distraites et sortit sans remarquer l'étrange et sinistre expression du regard que la fille

du Tombouctou avait attaché sur lui en relevant la tête.

Tandis que les deux femmes se félicitaient et s'étonnaient d'avoir réussi dans leur dessein avec tant de facilité et de promptitude, le colonel parcourait à grands pas la ghorfa dans laquelle il s'était retiré. Par intervalles il s'arrêtait, et s'approchait de la lampe pour relire la lettre qui naguère gisait à ses pieds. Cette lampe, suivant la coutume mauresque, brûlait sous une niche à double ouverture ménagée dans l'épaisseur du mur et jetait sa clarté à travers une glace de couleur verte, éclairant à la fois la galerie et l'intérieur de la sehine.

La lettre qu'il avait trouvée à son retour

chez lui arrivait de Paris, et portait la signature du général Bonnivet. Elle annonçait en peu de mots à Gaston qu'il ne fallait compter ni sur la grâce de Charles ni même sur une commutation de peine. Le ministre voulait à tout prix faire un exemple hautement réclamé, disait-il, par l'armée, victime de nombreuses infractions à la discipline. Rien n'avait pu le faire changer de sentiment; il était à craindre et à présumer que l'ordre d'exécuter le condamné ne tarderait point à être expédié en Algérie.

Une seule chance de sauver Charles restait au colonel. Partir pour Paris dès le lendemain, offrir sa démission au ministre s'il persistait à refuser une faveur sollicitée avec

tant d'énergie et de droits; enfin s'adresser en personne au roi, s'il fallait en venir à ce parti extrême. Il allait donc quitter Nsina sans doute à jamais; son départ pour la France rompait une liaison trop fatale, hélas! et qui avait causé tant de douleurs. Par ces motifs, il ne pouvait plus défendre à Ambor de se réunir à sa maîtresse. La présence de cette femme près de la sbaïa devenait désormais indifférente au colonel; il la voyait même avec plaisir, puisqu'elle rendrait moins profond l'isolement dans lequel se trouverait jetée la mauresque.

Pendant que M. d'Outrepont se livrait à ces pensées, il entendit des pas effleurer les dalles de la sehine; un homme se glissa près

du colonel. C'était El Ihoudi, enveloppé de son burnous et le visage voilé sous les plis de ce vêtement. Il salua profondément et alla s'asseoir dans l'angle le moins éclairé de la longue galerie.

— Je pars demain pour la France, dit Gaston.

— Dieu veuille que vous réussissiez dans votre entreprise, répondit le juif, elle me semble, hélas! bien hasardeuse.

— Rien ne saurait m'empêcher de réussir, interrompit le colonel avec impatience. J'aurai recours à tous les moyens, même aux menaces s'il le faut.

— Les menaces sont les filles de la faiblesse, répliqua El Ihoudi. D'ailleurs, pour menacer avec succès, il faut prouvoir réaliser ses menaces.

— Et tu doutes que je puisse le faire?

Vous avez les mains liées et la langue bâillonnée : colonel, la discipline vous interdit les menaces; député, vous ne pouvez changer brusquement d'attitude et devenir tout-à-coup hostile, quand on vous a vu si longtemps favorable au ministère. Vous vous êtes placé sur un rail, il faut que vous suiviez la machine à vapeur à laquelle vous vous trouvez accroché..... ou bien, en voulant en sortir, vous vous briserez en route et vous joncherez le chemin de vos débris.

Le colonel le regarda avec étonnement.

— D'où sais-tu donc toutes ces choses? Comment peux-tu te trouver à même de faire une appréciation si juste de ma position et des périls qui l'entourent?

El Ihoudit souri et ne répondit point.

— Qu'importe! s'écria M. d'Outrepont avec emportement, ou je réussirai, ou je me vengerai!

— La vengeance est boiteuse, lente, et frappe à la fois celui qui porte les coups et

celui contre lequel ils sont dirigés. Et puis, colonel...

Il s'arrêta.

— Parle, je te l'ordonne. Et bien?

— Et bien! se venger, ce n'est pas réussir.

— Mais puisque tous les moyens de succès m'échappent; puisque je n'ai plus de conseil à prendre que de mon indignation et de mon désespoir!

— Laissez-là ces mauvais conseillers, et

veuillez me permettre de vous adresser quelques mots.

Le colonel se croisa les bras sur la poitrine avec impatience.

— Je parlerai en peu de mots. Il vous serait facile de conjurer tous ces malheurs, de sauver Charles et de conquérir en même temps vos épaulettes de maréchal-de-camp, si vous voulez vous fier à moi et — pardonnez-moi cette condition, indispensable, hélas! — si vous voulez suivre aveuglément mes conseils. Avant quinze jours, vous vous trouveriez placé dans une position telle que rien ne saurait vous être refusé par le ministre.

— Quels sont les moyens que tu as à me proposer?

— Daignez me permettre de vous répéter que les dire, même à vous, c'est les compromettre; le secret seul peut amener le succès. D'ailleurs les événements les dicteront et les modifieront sans doute.

— De pareils mystères…

— Ne vous ai-je donc point donné assez de preuves de dévoûment — et d'intelligence, permettez moi d'ajouter ce mot, — pour que vous vous fiiez encore une fois à moi sans réserve? Si je ne vous révèle point mes plans, ne pensez pas que le désir de trancher de

l'important puisse entrer le moins du monde dans cette détermination. Non, assurément, colonel; je ne suis ni un enfant ni un Arabe pour sacrifier au ridicule plaisir de faire de la fantasia le respect et la reconnaissance que je vous dois, et surtout pour aventurer le salut d'un ami.

— Eh bien! j'accepte les conditions que tu me propose.

— Une expédition se prépare contre les Arabes des montagnes.

— Qui donc a pu t'apprendre une résolution dont le gouverneur n'a fait confidence à personne, pas même à moi?

— L'expédition doit se mettre en route demain, affirma El Ihoudi.

— Tu te trompes : il n'en est point question. Le gouverneur ne m'en a rien dit, et le bruit n'en est même pas répandu dans l'armée.

Le juif sourit de nouveau.

— En supposant vraie ta nouvelle, qu'aurait de commun avec mes projets cette excursion militaire?

— Voici déjà des questions, colonel.

M. d'Outrepont frappa du pied avec impatience.

— Si vous daignez écouter mes conseils, vous allez vous rendre chez le gouverneur, continua impassiblement El Ihoudi; vous lui demanderez le commandement de l'expédition projetée.

— Mais vous perdez la raison! Au moment où il faut que je parte pour Paris...

— Le gouverneur vous accordera ce commandement et vous vous mettrez en marche demain matin au lever du soleil; vous serez de retour avant quinze jours.

— Une telle expédition durerait trois mois pour le moins.

— Le rejet de la demande en grâce de

Charles ne peut être décidé avant quinze jours; l'ordre d'exécution ne saurait arriver avant un mois. La justice française procède lentement, grâce à Dieu. Dans un mois il sera libre, et vous vous trouverez délivré de tous les cruels soucis qui vous poignent, général; ne haussez point les épaules, je n'anticipe que d'un mois sur l'avenir.

— Tu me rendras fou.

— Non pas, mais heureux, colonel; le gouverneur arrête en ce moment les dispositions de la campagne projetée. Il hésite entre vous et un maréchal-de-camp. Votre démarche le déterminera en votre faveur, et vous aurez le commandement de l'expédition.

— En me livrant ainsi pieds et poings liés à toi, je joue un rôle ridicule, et cependant je m'y résigne. Malheur à El Ihoudi s'il se joue de moi!

— Sur ma tête, je vous réponds du succès!

Gaston, cédant à l'influence étrange qu'exerçait sur son esprit l'israélite, se rendit chez le gouverneur et obtint sans peine le commandement de l'expédition.

Il rentra chez lui et y retrouva le juif qui l'attendait, et qui, placé devant une table, écrivait tranquillement.

— Colonel, dit-il en souriant, voici des lettres que je vous invite à signer.

— Sans les lire, peut-être ?

— Non pas assurément. Prenez communication de ce qu'elles contiennent.

M. d'Outrepont jeta les yeux sur les papiers que El Ihoudi lui présentait.

— Quel homme êtes-vous donc, s'écria-t-il, pour concevoir un pareil projet! Réussir, serait sans doute un coup de maître; mais le tenter me paraît un acte de folie.

— Vous réussirez, colonel. Ayez en moi une confiance aveugle que mérite peut-être mon dévouement pour vous.

Le colonel hésita quelques instants, si-

gna les lettres et promit au mystérieux personnage de les faire expédier sur-le-champ.

— Adieu, colonel, dit El Ihoudi en mettant à s'incliner une humilité qui contrastait avec le pouvoir qu'il exerçait sur M. d'Outrepont. Adieu, colonel; à bientôt.

Le colonel le salua de la main.

Quand il le vit s'éloigner, il passa ses mains sur son front brûlant.

— A la grâce de Dieu! dit-il. Je me livre à cet homme, car toute autre voie de salut me

reste fermée; si son projet réussit, comme il l'affirme, nous serons tous sauvés... Mais ne se trompe-t-il point? Le succès est-il possible? La providence le veuille!

En achevant ces mots, il appela Jean et lui donna l'ordre de tout préparer pour leur mise en campagne dès le lendemain au point du jour. Il recommanda le secret au digne valet de chambre, afin de ne point affliger à l'avance la sbaïa et se dirigeant vers les portes de l'ouesth-eddar pour rappeler le juif, auquel il voulait faire une observation importante qui venait tout-à-coup de se présenter à son esprit.

Lorsque le colonel sortit de la ghorfa, il vit Ambor assise près de la porte.

— Heureusement que cette fille ne comprend pas un mot de français, dit-il, sans cela notre secret ne nous appartiendrait plus.

Quand il passa devant elle, Ambor leva les yeux sur le colonel et aspira la fumée du cigare qu'elle tenait à la main; elle en fit tomber ensuite la cendre amassée à l'extrémité incandescente.

Après quoi, elle se remit à fumer nonchalamment.

Ambor, quand le colonel se fut éloigné et eut disparut, se coucha à terre et rampa doucement jusqu'au seuil de la ghorfa; elle

jeta ensuite un regard rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait la voir et s'élança d'un seul bond dans le milieu de la chambre, près la table sur laquelle se trouvaient déposées les lettres qu'avaient reçues le colonel le matin, les ordres que lui avait remis pour la campagne le gouverneur, et les papiers qu'avait écrit El Ihoudi. Sans les changer de place, elle les lut rapidement et revint en se glissant comme une vipère, sur les dalles de faïence de la ghorfa reprendre près du seuil la place qu'elle y occupait naguère.

A peine s'était-elle blottie de nouveau dans l'angle formé par le chambranle de la porte que le colonel et le juif reparurent. En passant devant la négresse tous deux l'exami-

nèrent avec défiance. Gaston lui demanda en arabe :

— Pourquoi Ambor n'est-elle point près de sa maîtresse?

— Lellah Nsina dort et n'a point voulu me garder près d'elle.

— Quels motifs t'ont fait choisir le seuil de la ghorfa pour t'y asseoir?

— Ne faudra-t-il point aller réveiller et prévenir lellah Nsina, lorsque le sidi agha se dirigera vers la cobba où elle repose. Lellah Nsina se désole quand son seigneur la trouve endormie; souvent il ne daigne pas la réveil-

ler; elle se trouve privée du bonheur de le voir et à son réveil elle pleure.

— Je suis sorti de la ghorfa et tu ne t'es point rendue chez ta maîtresse.

— Vous ne vous dirigiez point, sidi, vers la cobba, mais bien vers la droudje (porte extérieure) pour reconduire El Ihoudi.

Le colonel se tourna vers le juif et sembla lui dire :

— Vous voyez bien que cette fille n'est point à craindre.

— Vous avez raison, répondit le juif en

français ; mes soupçons étaient absurdes. Cette fille n'entend point la langue que nous parlons; et puis le moyen de supposer qu'une négresse sache lire?

Ambor avait replacer son cigare sur ses lèvres ; elle ne trahit aucune émotion lorsqu'elle entendit les paroles du juif.

En achevant de les prononcer, El Ihoudi était entré dans la ghorfa, dont il referma la porte derrière lui; il se mit ensuite à examiner attentivement les dalles de faïence et le cuir qui recouvrait le bureau. Il montra sur l'un et sur les autres des légers vestiges d'humidité déjà presque effacés.

— Nous sommes trahis, dit-il à voix basse et en emmenant le colonel à l'extrémité de la longue chambre; la négresse est entrée dans ces lieux; voici les traces laissées par ses mains et par ses pieds toujours légèrement moites; c'est un des caractère de la race noire. Vous le voyez, les soupçons qui m'ont ramené ici près de vous ne sont que trop fondés; elle a lu ces lettres et ces ordres; elle a entendu notre entretien.

— Je vais la faire jeter en prison!

— Non pas, un traître démasqué vaut deux amis dans les mains d'un homme habile... Il faut seulement retourner chez le gouverneur et obtenir de lui l'autorisation de

changer au besoin les dispositions militaires qu'il vous a prescrites.

— Si tu ne m'avais habitué à voir en toi un homme d'une intelligence et d'une perspicacité hors de ligne, répondit M. d'Outrepont, je t'avoue que je me serais déjà assuré de la négresse, et que quatre bons murs me répondraient d'elle.

— Jeter en prison la négresse serait donner l'éveil à ceux dont elle est l'émissaire, reprit le juif. D'ailleurs il n'existe point de cachot si bien fermé à travers les murs desquels un prisonnier ne puisse communiquer avec ses affidés. Il faut donc qu'elle reste libre et qu'elle n'apprenne rien de nos soup-

çons. Le gouverneur comprendra les difficultés de votre position. Feignez de vous retirer dans votre chambre, et rendez vous en secret chez lui. Qu'Ambor n'en soupçonne rien... Moi, je me charge d'épier la négresse.

— Ma haine instinctive contre cette infâme créature ne me trompait donc point? murmura le colonel.

— Sortons en nous entretenant à haute voix, sans défiance apparente; que rien ne puisse lui inspirer de soupçons!

Gaston se retira dans sa chambre et le juif sortit de la maison, dont il referma bruyam-

ment la porte derrière lui. Au lieu de s'éloi-gner, toutefois, il posa le pied sur une grosse pierre qui, suivant l'usage, servait de banc extérieur, saisit une des petites poutres irrégulières qui formaient la voûte de la rue et se hissa parmi ces morceaux de bois, assemblés presqu'au hasard, et parmi lesquels il trouva facilement un point d'appui pour ses pieds. Il resta là suspendu, invisible, et attendant que la négresse parut. La porte ne s'ouvrit point; aucun bruit ne se fit entendre au dedans de la maison : un silence profond régnait partout. Des pas retentirent un moment, résonnèrent sur le seuil, passèrent sous le seuil et s'éteignirent peu à peu dans la rue; mais il étaient accompagnés d'un tintement d'éperons : c'était le colonel qui se rendait chez le gouverneur.

— J'ai là, pensa El Ihoudi, du haut de son observatoire aérien, j'ai là, je dois en convenir, un associé prudent. Il faut qu'il s'éloigne de sa maison avec mystère, et il ne songe point à se débarrasser de tout cet attirail militaire qui semble inventé pour signaler chaque mouvement de ceux qui les portent. Ambor l'a entendu et ne tardera point, j'en suis sûr, à paraître.

El Ihoudi se trompait néanmoins dans ses suppositions. Un silence absolu se rétablit et ne fut interrompu que longtemps après le départ du colonel par le chant du rossignol. Le juif écouta les modulations de l'oiseau avec une extrême attention. Tout-à-coup il se suspendit par les deux mains à l'une des poutres et s'élança à terre.

— La négresse ne va point chercher ses complices, elle les fait venir à elle, se dit-il; ce n'est point un rossignol, mais bien un mouley-hassan (1) que j'entends. Les agents de la négresse vont sans doute venir à elle de terrasse en terrasse. Allons! il se trouvera à leur entrevue un témoin sur lequel ils ne comptent point.

Tandis qu'il se livrait à ses pensées, El Ihoudi courait plutôt qu'il ne marchait vers une des rues étroites qui dominent Alger. Arrivé devant une petite maison d'humble

---

(1) Mouley-hassan, petit vase en terre qui porte le nom de cet oiseau, que l'on remplit d'eau et avec lequel les nègres imitent le rossignol de manière à produire une illusion complète.

apparence, il frappa d'une façon particulière à la porte, que ne tarda point à ouvrir un enfant demi-nu. El Ihoudi lui dit quelques mots, s'élança dans l'escalier et monta sur la terrasse. Le chant du faux rossignol continuait à se faire entendre, mais au grand désappointement du juif, il ne partait point de la maison du colonel. Il semblait provenir maintenant de l'extrémité opposée de la ville : par intervalles ce chant se taisait; bientôt il recommançait avec une telle perfection que le juif fut tenté de se demander s'il n'entendait point, en effet, un oiseau véritable; après un instant d'irrésolution et de doute, il se glissa de terrasse en terrasse jusqu'à la maison de M. d'Outrepont. Tantôt agenouillé, tantôt couché à plat ventre, il profitait de l'ombre projeté par les murs d'appui qui

entourent les terrasses pour protéger sa marche et cacher ses mouvements. Il ne tarda point à arriver ainsi à peu de distance du but qu'il s'était proposé. Il s'arrêta; il écouta; aucun bruit n'arriva à son oreille; le murmure de la mer qui se brisait sur les rochers de la côte se mêlait seul aux chants du rossignol, qui allaient s'affaiblissant et s'éloignant.

Après quelques moments d'attente et d'examen, il se souleva sur les mains et interrogea du regard la terrasse du colonel. Personne ne s'y trouvait; la négresse ne se tenait blottie dans aucun des angles. Partout la solitude était aussi complète que le silence.

Malgré son sang-froid et son énergie habi-

tuelle, il se laissa aller un instant au découragement et presque au désespoir. Une sueur glacée mouilla son front, et il cacha son visage dans ses deux mains.

— Je suis perdu, murmura-t-il. Sidi-Mohammed-el-Apchi ne tardera point à se venger de ma trahison ! Tous mes projets sont détruits ! Cètte négresse m'a vaincu.

V

UNE NOUVELLE CAMPAGNE.

Ambor se tenait assise, on le sait, sur le seuil de la ghorfa. Le colonel rentra chez lui, et El Ihoudi s'éloigna sans qu'elle fît un mouvement, sans qu'elle sortît de l'engourdissement que produit, d'ordinaire, sur les

nègres le tabac fort et saturé d'opium qu'ils ont l'habitude de fumer. Les yeux fermés, la tête nonchalamment penchée sur une de ses épaules, elle semblait engourdie par les vapeurs narcotiques. Tous ses sens veillaient cependant : grâce à l'attitude indolente qu'elle avait donnée à sa tête, son regard épiait, à travers sa paupière entrouverte, les moindres incidents qui pouvaient survenir dans la maison; son oreille aux aguets percevait des bruits qu'un européen n'eût point entendus. Quand elle entendit les pas du colonel marcher avec précaution le long de la sebine, grincer sur les marches de l'escalier, passer dans le vestibule et retentir plus librement dans la rue, elle ne fit pas un mouvement; sa tête ne remua point, sa poitrine ne respira pas avec plus de vitesse. Après qu'un

silence profond eût reparu autour d'elle, elle ouvrit ses yeux et interrogea rapidement tout ce qui l'entourait. Complètement rassurée qu'elle était seule, elle se traîna en rampant vers l'escalier qui menait à la terrasse; se blottit dans un angle des murs à hauteur d'appui qui l'entouraient, et tira de son sein un petit vase de terre cuite, bariolé de couleurs tranchantes. Elle allongea le bras vers une des cuves qui se trouvaient près de là, remplit d'eau l'amphore, approcha de ses lèvres un bec qui sortait des flancs du Mouley-Hassan et en tira des sons qui ressemblaient au chant du rossignol, de manière à produire une illusion complète. Elle regarda ensuite dans la direction de la porte Neuve. Une lumière ne tarda point à briller sur une terrasse à l'extrémité de la ville et s'agita quatre

fois, allant tour à tour de gauche à droite et de droite à gauche. Aussitôt Ambor, avec la légèreté d'une panthère, se mit à bondir de terrasse en terrasse, et ne tarda point à arriver à la Dar-el-djema de la tribu des Haoussa.

L'arifa, accroupie dans un coin de l'ouesh-dar, devant un réchaud, jetait de l'encens sur les charbons ardents, murmurait des paroles fatidiques et semblait se livrer à des incantations. Deux jeunes noirs assis près d'elle la secondaient dans ces soins. L'un deux avait placé à ses pieds la lampe avec laquelle il avait répondu au signal d'Ambor.

Voici la chanson que disait l'arifa :

Esprit,
Que les génies,

Te prennent dans leurs bras de feux.
Va, va !

Esprit,
Que Belhamar et Bellekanal
Te mènent devant la face,
De Chembarouche.

Esprit,
Qu'ils te donnent
Des champs verdoyants,
Une tente et de belles esclaves.

Esprit,
Bellebiath, vêtu d'un pagne bleu,
Te donnera un arc dont la flèche
Frappera à coup sûr.
Adieu, Esprit, adieu, adieu !

— L'esprit du baba ne tardera point à arriver au pays, dit cette dernière; je lui apporte, pour qu'il se réjouisse en route,

la perte de ses ennemis, dit Ambor en entrant.

L'arifa détourna la tête et répondit :

— Sans Ambor, le baba serait assis près de moi et son esprit ne voyagerait point vers le pays. Sans Ambor je n'aurai point été jeté en prison par les Roumis. Sans Ambor, il me resterait d'autres consolations que d'invoquer les génies pour l'esprit du baba !

— Il est mort, il faut le venger, interrompit Ambor, et je le vengerai. Les *Quatre* m'inspirent et me protègent, ils me guident comme une fille bien-aimée. Ceffara, dit-elle en se tournant vers le jeune homme aux pieds duquel se trouvait la lampe, dis à l'arifa que

les éléments m'obéissent, que les balles des Roumi ne sauraient m'atteindre, que la prison des Roumi, que les flots de la mer et ses tempêtes ne peuvent rien contre moi. Je suis la fille bien-aimée des Quatre. N'est-ce pas? Oui, ils m'ont soutenu de la main la nuit dernière, pendant l'orage, au milieu des vagues en fureur. Ils ont ouvert pour moi les murs du corps-de-garde où j'étais retenue prisonnière, ils ont livré aux mains des Français celui que je voulais perdre. Toi qui m'as vu sortir de la mer sans fatigue et sans blessure, toi qui m'as vu tromper les chrétiens en leur faisant croire que le cadavre d'une de nos sœurs morte de maladie pendant la nuit et percée d'un poignard était le corps de la négresse qui avait enlevé l'enfant juif et qui accompagnait le baba, crois-tu à mon pou-

voir? Si le baba à péri, c'est qu'il n'a point obéi à Bellebiath, c'est qu'il a manqué de foi lorsqu'il a laissé échapper l'enfant. Ne manque point de foi en moi et dans les Quatre qui te parlent par ma voix, Ceffara, ou tu subiras le même sort que le baba.

Ecoute, Ceffara; tu vas partir sur l'heure et descendre à l'aide d'une corde le long des murs de la ville. Il y a, près d'ici, un endroit en ruines et que des sentinelles ne gardent point; c'est là que tu attacheras ta corde. Une fois dans la campagne, tu te rendras chez un maure qui se nomme Ben-Hassan; sa maison s'élève au pied de Mustapha supérieur. Il te donnera un cheval quand tu lui auras montré mon anneau. Pars aussitôt et

ne t'arrête qu'après avoir atteint le douar des Benikil. Là, tu te rendras tout droit à la tente du khalifa sidi Mohammed-el-Apchi; tu lui diras que tu viens de la part d'un ami pour lui faire savoir que les Français se dirigent en armes vers son douar et vont le surprendre à l'improviste; tu lui répéteras ensuite les mots que je vais t'apprendre : ne les oublie point; il vaudrait mieux pour toi mourir sur l'heure que de les laisser sortir de ta mémoire; écoute-moi bien de toutes tes oreilles : « *la panthère a flairé le lionceau, que le lion ait à bien veiller, le juif l'a trahi;* » va, ajouta-t-elle en jetant une poignée d'encens sur le réchaud et en chassant la fumée vers le nègre.

Elle accomplit encore quelques rites mys-

térieux, passa son anneau au doigt du jeune homme, lui noua au cou un talisman et lui ordonna par un signe d'obéir sur-le-champ. Il baisa la paume de la main d'Ambor, se noua autour des reins une corde, entremêlée de nœuds, de distance en distance, et se dirigea vers la partie des murs d'enceinte désignée par la négresse. Ambor, quand elle l'eût vu s'éloigner, reprit sa course de terrasse en terrasse, regagna la maison du colonel et vint tomber haletante à la place qu'elle occupait naguère. A peine avait-elle repris l'attitude nonchalante dans laquelle l'avait laissée M. d'Outrepont que celui-ci rentra avec El Ihoudi.

Le juif avait attendu Gaston à la porte de la maison et s'était assis sur le banc de

pierre du seuil. C'était la manière la plus simple de ne point éveiller les soupçons ; la nuit, les rues d'Alger regorgent d'Arabes qui dorment ainsi gisant le long des murs.

Il prit un air calme et impassible pour aborder le colonel.

— Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

— J'ai reçu un pouvoir illimité du gouverneur pour diriger la campagne à mon gré.

— Illimité ? répéta le juif.

Il suivit le colonel dans la ghorfa.

— Rendez-vous chez votre maîtresse, Ambor, dit M. d'Outrepont en passant devant la négresse.

Elle ne répondit point et paraissait profondément endormie. Secouée par les bras, elle parût s'éveiller péniblement et comprendre à peine l'ordre qu'elle recevait. Elle se dirigea lentement vers l'appartement de la sbaia.

— Tes soupçons sur cette fille sont-ils toujours les mêmes? demanda M. d'Outrepont à El Ihoudi qui répondit par un signe de tête affirmatif.

— Et tu persistes à ne point t'assurer de sa personne.

— Je cherche les moyens de faire servir sa trahison à nos projets.

— Et tu as trouvé ce moyen?

— Pas encore, mais je le trouverai.

— Quels motifs de me trahir peut avoir Ambor, qui chérit éperdûment sa maitresse, et qui est venue ce soir implorer de moi la grâce de rentrer près d'elle?

— Une fois en proie à la haine, les noirs

ne connaissent plus d'autre passion que la vengeance. Et puis, croyez-vous que cette fille ne comprenne point la fatigue que vous inspire l'amour de Nsina, et ne devine point votre désir de rompre des liens qui vous sont insupportables? Il n'en faut point douter, Mohammed-el-Apchi connaîtra vos projets d'attaque; avant que votre corps d'expédition n'ait atteint Bouffarick. Il saura en même temps votre projet de s'emparer de son fils et qui vous a conseillé ce projet. Il faut donc renoncerà surprendre le khalifa et agir sur un nouveau plan; lequel? Je l'ignore encore, et cependant la réussite de nos projets et le salut de Charles dépendent de ces plans?

— Tu l'ignores! tu l'ignores, malheureux;

et c'est toi, s'écria le colonel irrité, c'est toi qui m'as donné le conseil de demander un commandement où je trouverai sans doute, la honte d'un échec! C'est toi qui m'as jeté dans cette position difficile, — fatale peut-être, quant je voulais partir pour Paris! Damnation sur toi, sur ton orgueil et sur ta manière de trancher du mystérieux en tout! Tu as détruit ton propre ouvrage! Si Charles se retrouve en ce moment prisonnier, qui faut-il en accuser? toi qui es venu le livrer à la justice en lui donnant pour asile les fau bourgs même d'Alger? Enfin, si je ne puis voler à son secours et agir énergiquement en sa faveur, si les seules chances de salut qui me restaient pour lui m'échappent, qui les a détruites? toi encore. Me trompes tu ou me

sers-tu de bonne foi? Te fais-tu un plaisir odieux de te jouer de moi? réponds!

El Ihoudi l'écouta avec calme.

— Il reste encore un moyen, dit-il enfin ; il faut le tenter. Je connais Mohammed-el-Apchi. L'employer avec lui, c'est le vaincre et pacifier à tout jamais les montagnes dans lesquelles il fomente la guerre.

Il se pencha à l'oreille du colonel et y murmura quelques paroles en entourant de ses mains ses lèvres, de manière à mieux assurer encore son secret.

M. d'Outrepont secoua la tête.

— Je n'espère rien de cette idée, répondit-il. Elle me vaudra des railleries dans l'armée, et n'obtiendra en outre qu'un échec ridicule. La mission et le devoir d'un militaire consistent à combattre l'ennemi, à le punir par le fer et par le feu, et non pas à user follement de moyens romanesques. Le jour commence à poindre; voici le moment d'aller prendre le commandement des troupes réunies sous mes ordres. Dieu veuille, El Ihoudi, que tu n'aies point consommé la perte du malheureux Charles en empêchant mon départ pour Paris. Maintenant il faut que je marche en avant dans la voie où tu m'as poussé. Je ne puis revenir sur mes pas!... J'ai été un insensé de t'écouter et de mettre en toi une confiance aveugle : les dés que

tu m'as fait jeter malgré moi ont tourné contre nous.

El Ihoudi écoutait le colonel, les yeux baissés, pâle, en proie au doute et à une irrésolution cruelle. Il prit à la dérobée sur le bureau de M. d'Outrepont un des papiers qui s'y trouvaient déposés, et le cacha furtivement dans son sein. Ensuite, il accompagna en silence Gaston jusqu'à la place du gouvernement. Là seulement ce dernier put monter à cheval ; les rues de la haute ville, on l'a déjà dit, ne permettent pas à un cavalier de passer dans leurs voies étroites et de gravir leurs pentes escarpées.

Le juif regarda tristement s'éloigner Gaston et le suivit longtemps du regard.

— Aurait-il raison? se demanda-t-il. Me tromperais-je? L'intelligence vulgaire d'un soldat verrait-elle plus sainement que la mienne en cette circonstance?...

Il croisa ses bras sur sa poitrine et médita quelques instants.

— Non, s'écria-t-il, non! Mon œuvre s'accomplira jusqu'au bout; je tiendrai mes promesses envers sidi Mohammed-el-Apchi et envers le colonel d'Outrepont. Il faut que Charles Lefébure soit sauvé et que cette négresse qui s'est jetée à travers mes combinaisons subisse le châtiment de sa trahison! Il faut encore!... Ses lèvres se contractèrent, les mots qui allaient leur échapper expirèrent

et il releva la tête avec orgueil. Son regard étincelait; l'expression de doute qui avait un instant apparu sur ses traits fatigués s'effaça et fit place au sang-froid impassible qui le caractérisait habituellement.

Il se dirigea vers la Boudjareah et se rendit à la maison du juif Chebabi pour porter des paroles de consolation et d'espoir aux deux pauvres femmes, qui pleuraient et qui priaient sans cesse en prononçant le nom de Charles au milieu de leurs sanglots.

Cependant le colonel s'était mis à la tête des troupes qu'il devait commander et les dirigeait vers le petit Atlas. Les Arabes, suivant leur coutume, quand il ne sont point prépa-

rés à la guerre, reculaient et disparaissaient devant l'ennemi. On retrouvait sans cesse les traces de leur camp, mais abandonné, mais désert, sans autre vestige que le sillon circulaire tracé par les tentes et le trou dressé par le poteau qui les soutenait.

Sur la fin du troisième jour de marche, on aperçut cependant une petite troupe d'indigènes; ils marchaient à cheval, armés jusqu'aux dents et servaient d'escorte à deux femmes et à quelques jeunes enfants. Une sentinelle d'avant-poste les vit pendant la nuit, avancer avec précaution au milieu des montagnes. L'alarme fut donnée : des cavaliers partirent au galop et se mirent à la poursuite des Arabes. Ceux-ci prirent la fuite,

mais, contre leur habitude, sans se débander. Loin de là, ils se tenaient serrés autour des mules qui portaient les femmes et les enfants, et veillaient sur ces derniers avec sollicitude. Quand ils entendirent résonner derrière eux le galop des chevaux français, qui devenait à chaque instant plus distinct et plus sonore, ils semblèrent comprendre que la fuite devenait impossible, s'arrêtèrent et firent volte-face, de manière à fermer le défilé étroit creusé par un torrent maintenant desséché, et que dominaient de chaque côté des rocs énormes. Ce passage rappelait, avec des proportions moins grandes, les défilés que les Arabes nomment *Portes de Fer*, et qui se trouvent épars en assez grand nombre dans l'Algérie.

La résolution que prenait la petite troupe de tenir pied, au lieu de s'éparpiller dans les montagnes et de recourir à des chances de salut presque certaines, donna à réfléchir à l'officier qui commandait les hommes chargés de poursuivre les fuyards. Il détacha un de ses sous-officiers vers le camp pour signaler cet incident au colonel et le prier de faire tourner les Arabes. Quant à lui, il s'arrêta hors de portée de fusil, devant ces hommes, et les tint en échec, prêt à s'élancer à leur poursuite au moindre mouvement qu'ils feraient en arrière.

M. d'Outrepont comprit l'importance du message de l'officier et envoya un détachement de spahis à la poursuite des Arabes.

Les spahis, dont un mamelon cachait le mouvement aux regards des indigènes, gravirent avec l'audace et l'adresse qui caractérisent ces troupes les flancs presqu'à pic de la montagne. Par ce moyen ils arrivèrent ou plutôt ils tombèrent brusquement à l'issue opposée du passage que défendaient les Arabes et coupèrent le chemin à un homme qui s'enfuyait au grand galop de son cheval, et qui emportait un enfant dans ses bras. Ils couchèrent en joue le cavalier. Celui ci jeta ses pistolets à terre et présenta l'enfant aux soldats en leur criant de l'épargner. Les spahis s'emparèrent du petit garçon et de son protecteur, remontèrent vers les Arabes qui défendaient l'entrée du passage et les prirent par derrière, ramassant en chemin les deux femmes avec les autres enfants. Il ne restait aux Arabes au-

cun moyen possible de résistance ou de fuite. Ils mirent bas les armes avec la morne résignation qui caractérise en pareil cas les Orientaux.

On entoura de gardiens les prisonniers et on les mena devant le colonel pour qu'il les interrogeât.

Les mains garrotées et les pieds attachés dans des entraves, ils furent placés dans un demi-cercle formé par des soldats, le fusil chargé et prêt à faire feu au moindre mouvement des prisonniers. Le cavalier s'adressa à un vieillard qui semblait le plus considérable de la bande.

— D'où viens-tu, lui demanda-t-il?

Quoique le colonel s'exprimât en langue arabe avec une grande pureté, celui à qui s'adressait cette question parût ne pas la comprendre. M. d'Outrepont la répéta une seconde fois, et le vieillard porta sa main à son oreille, à la manière d'un sourd.

— Puisque cet homme ne veut point entendre, qu'on le fusille, dit le colonel. Aussitôt quatre spahis s'élancèrent sur le vieillard, l'entraînèrent à quelques pas de là et le couchèrent en joue. Il ne donna pas un signe de frayeur, regarda en face la gueule des fusils et s'apprêta à mourir.

M. d'Outrepont, par un signe, défendit aux soldats de tirer et ordonna qu'on fit de

nouveau avancer le prisonnier. En voyant l'enfant, une lumière soudaine l'avait éclairé. Il n'en pouvait douter : le hasard venait de faire réussir le projet d'abord formé par El Ihoudi, et auquel la trahison d'Ambor l'avait obligé de renoncer.

— Ecoute-moi, dit-il, cette fois tu m'entendras; ta ruse est inutile : vous êtes trahis; vous venez du marabout de Khalil : l'un de ces enfants est Sidi-ben-Abdallah, dernier fils du khalifa Sidi-Mohammed-el-Apchi.

L'Arabe chercha en vain, cette fois, à garder son impassibilité. Un frisson convulsif passa sur son visage, et plusieurs de ses compagnon pâlirent.

— Lequel de ces enfants est le fils du khalifa ?

— Le fils du khalifa n'est point parmi nous, répondit le vieillard en maîtrisant son trouble.

— Il paraît que ta surdité a disparu. Puisque cet homme ne veut pas parler, qu'on le sépare des enfants, lui et ses compagnons : une escorte emmènera les cinq petit garçons dont on s'est emparé, et les conduira aux îles Ste-Marguerite près de Lellah M'riouma, la femme du khalifa : notre prisonnière saura bien reconnaître son fils et nous le désigner... D'ailleurs cet enfant qu'on emmenait seul, tandis qu'on laissait les autres exposés à pé-

rir et que l'escorte arabe faisait face, m'explique suffisamment tout. Voici, Sidi-Ben-Abdallah!

Jamais les Arabes ne font une défense, sans chances de salut. Par le même motif, ils ne persistent point, une fois qu'on l'a découvert, à nier le secret qu'ils voulaient cacher.

Le vieillard et ses compagnons se prosternèrent aux pieds du colonel.

— Grâce et pardon pour l'enfant! notre maître sidi-El-Apchi l'avait confié à nos soins pour le tenir caché dans notre marabout de tholbah. Un de ses affidés noirs d'Al-

ger est venu lui apprendre en son douar que vous connaissiez la retraite de Sidi-El-Abdallah, qu'un juif vous en avait vendu le secret à prix d'or, enfin que vous vouliez surprendre notre couvent et vous emparer de l'enfant. Le khalifa nous a envoyé l'ordre de venir le rejoindre avec son fils dans les montagnes, en nous faisant connaître la marche que vous deviez suivre, et en nous donnant ainsi les moyens de vous arrêter ; vous avez changé brusquement les dispositions de votre itinéraire; vos sentinelles nous ont vus, vos cavaliers se sont mis à notre poursuite, et nous voici vos prisonniers. Que votre générosité daigne traiter avec miséricorde le dernier rejeton de la famille du khalifa !

Le colonel réfléchit quelques instants.

— Ecoute, dit-il ensuite, sois libre, reprends ton cheval et rends-toi près de sidi-Mohammed-el-Apchi; dis-lui qu'il a fait assez pour la guerre sainte devenue désormais impossible. Je suis prêt à tendre une main amie au khalifa. Qu'il renonce à combattre les Français, et sa femme, sa famille, son dernier né, l'enfant bien-aimé de son cœur, lui seront rendus. Va et obéis.

Le vieillard, dont on avait détaché les liens, vint s'agenouiller devant le petit Sidi-Abdallah, qui regardait d'un air sombre et résolu les Roumi, baisa la main de l'enfant et remonta sur son cheval : lancé au galop, il ne tarda point à disparaître.

Le vieillard marcha pendant deux jours et

deux nuits sans s'arrêter : seulement quand il reconnaissait, à la place occupée dans le ciel par le soleil, que l'heure de la prière était advenue, il mettait pied à terre, attachait son cheval par une entrave de corde, et permettait au noble étalon de pâturer l'herbe à demi desséchée qui se dresse, l'été, à une grande hauteur dans la partie féconde de l'Atlas. Si le sol se trouvait frappé de stérilité, le voyageur donnait à sa monture de l'orge et des noyaux de dattes qu'il tirait d'un petit sac en poil de chameau attaché à sa selle. Ce soin rempli, il faisait les ablutions prescrites par la loi, baignait ses bras et ses jambes, suivant le texte du Koran, et humectait d'eau son visage, depuis la naissance du cou jusqu'au sommet de là tête. Dans les lieux où l'eau manquait, il figurait ces ablu-

tions par du sable, pour se conformer encore à un des commandements du prophète. Tourné vers l'orient, il accomplissait ensuite les rites de la prière, se prosternait, touchait la terre de son front, se redressait, élevait les mains à la hauteur de sa tête, faisait passer dans ses doigts les grains du tesbih, et disait à mi-voix les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. Quand venaient les dernières paroles de ces litanies, pleines de poésie et d'images énergiques ou charmantes : *Mis, ouesselna fi el mersa* (qui doit nous conduire au port), il prononçait deux fois encore le nom d'Allah, s'asseyait à terre, mangeait quelques dattes, montait à cheval et se remettait en route.

Il ne dormait ni pendant le jour ni pendant la nuit : sans traces, sans jalons, sans

autre moyen de se guider que ses souvenirs; (il n'était venu dans ces lieux qu'une seule fois); la nuit, il suivait la marche de la lune et consultait la disposition des étoiles; le jour, il fallait qu'il étudiât sans cesse la hauteur du soleil, la disposition des ombres, le cours des eaux qui tombaient parfois en cascade du haut des mamelons, et enfin l'inclinaison et la forme de ces mamelons.

Les nuits et les jours sont à peu près égaux en Algérie, et leur durée ne subit que des modifications peu sensibles. Les variations extrêmes de nos climats ne s'y font point sentir. Aussi, les Arabes, habitués à cette régularité et privés, presque tous du moins, de montres ou d'horloges, s'enten-

dent-ils d'une façon merveilleuse à mesurer les heures. Le vieillard, en arrivant sur un pic élevé d'où il aperçut au loin les points noirs formés par les tentes d'un mehallah ou camp, constata qu'il pouvait être à la seconde heure du jour. Il arrêta son cheval et plaça sa main au-dessus de ses yeux pour les préserver de l'action du soleil levant. Avec la puissance de regard particulière aux Arabes, il reconnut dans le mehallah, sidi Mohammed-el-Apchi, debout et la tête tournée vers le côté où devait apparaître son fils et les fidèles tholbah à qui il avait confié le soin de le lui amener. Le khalifa lui-même, ne tarda point à distinguer le vieillard debout, sur le sommet de la montagne: une expression de joie resplendit sur son visage austère. Par un mouvement presque insensé, il s'avança au-devant de ceux qu'il

croyait arrivés et s'arrêta tout court en voyant descendre le vieillard seul, lentement et la tête baissée. Le tolbah mit pied à terre à quelque distance du kaïd, se prosterna à ses pieds, demeura immobile et silencieux, et attendit dans l'attitude de la douleur et de la honte, que son seigneur l'interrogeât.

Sidi Mohammed-el-Apchi, pâle et les lèvres contractées, se sentit frappé au cœur d'une commotion violente; les doigts de ses pieds nus, convulsivement agités, creusaient sous eux un sillon dans le sable.

— Sid-ben-Abdallah! mon fils! bégaya enfin d'une voix entrecoupée le kaïd, cherchant en vain de la force contre les craintes qui le bourrelaient.

— Il est prisonnier des Roumis, répondit le vieillard.

Le malheureux père chercha d'une main égarée par la rage le poignard attaché à sa ceinture. Le vieillard se traîna jusqu'aux pieds de Sidi-el-Apchi pour recevoir la mort.

A cet accès de désespoir furieux, succéda une crise aussi rapide et plus douloureuse encore. Les genoux du khalifa défaillirent sous lui, et deux larmes tombèrent de sa paupière sur ses joues et sur sa barbe.

— Cela était écrit par Allah! murmura-t-il en relevant la tête et en cherchant à rani-

mer sa voix : que la volonté d'Allah s'accomplisse!

Il s'assit les jambes croisées devant sa tente, et dit au vieillard :

— Abd-er-Rhaman , apprends-moi comment ces choses sont advenues?

Le tholbah obéit à cet ordre, en peu de mots, sans rien négliger de ce qui pouvait l'accuser, ni de ce qui pouvait le disculper. Un historien étranger et indifférent à ces événements n'en eût point raconté les détails avec plus de sang-froid et d'impartialité.

— Pourquoi n'avez-vous point défendu

mon fils jusqu'à la dernière goutte de votre sang? s'écria l'infortuné père, emporté un moment par sa douleur. Il fallait mourir avant que de l'abandonner aux Roumis.

— Combattre eût été exposer la vie de sidi Abdallah, répondit le vieillard; nous étions enveloppés de toutes parts.

Le khalifa se leva convulsivement; la respiration manquait à sa poitrine; il sentait sa raison s'égarer à la pensée de son fils captif des chrétiens; son bien-aimé Abdallah, le derniers de ses enfants, le seul qui lui restât encore! le seul que n'eût jamais souillé le contact des chrétiens! Déjà, il rentrait dans sa tente pour se livrer en liberté à sa dou-

leur; mais il s'arrêta brusquement sur le seuil :

— Est-ce tout? demanda-t-il. Car il voulait du moins encore entendre parler de son fils. Est-ce tout? N'avez-vous plus rien à m'apprendre, Abd-er-Rhaman?

Abd-er-Rhaman répondit :

— J'ai des paroles de l'agha des Roumis à te répéter.

Le khalifa s'assit de nouveau devant sa tente et, de la tête, fit signe au vieillard de dire les paroles du colonel chrétien.

Le tholbah s'acquitta de ce soin avec la ponctualité que met Homère dans la bouche de ceux auxquels il donne l'emploi de remplir un message. Chaque phrase, chaque mot, et pour ainsi dire chaque inflexion de voix furent répétés lentement, un à un, de manière à laisser à celui qui les écoutait le temps d'en apprécier complètement le sens et la portée.

—Abd-er-Rhaman, demanda le khalifa quand le vieillard eût fini, vous êtes un tholbah sage et qui voit la vie humaine avec un calme et un détachement du monde que mon cœur ne saurait en ce moment trouver en lui. Guidez-moi de votre expérience et de votre sagesse. Que faut-il faire?

Le tholbah répliqua :

— Demande conseil à la sagesse d'Allah ; elle daignera sans doute t'inspirer.

En parlant ainsi, en ne disant point qu'il fallait mourir pour la guerre sainte, le vieux tholbah cédait à la pitié que lui inspirait le désespoir du malheureux père plutôt qu'il n'écoutait la voix de sa conviction... Mais il était père aussi et il avait pleuré sept de ses fils, tour-à-tour abattus sous ses yeux par le fer ennemi.

Le khalifa l'écouta en silence, les yeux attachés sur lui et cherchant à lire au fond de son cœur.

— Votre attachement pour moi et votre compassion pour mes douleurs vous trompent et vous font mentir à votre conscience, Abd-er-Rhaman... Non, point de doute! point d'hésitation! Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, je la consacrerai à la guerre sainte!

— Pourquoi ne pas attendre des temps meilleurs, reprit le tholbah; tous vos efforts n'ont pu réunir autour de vous qu'un petit nombre de vrais croyants : il vous faut reculer sans combattre devant les chrétiens; si même vous n'eussiez point été prévenu par un émissaire inconnu de l'arrivée des troupes française, votre mehallah, attaquée à l'improviste, eût été détruite à jamais. Feignez la résignation et la soumission; laissez re-

prendre aux vrais croyants de la force. Nous manquons de chevaux; nos ressources sont épuisées, la terre ne produit plus faute de culture. Attendez que les rameaux qui bourgeonnent au pied des oliviers repoussent et deviennent des arbres; attendez que les enfants soient des hommes; la prudence et la patience mènent au succès. Que la volonté d'Allah s'accomplisse! puisqu'il donne la défaite aux vrais croyants et la victoire aux ennemis du Koran.

— Loin de moi la tentation! loin de moi la tentation! s'écria sidi-Mohammed-el-Apchi, qui rentra précipitament sous sa tente, se prosterna la face contre terre et murmura avec des sanglots :

— Allah! ne m'abandonne point! Allah! soutiens-moi : tu es la force, la puissance et la vraie lumière!

Lorsque sidi-el-Apchi sortit de sa tente, il semblait avoir retrouvé toute sa force. Aucune trace de douleur ne se lisait sur son visage; la résignation du fatalisme donnait à ses traits l'expression mélancoliquement impassible qui caractérise les Arabes. Il fit appeler de nouveau le tholbah, et sans prononcer le nom de l'enfant dont ce dernier était venu lui annoncer la perte, il s'informa longuement, avec autant de sang-froid que de présence d'esprit, du nombre de soldats amenés par les Roumis dans les montagnes, des régiments auxquels appartenaient les troupes et quel était l'officier qui les commandait. Il

compara ces renseignements avec les avis qu'étaient venus lui apporter des espions et donna des ordres pour que le camp, établi au pied d'une gorge difficile à défendre, allât dresser ses tentes dans une partie des montagnes tout-à-fait impraticables aux chevaux et qu'entouraient des fortifications natureles formées de rochers et de précipices. Il plaça en outre sur les hauteurs qui dominaient le camp des sentinelles chargées de veiller à la sûreté de la mehallah. Couchées à plat ventre parmi les broussailles, enveloppées de leurs burnous et leur long fusil placé sur le sable à côté deux, ces hommes, les yeux fixés sur la partie des montagnes désignée à leur surveil lance, demeuraient des journées entières dans la même attitude. Rien ne leur échappait, ni l'ombre noire et rapide des gazelles qui se pro-

jetait du sommet d'un rocher, sur le sable de la plaine et s'y effaçait aussitôt, ni la brutale invasion des sangliers qui se ruaient en renversant tout sur leur passage. Leur regard scrutait encore les mamelons d'où tombait en cascades quelque ruisseau heurté, de distance en distance, par les inégalités de son lit de pierre; à chaque instant c'étaient des bruits qui les faisaient tressaillir; tantôt un vautour planait et tournoyait au-dessus d'un lièvre effrayé ou d'un geai bleu, qui cherchait partout un refuge pour se soustraire au bec impitoyable du brigand ailé; tantôt une gerboise, trompée par l'immobilité de la sentinelle, se croyait au milieu d'une solitude complète et sortait de son nid en bondissant sur ses longues pattes; elle fuyait aussitôt, effarouchée par un mouvement des Arabes. Au moindre bruisse-

ment dans les feuillages, ceux-ci portaient la main sur leur long fusil étendu près d'eux. Un homme apparaissait-il? un instant suffisait à la sentinelle pour scruter, dans leurs moindres détails, sa physionomie, sa démarche et jusqu'à la forme de son costume. Alors on savait si ce voyageur venait en ami ou en ennemi, à quelle tribu il appartenait, s'il fallait le frapper d'une balle, donner l'alarme au camp ou annoncer l'arrivée d'un frère.

A quelques jours de là, un matin que le khalifa se tenait assis sur le seuil de sa tente et qu'il cherchait vainement dans son cœur assez de force pour pouvoir, sans douleur et sans retours cruels vers l'enfant qu'il avait perdu, assister aux jeux des petits garçons de

la tribu, qui s'ébattaient autour des tentes, tout-à-coup le cri d'un oiseau de proie retentit dans la direction de la sentinelle la plus avancée. Le kaïd écouta ce cri sauvage et en compta les appels successifs.

— Une petite caravane s'avance vers la mehallah, dit-il; elle se compose d'étrangers inconnus à la sentinelle; qu'on les laisse s'approcher en liberté, et qu'ils soient les bien venus, s'ils viennent demander l'hospitalité dans nos maisons de poils (Bioutchar). Dans le cas où ils prendraient une autre direction, que l'un de vous aille s'informer de leurs noms, du pays d'où ils viennent et pourquoi ils ne font point halte parmi nous.

Six Arabes montèrent aussitôt à cheval et

partirent au galop. Ils ne tardèrent point à ramener un homme à la vue duquel le kaïd ne put réprimer un cri de rage.

— El Ihoudi! s'écria-t-il ; le chien, le traître, celui qui a vendu mon secret et révélé l'asile de mon enfant. Soit loué Allah qui le livre à son châtiment!

— Je viens de moi-même vers toi, répartit le juif sans se déconcerter, et en reportant les yeux derrière lui pour chercher à voir si la petite caravane dont il faisait partie approchait et commençait à se montrer.

Elle ne paraissait point encore.

— Ce mensonge ne te sauvera point de ma vengeance.

— Je vois avec chagrin que le sage maraboud sidi Mohammed-el-Apchi, khalifa des Khélil, laisse obscurcir la lumière de sa raison par les fumées de la colère. Si je ne l'eusse point cherché avec ardeur, je serais, à cette heure, paisiblement assis dans la belle Algesaïr, les jambes croisées sur les tapis de Smyrne de mon frère Chebabi. Oui, kaïd, je suis venu te chercher jusqu'ici, à travers mille périls, et je ne tarderai point à t'en donner les preuves.

— Ne l'espère point ! tu es un traître, tu as livré mon enfant aux Roumis.

— M'avais-tu confié le secret de son asile?

— Tu espères en vain me faire croire à ton innocence, vendeur du sang de mon fils.

— Depuis quand est-ce à l'accusé de prouver son innocence, et non à l'accusateur à établir la vérité du crime. Quels sont mes accusateurs ?

— Un nègre est venu, envoyé par un ami inconnu ; il m'a tout révélé par ces mots : La panthère a flairé le lionceau, que le lion ait à bien veiller; le juif l'a trahi.

— Un ami inconnu et un nègre! Voici deux témoignages vraiment respectables, continua

El Ihoudi, qui, sans entrer dans le mensonge, n'en louvoyait pas moins périlleusement sur les extrêmes limites de la vérité. En quels lieux avais-tu caché ton fils? Ces lieux ont-ils été attaqués par les Roumis? Cet ami inconnu et ce nègre n'étaient-ils point eux-mêmes des agents des Français, des traîtres qui t'ont trompé par un faux avis, dans le but de faire quitter à ton fils l'asile où il se trouvait en sûreté, et de l'exposer aux chances périlleuses d'un voyage à travers les montagnes.

A mesure que le juif parlait, le khalifa sentait sa colère s'éteindre : malgré lui, le sang-froid et la logique de cet homme le subjuguaient. Cependant comme la mer ne s'apaise pas de suite et garde longtemps encore des mugissements et des flots qui s'entrechoquent après

que le souffle de la tempête a cessé, ce fut d'une voix dure et brusque que sidi El-Apchi demanda au voyageur :

— Que me veux-tu ? Pourquoi es-tu venu me chercher jusqu'en ces lieux ?

— Pour tenir une promesse que je t'ai faite, répartit El Ihoudi.

En achevant ces mots, il se retourna de nouveau vers le défilé par lequel devaient arriver ses compagnons de route, et vit enfin apparaître au loin, sur le revers de la colline à laquelle aboutissait ce défilé, les burnous blancs et les mules de la petite caravane.

— Une promesse ? répéta le khalifa avec

étonnement et en portant lui-même ses regards vers le point où se dirigeaient les yeux du juif.

— Tiens ! reprit ce dernier, voici des voyageurs qui des cendent de la montagne. Ton cœur ne te dit-il rien à leur vue ? Regarde, sidi Mohammed-el-Apchi. Une femme s'avance la première ; elle porte un enfant dans ses bras ; la seconde, courbée par l'âge, lève les mains pour bénir Allah en apercevant les tentes de ton douar. Une jeune fille voilée les suit. A côté d'elle un esclave noir conduit, assis sur le devant de la selle, un jeune garçon.

— Khalifa El-Apchi, ton cœur reste-t-il muet en leur présence?

— Ma mère! mes enfants! ma sœur! ma femme! s'écria Mohammed en s'élançant vers le groupe arrivé en ce moment au pied du douar.

Dans un transport de joie surhumaine et qu'il faut renoncer à décrire, il s'agenouilla respectueusement devant sa mère, la vénérable lellah Aischa, tandis que sa femme mettait respectueusement pied à terre en arrivant en présence de son seigneur. Celui-ci s'arracha des bras de sa mère et s'avança vers M'riouma, qui lui baisa la main avec tous les témoignages de soumission que les femmes arabes prodiguent à leurs époux.

Elle lui présenta ensuite l'enfant qu'elle tenait dans ses bras.

En présence du fils que ses regards n'avaient point encore vu, de cet enfant né dans la captivité, loin de son père, sidi Mohammed-el-Apchi, vaincu par tant d'émotions, ne put contenir plus longtemps ses larmes. Il bénissait Allah; il proférait des paroles sans suite, entrecoupées de sanglots, il répétait tour à-tour les noms bien-aimés de tous ces êtres chéris que la clémence de Dieu lui rendait, après une si longue et si cruelle séparation.

Cependant le petit sid Abdallah allait et venait autour de son père, impatient de recevoir sa part des caresses paternelles.

En retrouvant le Benjamin de son cœur, celui qu'il croyait perdu à toujours, l'enivre-

ment de Sidi-el-Apchi alla jusqu'au délire. Il ne pouvait en croire ses yeux; il le prenait dans ses bras; il le serrait contre sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on ne voulût le lui enlever encore. Pendant que cette scène se passait, pas un des indigènes qui habitaient le camp ne sortit de sa tente, ou ne porta même ses regards vers le khalifa et vers sa famille. Ceux qui se trouvaient dehors se hâtèrent de rentrer. Avec les sentiments des convenances et le respect pour leur chef, innés chez les Arabes, tous comprirent, sans qu'on eût besoin de les en avertir, qu'il ne fallait pas que des regards profanes fussent témoins de cette scène solennelle, où la nature l'emportait dans le cœur du kaïd sur tous les autres sentiments.

Quand les premières effusions du bonheur et les premiers transports de la joie se furent un peu apaisés, Sidi-Mohammed-El-Apchi conduisit sa mère, sa sœur, sa femme, ses enfants, sous sa tente, et le rideau rayé de noir et de blanc qui la fermait retomba sur lui et sur sa famille.

El Ihoudi, imitant le sage exemple que lui donnaient les Arabes, avait pris soin de ne point rester témoin des émotions du khalifa, pendant la touchante entrevue de Sidi-El-Apchi avec sa famille. Le prudent israélite s'était occupé de desseller son cheval et de le placer dans un pâturage voisin du camp où l'animal pût se reposer à l'ombre, et trouver une abondante et fraîche pâture; il s'assit lui-même au pied d'un caroubier. Là, il tira,

d'un sac en peau de bouc, des dattes, débarrassées de leurs noyaux, pétries, fermentées et contenues dans une vessie de mouton, de manière à former une pâte solide. Quelques morceaux de cet aliment et une tasse de lait qu'apporta un des esclaves fournirent à l'enfant d'Israël un repas frugal, mais qui n'en répara pas moins ses forces épuisées par les fatigues d'une longue route. Après quoi, il tira de sa poche un chapelet court, composé de douze grains énormes, et se mit à le faire tourner machinalement dans ses doigts.

Cet exercice est une des distractions nonchalantes que les israélites orientaux se donnent dans leur vie d'ordinaire inactive et rêveuse.

VI

OU LE CIEL DEVIENT MOINS NOIR.

Une heure environ s'écoula pendant laquelle le juif dormit du sommeil à la fois léger et profond des Orientaux; au moindre motif d'éveil, ce sommeil s'interrompt, et ses interruptions de chaque moment ne semblent

pourtant point le troubler. Le cheval d'el Ihoudi venait-il à s'agiter dans ses entraves? une gerboise, l'oreille au vent, montrait-elle son charmant museau, ou bondissait-elle sur ses longues pattes à travers les hautes herbes? un caméléon hissait-il sur une touffe de palmiers nains son corps bizarrement déchiqueté et sa robe verdoyante qui change à chaque instant de nuance et de ton? le dormeur entr'ouvrait ses paupières, jetait un regard autour de lui, constatait la nature inoffensive des bruits parvenus à son oreille et se rendormait.

Tout-à-coup, il tressaillit, s'éveilla tout-à-fait cette fois et néanmoins ne souleva point la tête; il n'entr'ouvrit même pas les yeux. Il avait reconnu le pas du khalifa. Quoiqu'il ne

vît point Mohammed-el-Apchi, il ne perdit point cependant un seul des mouvements de l'Arabe, et il reconnut de l'hésitation dans la marche du chef : les pieds nus de ce dernier ne se posaient point résolument sur le sol comme d'habitude, et un soupir échappé de sa poitrine martiale confirma l'observateur dans cette pensée que sidi Mohammed-el-Apchi se trouvait en proie à l'irrésolution et à une lutte secrète. Deux fois El Ihoudi le sentit se pencher sur lui, et deux fois le guerrier se recula sans avoir posé sa main sur l'épaule de celui qu'il voulait éveiller. A la fin, il sembla repousser une honteuse faiblesse, s'arma d'énergie, et prenant le juif par le bras :

— El Ihoudi, dit-il, réveille-toi.

Quoique l'israélite n'eût jamais été plus complétement éveillé, il ne s'en leva pas moins en sursaut et témoigna une feinte surprise à la vue du chef. Celui-ci, sans prononcer un mot, s'assit les jambes croisées et s'assura par un examen scrupuleux que personne autour de lui ne pouvait entendre ce qu'il allait dire. Peut-être encore cherchait-il à gagner quelques instants de plus avant de parler.

— J'ai été injuste envers el Ihoudi, dit-il.

— Les apparences sont faites pour décevoir les hommes, répliqua celui à qui s'adressait cet aveu. Le mal n'est point de se laisser aller à l'erreur, mais de la reconnaître et d'y persévérer.

Sidi Mohammed fit un mouvement de tête en guise d'assentiment à la vérite de cette maxime, puisée dans le Koran.

— El Ihoudi a tenu ses promesses et bien au-delà, continua el Apchi. Il me reste à acquitter la dette que j'ai contractée envers lui.

— Tu ne lui dois rien, répartit l'israélite, sur lequel son compagnon leva un regard de surprise.

— Rien! répéta El Ihoudi d'un ton péremptoire.

— Je ne te comprends point.

— Est-ce au baume ou bien à la tête qui

l'a prescrit et à la main qui l'a appliqué que le malade doit sa guérison? demanda le juif.

Le khalifa pâlit.

— Je ne te comprends point. Comment donc es-tu parvenu à faire sortir des prisons de l'île Sainte-Marguerite ma femme, ma mère, ma sœur et mon enfant? Comment surtout as-tu arraché mon fils, mon bien-aimé sidi Abdallah, aux Français qui l'avaient fait prisonnier?

— Que t'ont dit ta femme, ta sœur et ta mère?

Le khalifa releva la tête avec une orgueilleuse impatience en s'entendant questionner par un juif.

Celui-ci reprit humblement :

— Ta mère, ta sœur et ta femme t'ont raconté qu'un matin les portes de leur prison s'étaient ouvertes et que le commandant de la citadelle leur avait dit, en me désignant : — Suivez cet homme.

— Après ! après ! interrompit Mohammed.

— Qui veut savoir doit écouter, répliqua sentencieusement El Ihoudi.

Une chaloupe les a menés à bord d'un bateau à vapeur français ; ce bateau les a conduites à Alger, et d'Alger elles sont arrivées dans le camp français, établi au milieu des montagnes de l'Atlas.

Le khalifa ne put réprimer une exclamation de colère.

— Là, ta mère, ta femme, ta sœur et le reste de ta famille ont été réunis à ton fils bien-aimé ; après quoi, sans perdre de temps, je les ai amenés en ces lieux.

— Tu m'apprends ce que je sais et tu me laisses ignorer ce que je veux apprendre! s'écria le khalifa.

— Non, sidi Mohammed-el-Apchi, tu sais tout ce que tu veux savoir. Si ta mère, si ta femme, si ta sœur, si ton fils se trouvent sous ta tente, quel pouvoir a pu opérer ce miracle? Ce n'est pas le mien, tu le sais bien. La générosité des Français à donc pu seule leur donner la liberté.

Le khalifa cacha son visage dans ses mains.

— Il a raison, dit-il, il a raison; en vain je voulais me débattre contre la vérité et me livrer à de folles illusions; il faut que je la subisse dans toute sa rigueur! Va-t-en, quitte ces lieux, tentateur! Emmène avec toi ma mère, ma femme, ma sœur et mes enfants.

Reconduis-les à ceux qui me les envoient! Je ne trahirai point, même à ce prix, la cause sainte et les devoirs que me prescrit d'Allah.

— Pourquoi refuser le don qu'on te fait?

— Tu ne m'entends donc point? Tu ne me comprends donc point, juif? Quoi! sidi Mohammed-el-Apchi, le descendant de la fille du prophète, le marabout par-devant Dieu et devant les hommes, se vendrait aux Roumis en échange de la liberté des siens! Non! Plutôt leur mort! Le chiaous serait là, le cimeterre levé sur leur tête, que sidi Mohammed-el-Apchi ne deviendrait point un traître!

— Et qui parle de trahison ? Je suis allé trouvé le colonel d'Outrepont, l'un des plus puissants aghas de l'armée française, je lui ai dit : « Le khalifa Mohammed-el-Apchi compte sa femme, sa sœur, sa mère et son fils parmi vos prisonniers; les Arabes, vous le savez, n'ont point de guerrier plus brave et plus noble. »

Il m'a répondu : « Tiens voici l'ordre de remettre en liberté la femme, la fille, le fils et la mère de sidi el Apchi ; fais-leur donner de riches habits; conduis-les au khalifa, et dis-lui que je désire l'avoir pour ami : les nobles cœurs sont faits pour s'aimer... »

El Ihoudi s'interrompit.

Le khalifa baissa la tête et garda le silence.

— La liberté de ta famille est un don du sidi agha d'Outrepont. Qui refuse un don fait par une main pure et noble se montre indigne de les recevoir.

— Mais je ne puis plus combattre celui qui a montré tant de générosité à mon égard !

— Il ne t'en requiert point, objecta le juif; tu reste libre et sans conditions.

— Il n'exige point que je lui demande l'aman ?

— Il ne l'exige point.

— Il me laisse libre de me retirer dans telle partie des montagnes qu'il me plaira ?

— Oui, car il te sait abandonné et trahi par les tiens ; il connaît combien peu de soldats se lèvent à ta voix quand tu prêches la guerre sainte ; il n'ignore point davantage ta pénurie d'armes et d'argent. Sidi Mohammed-el-Apchi, me disait-il, possède un grand cœur ; il a combattu jusqu'au dernier moment, et il a fait pour la cause du Koran et pour la gloire de son propre nom plus que n'eût fait tout autre homme.

— Il a dit cela.

— Il l'a dit hier encore à ta mère; car ta femme et ta sœur, il n'a point voulu les voir pour leur prouver son respect. Il a même ajouté :

— Si Mohammed-el-Apchi renonçait à une lutte désormais impossible, car elle ne peut plus avoir lieu pour lui avec gloire, je lui ferais rendre tous ses biens, et je le ferais même plus riche qu'il ne l'était avant la guerre. La France, dans sa grandeur, ne se montre point seulement généreuse envers ses amis, mais encore envers ses ennemis.

Le khalifa tomba dans une rêverie pro-

fonde, peu à peu son sourcil se fronça : ses traits naturellement sévères prirent un expression sombre et presque farouche.

— Tu apportes ici des paroles tentatrices qui troublent le cœur et obscurcissent la raison, dit-il en se levant. Quitte ces lieux sur l'heure! Rejoins le camp de l'agha d'Outrepont : je veux implorer les lumières d'Allah par de ferventes prières; j'espère que sa miséricorde n'abandonnera point celui qui depuis six ans combat pour la cause sainte. Va et obéis!

El Ihoudi, sans objecter une parole, se leva, sella son cheval et fit ses dispositions de départ. Quelque indifférence qu'il affectât néan-

moins, il n'agissait qu'avec lenteur et cherchait évidemment à prolonger ses apprêts et à gagner du temps. Le khalifa le regardait faire avec une inflexible résolution. Il fallut bien enfin que le juif montât en selle, piquât son cheval de l'éperon et s'éloignât du douar. Il ne le fit point cependant sans se retourner une dernière fois vers sidi Mohammed-el-Apchi.

— Dieu veille sur toi! lui dit-il.

— Et qu'il daigne éloigner de mon cœur la faiblesse et les pensées indignes d'un vrai musulman, répliqua le khalifa.

Cette réponse se confondit avec les pas du cheval d'El Ihoudi, que ce dernier lança à

fond de train, et qui ne tarda point à disparaître derrière les premiers mamelons des montagnes.

Une fois dérobé à la vue de sidi-Mohammed-el-Apchi, le cavalier ralentit la course impétueuse de sa monture, la mit au pas et n'avança plus qu'avec lenteur : plongé dans une rêverie profonde, la tête inclinée sur sa poitrine, le regard fixe, à peine sa main tenait-elle encore les rênes du cheval, qui souvent s'arrêtait pour cueillir du bout de ses longues dents blanches quelque haute tige d'herbe dressée sur son passage.

El Ihoudi, ne se trouvant plus dans la nécessité de cacher ses émotions sous le masque impénétrable qu'il avait appris à se faire,

ces émotions se manifestèrent peut-être avec plus d'énergie dans ses traits que sur aucune face humaine. La crainte et l'incertitude bleuissaient ses joues, perlaient son front de gouttes glacées et serraient à la fois sa poitrine et son cœur. Tout-à-coup il releva la tête avec résolution, essuya son front, serra convulsivement dans ses mains la bride de son cheval et le fit partir au galop, sans doute pour demander aux émotions et aux enivrements d'une course rapide l'oubli contre les pensées qui l'obsédaient.

— Pourquoi ces craintes? se dit-il enfin, en ralentissant le pas de sa monture. Est-ce la première fois que je lutte audacieusement contre le sort et que je joue ma liberté et ma

tête? Le succès justifie tout; il faut donc réussir : il le faut!

Un sourire effleura ses lèvres pâles, et il secoua la tête.

— J'ai peur, dit-il... Oui, j'ai peur!

En ce moment, je me sens manquer de force contre les angoisses de l'incertitude et de l'attente... Oh ! c'est que je ne puis plus rien pour assurer la réussite... La mine est achevée, le feu en consume lentement la mèche sulfureuse, il faut attendre l'issue de l'explosion. Comblera-t-elle le précipice qui me sépare encore du but auquel j'ai résolu d'atteindre? M'écrasera-t-elle sous les éclats de ses

débris?... Demain, seulement demain!.. Que les heures, que les minutes se traînent avec lenteur, se dit-il en apercevant, des hauteurs, sur lesquelles il venait d'arriver, le petit camp français établi sur le bord d'un torrent.

Il arrêta son cheval, mit pied à terre et prit ses dispositions pour passer la nuit dans les lieux où il se trouvait.

— Là-bas, se dit-il en dirigeant ses yeux vers le camp, là-bas, un homme se trouve aussi, comme moi, en proie à l'attente. Il se demande si je suis un traître, et peut-être demain aurait-il le droit de me donner ce nom et de devenir mon plus mortel ennemi!... Oui, il aura ce droit, car ma main

aura compromis sa réputation militaire, son honneur et son bonheur. Chacun se rira de lui et dira : « Un colonel d'état-major se fier à un juif? se laisser jouer par lui? Faire abnégation de sa raison pour se livrer pieds et poings liés à un de ces misérables, rebut de toutes les nations du monde... » Et la solution de cette question d'opprobre ou de succès, de vie ou de mort, dépend de la résolution que va prendre un fanatique! la religion ou la reconnaissance, le Prophète ou l'amour paternel l'emporteront-ils dans son cœur?.. Et demain, demain seulement, le mot de cette fatale énigme sera possible à connaître! Demain! oh! qu'une pareille attente est affreuse!

En se livrant à ces idées, il se roulait sur

le sable qu'il labourait convulsivement de ses doigts.

El Ihoudi avait raison de le supposer : des angoisses à peu près pareilles à celles qu'il éprouvait bourrelaient le cœur du commandant de la petite armée. Depuis huit jours qu'il se trouvait en marche et qu'il parcourait l'Atlas avec son corps d'expédition, il n'avait encore rencontré que la solitude. Partout les tribus refusaient le combat, évitaient la présence des Français et fuyaient dans l'intérieur des montagnes sans qu'on put les apercevoir ni même les atteindre. Au chagrin d'avoir demandé le commandement d'une expédition avortée et dont la durée se prolongerait inutilement, pendant plusieurs mois

peut être, se joignait la pensée non moins poignante de la perte de Charles.

— A mon retour de l'expédition, se dit-il, le sort du malheureux frère de Joséphine se trouvera accompli! son sang aura été versé, pour ainsi dire, sous les yeux de sa sœur et de sa tante. Malédiction sur le juif dont j'ai été le jouet ridicule! Oh! comment ai-je pu croire en ce traître et lui confier mes secrets! Il arrive hier au camp, refuse d'expliquer à sa dupe le dessein qui l'amène et les projets qu'il compte exécuter, demande à voir le fils du khalifa emmène l'enfant avec lui, disparaît, et laisse supposer aux sentinelles chargées de veiller sur le petit prisonnier, qu'on agit ainsi par mon ordre. Il a fallu dévorer ma rage et confirmer le mensonge du traître.

Tout le camp venait de voir sortir El Ihoudi de ma tente et se rendre près de sidi Abdallah avec mon autorisation... Malheur à lui s'il retombe en mon pouvoir! malheur à lui!...

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le colonel commanda de tout disposer pour lever le camp et se diriger vers une autre partie de l'Atlas. Déjà les troupes mettaient à exécution ces ordres, lorsque les sentinelles avancées signalèrent un groupe de cavaliers arabes qui se montraient au loin sur les montagnes.

Ce groupe se rapprocha peu à peu : bientôt on put distinguer un cavalier monté sur un

admirable cheval blanc; plusieurs femmes, accompagnées d'esclaves noirs tenaient des enfants dans leurs bras et marchaient à sa suite. Le chef de la troupe se dirigea lentement vers les Français, et répondit à l'interprète envoyé au-devant de lui qu'il désirait être admis sur-le-champ en présence de l'agha d'Outrepont. Le colonel fit quelques pas pour aller au-devant de l'Arabe, et celui-ci mit pied à terre.

En ce moment, un autre cavalier entrait furtivement dans le camp : c'était El Ihoudi.

— Agha du sultan des Français, dit le khalifa, Allah te bénisse et mette la paix entre nous! Je viens à toi, vaincu non pas par tes

armes, mais par tes bienfaits. Décide du sort de Mohammed-el-Apchi, khalifa des Benikil. Il vient se livrer entre tes mains avec sa mère, sa femme, sa sœur et ses enfants, que tu lui as rendus.

Le colonel échangea un regard avec le juif, qui baissa les yeux.

— Sidi khalifa Mohammed-el-Apchi, sois le bien-venu sous ma tente, et deviens l'ami du colonel d'Outrepont, répondit Gaston. Il t'a longtemps admiré comme ennemi, et il est fier et heureux de te compter parmi ceux qu'il peut aimer. Que ta famille dresse ses tentes à côté de la mienne. Toi, viens sous celle-ci où nous attendent le café et les sibsi.

Gaston fit signe au khalifa de le suivre, et le rideau de toile qui fermait l'entrée de la tente retomba sur ces deux personnages, tandis que tout le camp se racontait avec un étonnement et une joie non moins grande la nouvelle surprenante et imprévue de la soumission du célèbre et redouté Mohammed-el-Apchi.

Cette soumission, en effet, pacifiait la plus grande partie de l'Atlas, anéantissait la guerre sainte, ouvrait aux Français les portes de Médéah et de Milianah, rendait libre le col de la Chiffa et donnait toute sécurité à la plaine. Seul sidi Mohammed-el-Apchi pouvait encore par l'influence de son nom, rallier les tribus que décourageaient de nombreuses défaites et les décider,

au nom d'Allah, du Prophète et du Koran, à prendre les armes contre les chrétiens. Sa soumission devait encore entraîner un grand nombre des khaïd qui hésitaient à mettre bas les armes, et que justifieraient l'exemple de sidi El-Apchi, le plus brave soldat de la cause musulmane, le marabout dont la sagesse passait pour la plus infaillible et la sainteté pour la mieux avérée.

— Que décides-tu de mon sort? demanda le khalifa en effleurant de ses lèvres la pipe que lui présentait le colonel et en la déposant ensuite près de lui. Les marabouts ne fument jamais en public et regardent cette habitude comme indigne d'un homme voué aux choses saintes.

— Tu m'accompagneras à Alger pour ré-

péter au gouverneur-général que désormais tu prends rang parmi nos amis.

— Mais non parmi vos soldats! interrompit le khalifa. Allah m'est témoin que ma main se séchera avant de prendre un fusil pour le diriger contre une poitrine française..... Jamais non plus, je l'ai juré sur le Koran, tu ne verras Mohammed-el-Apchi combattre parmi les tiens contre ses frères. Je suis ton prisonnier, rien de plus.

— Eh! bien soit, répondit le colonel ému et qui tendit la main au khalifa. Tu es mon prisonnier, et je demanderai au gouverneur de te donner pour prison les belles et immenses propriétés que tu as abandonnées

dans le Benikil et dont nous nous sommes emparés. J'espère encore qu'à ma sollicitation il repeuplera de bestiaux tes pâturages et réparera les maux que t'a faits la guerre.

— Dieu soit loué! répartit l'Arabe, qui ne put si bien se réfugier dans son impassibilité qu'une larme ne vînt briller au bout de ses longs cils noirs.

Le colonel quitta le khalifa, et alla donner de nouveau l'ordre du départ, mais non plus cette fois pour l'intérieur de l'Atlas : ce fut vers Alger que se dirigea la colonne. La campagne était terminée, et la Mitidja et la partie de l'Atlas qui l'entoure se trouvaient pacifiées sans doute pour longtemps.

Lorsque la petite armée se fut mise en mouvement, au milieu de la joie générale, et tandis que chacun exaltait les habiles combinaisons du colonel et sa profonde diplomatie, ce dernier aperçut El Ihoudi : il marchait modestement à la suite des troupes.

Il lui fit signe d'avancer.

— Maintenant, mystérieux magicien, lui dit-il avec gaieté, maintenant que tous vos miracles se trouvent accomplis, daignerez-vous, du moins, m'expliquer les moyens que vous avez mis en œuvre pour les opérer.

— Quant à la manière dont je me suis mis

en possession du fils du khalifa? répondit le juif en souriant...

— Je la connais, interrompit brusquement le colonel qui fronça le sourcil.

— En agissant sans vous consulter, colonel, je vous ôtais toute responsabilité dans le cas d'un échec.

— Mais ces femmes?

— J'ai obtenu du gouverneur-général qu'elles fussent mises en liberté. Confiées à mes soins et rendues par moi au khalifa..

— Comment avez-vous obtenu cette mise en liberté?

— Colonel... vous l'avez demandée au gouverneur-général.

— Moi !

— Vous, colonel, par une lettre signée de votre main.

— De ma main !

— Ne vous rappellez-vous point d'avoir signé divers papiers la veille de votre départ ? Une de vos signatures a été apposée, grâce à mes soins et sans que vous puissiez vous en apercevoir au bas d'un papier blanc.

— Tant d'audace...

— En êtes-vous fâché à cette heure, colonel ?

— Mais si tu n'avais point réussi, tu étais perdu, malheureux.

— Cela est vrai, mon colonel, mais j'ai réussi.

Il se fit un moment de silence après quoi El Ihoudi reprit :

— L'initiative et l'honneur des moyens employés pour arriver à le soumission de Sidi-el-Apchi vous appartiennent exclusivement, colonel. Vous avez demandé à comman der l'expédition. Une lettre de vous sollicite

du gouverneur le renvoi au khalifa de sa femme et de sa famille; c'est encore vous qui m'avez donné l'ordre d'emmener de la prison le petit sidi Abdallah; enfin vous ramenez triomphalement et à votre suite l'Abd-el-Kader de la Mitidja et du petit Atlas. Peut-on désormais refuser, à l'homme qui a fait tant de grandes et utiles choses en si peu de temps, la grâce d'un condamné à mort pour insubordination militaire?

— Mais tout cela est ton ouvrage et non le mien.

—Tout cela est votre œuvre, colonel, parce que vous avez cru en moi. Un autre que vous eût dédaigné l'obscur israélite. Dans la haute

position que vous occupez, il vaut souvent mieux bien choisir ses instruments que d'agir par soi-même. Quel autre que le colonel d'Outrepont eût osé sortir de la routine militaire, et en cas d'insuccès s'exposer courageusement à des chances de périls bien autrement redoutables qu'une défaite et que les balles ennemies.

— Courageusement! courageusement! Vous ne savez pas, mon cher El Ihoudi, les terreurs et les angoisses que j'ai éprouvées cette nuit.

— Et moi donc! pensa le juif, qui se garda bien de trahir cette pensée, et qui continua à se montrer fidèle à son système habituel d'atté-

nuer sa propre valeur pour rehausser, aux dépens de son mérite personnel, l'importance des autres. Il s'y prit avec tant d'adresse, de finesse et de persévérance, que M. d'Outrepont, en arrivant à Alger, commençait à croire qu'il avait largement contribué au succès de toutes ces affaires si ce succès ne lui était point dû exclusivement.

Il le crut bien davantage encore en entendant les acclamations de tous les habitants d'Alger venus au-devant de lui et qui le saluaient avec enthousiasme. Le gouverneur, à la tête des on état-major et de la garnison, attendait aux portes de la ville la colonne militaire; il embrassa M. d'Outrepont, et ensuite le félicita sur les succès qu'il avait obtenus. Faisant succéder à une réception officielle

l'accueil affectueux d'un camarade, quand les troupes eurent défilé, il passa son bras sous le bras du colonel :

— Que voulez-vous que je demande pour vous au roi? dit-il.

— Deux choses, mon général; la grâce de Charles Leféburc et la sanction des promesses que j'ai faites au khalifa sidi el-Apchi.

— Je m'en fais le garant pour vous.

— Merci, mon général.

— En outre, l'étoile de maréchal-de-camp

brillera sur vos épaulettes et le cordon de commandeur se nouera à votre col, où j'y perdrai mon nom. Mais où donc est ce khalifa redoutable ?

Par un sentiment de convenance et de délicatesse que l'on comprendra sans peine, le colonel avait chargé El Ihoudi de conduire sidi el-Apchi chez le gouverneur par une autre porte d'Alger, tandis que toute la population se trouvait préoccupée de l'arrivée des troupes qui entrait dans la ville, bronzées par le soleil, les vêtements en lambeaux, au bruit des tambours qui battaient joyeusement et des clairons qui leur répondaient par des fanfares belliqueuses.

Tandis que M. d'Outrepont, enivré par

l'accueil enthousiaste de la population d'Alger, se rendait chez le gouverneur pour présenter à cet officier-général le khalifa sidi Mohammed-el-Apchi, qu'avait amené le juif au palais militaire, El Ihoudi profitait de l'arrivée du cortége pour s'échapper et aller confirmer à Joséphine et à mademoiselle Lefébure les heureuses nouvelles qu'il avait eu déjà soin d'ailleurs de leur faire transmettre par un agent sûr dépêché de Blidah.

Au moment où il passait devant la maison du colonel pour aller rejoindre la rue de la Casbah, il s'entendit tout-à-coup appeler à diverses reprises, tourna la tête et reconnut la négresse Ambor. Celle-ci accourut à lui avec des signes les plus grands de désespoir.

— Lellah Nsina veut parler à El Ihoudi, dit-elle.

El Ihoudi se souciait peu de cette conférence avec la maîtresse du colonel, et craignait quelque nouveau piége de la part d'Ambor, dont il n'avait que trop expérimenté la ruse et l'audace.

— Des affaires importantes m'obligent à différer l'audience que daigne m'accorder ta maîtresse, dit-il. Avant de l'accepter, d'ailleurs, il sied que je sache du colonel d'Outrepont si cette entrevue lui convient.

— Quand un mourant appelle près de lui, il faut se hâter, répondit la négresse. Ne le

vois-tu pas aux larmes qui emplissent mes yeux? Lellah Nsina se meurt.

Le juif s'arrêta brusquement.

— Elle se meurt, répéta Ambor. Avant que le soleil ait disparu à l'horizon la sbaia aura fermé les yeux pour toujours.

— Dieu et l'art sont grands, répondit El Ihoudi, qui possédait, on ne l'a point oublié, des connaissances médicales, comme la plupart des hommes instruits de sa nation.

— L'art et Dieu lui-même ne peuvent rien contre le poison des nègres que lellah Nsina a bu, répondit Ambor. Hâte-toi, viens, juif;

qu'au moins l'enfant nourrie de mon lait n'expire point sans avoir vu s'accomplir une de ses dernières volontés.

En achevant ces mots, elle entraîna El Ihoudi vers la maison du colonel et le poussa dans la ghorfa.

Nsina, étendue sur un tapis de Smyrne, semblait profondement endormie. Ses traits charmants n'exprimaient aucune souffrance.

Ambor s'agenouilla près de sa maîtresse, versa quelques gouttes d'eau parfumée sur son front, humecta ses lèvres, et lui fit respirer une liqueur contenue dans un flacon d'or.

La sbaia souleva la tête, regarda autour d'elle, reconnut El Ihoudi et sourit.

— Allah soit béni ! lui dit-elle. Je ne mourrai point sans avoir vu un ami de l'agha.

Puis elle fit un signe à Ambor qui sortit aussitôt.

— Le colonel a échappé à tous les dangers de l'expédition, interrompit le juif ; il sera prés de vous dans une heure.

Nsina secoua tristement la tête.

— Ambor m'a parlé de poison, reprit le

juif. Est-ce la vérité? hâtez-vous de parler, au nom du ciel, que je puisse vous sauver.

— Quand bien même il ne serait point trop tard, répondit la mauresque, je n'accepterais ni tes secours ni l'existence que tu m'offres. J'ai voulu mourir, je mourrai.

— Pourquoi ces pensées sinistres?

— Il ne m'aimait plus.

Elle s'interrompit quelques instants, vaincue par la violence du poison, passa sa main sur son front humide, et reprit :

— Ambor, je le lui ai pardonné, voulait

faire passer dans mon cœur sa haine aveugle contre les Roumis, et surtout contre le colonel. Pour arriver à son but, elle parvint à me prouver que l'agha ne m'aimait plus et que ma tendresse lui pesait comme un fardeau pénible. Oui, je reconnus que ma présence dans sa maison lui était devenue odieuse puisqu'elle l'empêchait d'y amener la chrétienne qu'il aimait ; je répondis à Ambor :

— Que cette femme vienne demeurer près de lui, je lui ferai bon accueil et je partagerai avec elle l'amour de Gaston , comme Aïchah et Mahimouna se partagèrent l'affection du prophète, leur mari.

Ambor m'expliqua que les Roumis ne sauraient avoir qu'un seul amour à la fois.

— L'agha te chassa comme on chasse un chien, ajouta-t-elle.

— A ces mots funestes, à cette perte de mon dernier espoir, je laissai éclater ma douleur. Elle prit mon désespoir et quelques paroles insensées qui m'échappaient pour de la haine, et elle proféra le mot de vengeance.

— La Roumie ne te volera point ton bonheur, me dit-elle; elle pleurera comme toi, elle ne sera point heureuse près de celui qui t'abandonne pour elle.

Enfin, elle me parla d'un poison apporté de Tombouctou, que les esclaves cachent avec soin pour se délivrer de la captivité, le

jour où elle devient trop pesante, ou bien qu'ils réservent aux maîtres cruels. Ce poison ne cause point de douleurs et ne laisse point de trace : il assoupit, il endort, et on ne se réveille plus... Pendant le sommeil d'Ambor, je lui ai dérobé ce poison, qu'elle portait suspendu à son cou, dans un sachet; depuis deux jours, il m'enveloppe de sa somnolence; ce soir, tout cela sera fini.

El Ihoudi savait que tout secours était inutile contre la lente et fatale action des végétaux qui servent aux noirs de Tomboucou pour composer leurs poisons.

— Pourquoi lellah Nsina a-t-elle voulu me parler? demanda-t il.

— Pour que tu répondes sincèrement à la question que je vais te faire. Penses-tu que ma mort fasse de la peine à l'agha.

—Elle sera pour lui une cause de chagrins et de remords, répondit le juif.

— Mon cœur m'avait appris déjà ce que tu me dis, répliqua la sbaia.

Elle se souleva avec effort sur le tapis qui lui servait de couche, parvint à s'asseoir et ajouta d'une voix ferme :

— Fais-moi transporter chez la mall'ima sur-le-champ, pour que j'y meure en secret. Je ne veux point que l'agha apprenne ma mort, puisqu'elle le rendrait repentant et

malheureux. Que Nsina quitte ce monde sans laisser après elle de douleur à celui qu'elle aime. Tu es adroit, El Ihoudi, et nul plus que toi n'exerce d'influence sur l'esprit de Gaston. Tu luî diras que j'ai quitté l'Algérie, que je suis partie pour Tunis avec la mall'ima et les sbaia, mes compagnes, qui, en effet, abandonnent ce pays pour aller exercer leur art loin des Roumis et devant les vrais croyants. L'agha me croira infidèle et m'oubliera plus vite.

Une larme, la première peut-être qui jamais eût mouillé les paupières d'El Ihoudi, brilla dans ses yeux et vint tomber sur ses joues osseuses.

— Pauvre enfant! murmura-t-il!

— Allons, donne des ordres, hâte-toi, que je quitte ces lieux avant le retour de l'agha. Une litière m'attend à la porte de cette maison.

Le juif prit dans ses bras la sbaia et la transporta jusqu'à la litière, que la négresse, sur l'ordre de sa maîtresse, avait fait amener.

Nsina, quand El Ihoudi l'eût déposée sur les coussins de la litière, donna ordre à Ambor d'aller prendre le coffre qui contenait ses parures.

— Il ne faut point que l'agha retrouve ici rien de ce qui m'appartient, dit-elle avec un

triste sourire; il pourrait concevoir quelque soupçons sur la vérité de ma fuite. Une sbaia qui délaisse son amant emporte avec elle jusqu'à ses moindres bijoux, n'est-ce pas, El Ihoudi.

. . . . .

Tandis qu'Ambor lui obéissait, la sbaia se pencha vers le juif.

— Adieu! dit-elle, adieu; mets tout en œuvre, use de toute ton habileté pour le tromper; qu'il me croie infidèle et ingrate; qu'il me méprise afin que son cœur ne garde aucun regret et aucun souvenir de Nsina... afin qu'il soit heureux!

Déjà Ambor avait déposé le coffre aux

pieds de sa maîtresse; sa main fermait les rideaux de la litière, et les biskris, porteurs habituels de ces sortes de voitures, allaient se mettre en marche, lorsque Nsina rappela le juif, se pencha à son oreille et lui demanda d'une voix défaillante:

— Penses-tu que la chrétienne l'aime autant que moi? penses-tu qu'elle ferait pour lui ce que je fais, moi?

— Ton amour est grand et saint, répondit le juif.

Elle retomba défaillante et détourna la tête pour cacher ses sanglots tandis que la litière s'éloignait.

Ambor était restée près d'El Ihoudi.

— Tu l'emportes, dit-elle : ton triomphe se trouvait écrit dans le livre de Dieu. Les femmes chrétiennes, comme les Roumis, sont envoyées par Allah pour nous écraser. Allah est Allah, et Mahomet est son prophète; que leur volonté s'accomplisse.

Elle reprit après un moment de silence :

— J'ai été ton ennemie et je me vengerais de toi et de l'agha, si je ne craignais de rendre malheureux, après sa mort, l'esprit de ma maitresse, qui sans doute viendra errer dans ces lieux. Promets-moi de faire faire pendant trois mercredis successifs, à la fon-

taine des Beni-Menad, le sacrifice d'un coq noir et d'un agneau de pareille couleur, afin que l'esprit de Nsina et le mien puissent oublier le passé et entrer dans le paradis.

— Malheureuse, tu as donc aussi attenté à tes jours ! s'écria le juif.

— Il pensait que je survivrais à ma maîtresse, s'écria-t-elle avec une surprise mêlée de dédain... El Ihoudi, jure-moi d'accomplir la promesse que j'ai requise de toi?

— Je t'en fais le serment.

— Que la terre reçoive nos corps, et le ciel nos esprits ! dit-elle. Ce soir, toutes les dou-

leurs de ce monde auront cessé pour moi et pour celle que j'ai nourrie de mon lait. Maudits soient les Roumis, et maudits soient les juifs qui se font leurs serviteurs! Je n'emporte qu'un regret dans la tombe, c'est de n'y pas faire descendre avec moi ton cadavre et celui de l'agha. Mais si je commettais encore cette vengeance, l'esprit de Nsina ne trouverait jamais de paix là-bas où nous allons.

En murmurant ces mots, elle s'éloigna et disparut.

El Ihoudi passa ses mains sur son front et chercha à reprendre sa force et son calme habituels. Il ne put néanmoins y parvenir

complètement; l'image de la pauvre Nsina se reproduisait sans cesse devant ses yeux : la pensée de tant de dévouement arrachait des soupirs à la poitrine de cet homme qui n'avait jamais éprouvé un seul symptôme de la sublime folie qu'on nomme l'amour.

VII

DÉNOUEMENT ET CONCLUSION.

Le colonel ne quitta le gouverneur et le khalifa Mohammed- el-Apchi que fort avant dans la soirée. Le gouverneur avait réuni chez lui dans un banquet improvisé les officiers de l'expédition : ce ne fut donc qu'a-

près des toasts nombreux et joyeux que l'on se sépara et que M. d'Outrepont put songer à retourner chez lui.

Les événements de la journée, les acclamations, les félicitations de ses camarades, le mouvement et la gaîté du festin avaient détourné son imagination de la pensée de Nsina. Cette pensée pénible, lorsqu'il se trouva seul, retomba sur lui de tout son poids, escortée de ses ennuis sans nombre et avec ses odieuses entraves. Comment briser d'intolérables liens? Par quels moyens mettre un terme à une liaison qui a introduit chez lui le regret, l'espionnage et la perfidie?

Tandis qu'il s'abandonnait à ces irritantes

idées, il vit, couché sur le seuil de sa maison, un homme qui se leva en l'apercevant. C'était El Ihoudi.

— Le juif trouvera peut-être un expédient pour me débarrasser d'une si fâcheuse contrainte, se dit Gaston : mais comment lui avouer mes ennuis et surtout ma faiblesse? Il faut pourtant que cela ait un terme et un terme prochain.

El Ihoudi s'inclina respectueusement à la vue du colonel.

— Eh bien! mon cher négociateur, demanda M. d'Outrepont, vos protégées se trouvent-elles enfin rassurées sur le sort de

Charles Lefébure? Joséphine et sa tante ont-elles séché leurs larmes?

— Elles ont béni Dieu et votre bonté en apprenant les heureuses nouvelles que je me suis empressé d'aller leur annoncer en votre nom. Le gouverneur a donné des ordres pour que le prisonnier reçût dans la geôle tous les adoucissements possibles à sa position, jusqu'au moment peu éloigné où il sera rendu à la liberté. Le concierge est autorisé à admettre près de Charles, non-seulement sa sœur et sa tante, mais encore les amis qui s'empresseront de venir le visiter. Mademoiselle Antoinette et sa nièce comptent profiter de cette permission demain dans la matinée; la famille Chebabi se réunira un peu plus tard à elles.

M. d'Outrepont soupira.

El Ihoudi reprit :

— Charles désire vivement vous voir, si j'en puis juger d'après l'effusion qu'il a mise à me charger de vous transmettre l'expression de sa reconnaissance; mademoiselle Joséphine ne serait point fâchée de vous rencontrer près de son frère. N'est-il pas temps enfin pour la pauvre jeune fille que le bonheur succède aux larmes.

Le nom de Nsina effleura les lèvres de Gaston, mais la honte étouffa l'aveu de sa faiblesse.

El Ihoudi, après avoir attendu quelques instants la réponse du colonel, reprit :

— Il ne me reste plus à m'acquitter prés de vous que d'un dernier message dont m'a chargé lellah Nsina.

A ce nom le colonel sentit la rougeur lui monter au visage.

— De Nsina? demanda-t-il.

— Elle a quitté votre maison.

— Nsina! répéta Gaston avec étonnement.

— Elle m'a chargé en outre de vous dire qu'elle voulait suivre la mall'ima, qui emmène les sbaïa à Tunis, loin d'une ville souillée par la présence des Roumis.

Tout-à-l'heure encore le colonel songeait à chasser Nsina de sa maison. En apprenant l'infidélité de la danseuse, il ne put se défendre pourtant d'un sentiment de dépit et presque de douleur.

— Ah! dit-il en souriant avec amertume, l'oiseau a pris sa volée et a fui de sa cage.

— Elle a quitté cette maison en pleurant, se hâta de répliquer El Ihoudi, sur le cœur duquel tant d'injustice retomba péniblement.

Sa fuite est, je le pense, une dernière preuve de dévouement et d'amour.

— Il croit encore au dévouement et à l'amour des danseuses ! Voilà bien les illusions d'un enfant de l'Afrique, répondit le colonel en riant avec l'orgueil d'une intelligence qui s'estime supérieure et qui voit de haut les faiblesses du cœur et les passions humaines.

Ce fut au tour d'El Ihoudi à sourire : mais ce sourire de dédain ne se traduisit pas sur ses lèvres; il resta renfermé dans sa pensée.

— Monsieur le colonel n'a plus d'ordre à me donner ? demanda le juif.

— Si, mon bon, mon fidèle, mon brave El

Ihoudi. Viens me prendre demain matin à huit heures; je veux te remercier en présence de Charles du dévouement et de la haute intelligence dont tu nous as prodigué tant de preuves pour assurer son salut.

Le lendemain en effet M. d'Outrepont se rendit avec El Ihoudi près de Charles. Leur entrevue fut affectueuse : à peine jeta-t-on mutuellement un regard et un souvenir vers un passé qu'on voulait livrer à un profond oubli. Leurs mains se trouvaient encore unies l'une à l'autre, lorsque Joséphine survint et se jeta dans les bras de son frère. Mademoiselle Lefébure disputa Charles aux transports de sa nièce : ce ne fut qu'après le premier moment d'émotion, de trouble et de bonheur que l'une et l'autre aperçurent Gaston.

Charles prit la main de Joséphine et la plaça entre la sienne et celle du colonel.

— Elles ne seront plus jamais séparées, n'est-ce pas, dit-il.

Joséphine baissa les yeux.

— Pourrais-je jamais obtenir un pardon que je ne mérite point, hélas? demanda M. d'Outrepont.

— Je n'ai plus dans mon cœur que de la félicité et de la reconnaissance, répondit-elle.

— Voilà votre ouvrage, dit Antoinette en

s'avançant vers El Ihoudi, qui se tenait modestement à l'écart avec sa discrétion habituelle.

— C'est lui qui m'a arraché à la mort, dit Charles.

— C'est lui qui m'a sauvé d'un remords éternel, ajouta Gaston.

— Il nous a recueillies quand chacun nous abandonnait, reprit Antoinette.

— Il nous a tous réunis, conclut Joséphine en levant sur le colonel un regard de tendresse et de bonheur.

— Que de dévouement il nous a prodigué!

— De quelle haute intelligence il a fait preuve!

— Fatigues, périls, rien ne l'a découragé.

— Comment lui prouver notre reconnaissance?

— Et ne suis-je point récompensé et au-delà par votre bonheur? Je n'ai fait après tout que remplir un devoir et acquitter une dette. N'avais-je point été protégé par M. Charles? Ne lui devais-je point un peu d'aide moi qui

lui dois tout, jusqu'à l'existence; sans lui, sans son dévouement, les vagues m'auraient englouti... Hélas ! je me trouve à peine quitte envers lui !

— Mais moi je ne suis point quitte envers toi. Voyons, demande-moi une faveur, je le veux, je l'exige, je l'ordonne, interrompit le colonel.

El Ihoudi hésita quelques instants.

— Jamais, sans l'ordre du colonel, je n'aurais osé l'occuper d'intérêts aussi misérables que les miens; mais il siérait peu à un pauvre juif comme moi de ne pas accepter les bienfaits d'un protecteur aussi considérable.

Puisque vous l'exigez, je ne vous le cacherai point, ma position en Afrique n'est point sans danger.

— Comment cela ?

— Je me nomme Mathieu Addoun.

— Ce riche marchand israélite...

— Qui a été chassé de Constantine sous prétexte qu'il entretenait des intelligences avec les Arabes insoumis.

— C'est une calomnie dont il te sera facile de te justifier.

— Ce n'est point tout-à-fait une calomnie, fit observer El Ihoudi ; c'est un malentendu ; il s'agit seulement d'expliquer les choses. J'ai eu des intelligences avec les Arabes insoumis, il est vrai ; mais sans ces intelligences Mohammed-el-Apchi serait encore aujourd'hui à la tête des ennemis de la France.

— Sans doute. Soit sans crainte ; le gouverneur a remarqué et apprécié ta haute intelligence ; tu es victime d'une injustice, il s'empressera de la réparer.

— Jehovah en soit béni ! répondit le juif.

— Réparer une injustice, ce n'est pas accorder une récompense.

— Qu'ai-je encore à désirer, puisque je puis rentrer dans ma ville natale et réparer les pertes causées par l'interruption de mes affaires?

— Cher El Ihoudi, permettez-nous encore de vous donner ce nom, c'est celui d'un ami et d'un sauveur; cher El Ihoudi, il faut que vous demandiez une faveur au colonel; une véritable faveur, dit Joséphine avec un adorable despotisme.

— Puisque vous l'exigez, je dois obéir, mademoiselle répondit-il en souriant. Voyons! que vais-je demander?... Après le siége de Constantine, beaucoup de familles mauresques se sont expatriées; quelques-unes, avant

leur départ, m'avaient vendu les maisons et les terres qu'elles possédaient ; mes titres de propriété et de vente se trouvent bien en règle, mais le domaine français n'a rien voulu entendre à cet égard. Il a mis sa main sur tous mes immeubles. Pauvre, exilé, menacé à chaque instant de perdre ma liberté si l'on découvrait ma présence en Afrique, je ne pouvais guère faire valoir mes droits.

— J'en fais mon affaire; dès ce soir, l'ordre de lever le séquestre sera donné à l'administration des domaines. Va chercher tes titres, fais formuler ta requête, remets-la moi, et je te promets d'agir de façon à rendre, pour une fois du moins, promptes et faciles les formalités de l'administration.

— C'est encore là un acte de justice et de réparation; demandez une faveur, dit Joséphine en insistant de nouveau.

Le juif réfléchit quelques instants.

— Puisque vous l'exigez, il est encore une spéculation que je pourrais faire pour rétablir un peu ma fortune.

— Laquelle? Parle !

— La farine coûte cinquante centimes la livre à Constantine; je voudrais obtenir le droit de la fournir à vingt-cinq.

— Voilà une singulière spéculation.

— Rien de plus simple : la difficulté du transport et le manque de moulins produiront et maintiendront longtemps encore la farine à un prix exorbitant; souvent même l'approvisionnement de la ville deviendra impossible. Que le gouverneur de Constantine contracte avec moi un traité de dix années, et je fais immédiatement construire des moulins sur le Roumel. L'amitié du khalifa Mohammed-el-Apchi rendra bienveillantes mes relations avec les Arabes et facilitera mes achats de grains. Donc les consommateurs de Constantine obtiendront une réduction de cinquante pour cent sur un objet de première nécessité, et moi j'espère ne pas faire une trop mauvaise entreprise.

— Je m'engage à obtenir du gouverneur

le marché de fourniture que tu désires. Mais ne crains-tu pas que ta spéculation n'échoue et ne te devienne funeste?

— Je ne le pense pas, répondit-il en souriant avec confiance.

— Va et hâte-toi de revenir, reprit le colonel : nous passerons la journée dans la prison; quelque triste que soit un pareil séjour, nous n'en célébrerons pas moins dans cette enceinte les fiançailles de Charles avec mademoiselle Véronique Delsarte.

— Que dites-vous, colonel? s'écria Charles.

— El Ihoudi a été indiscret pour la première et pour la seule fois de sa vie ; il m'a confié l'amour que vous inspire cette jeune fille. Son père doit nous l'amener dans une heure.

Le juif était parvenu à dompter son émotion tant qu'il avait été en présence du colonel. Quand il fut sorti de la prison, il ne put prolonger davantage un pareil effort. Le vertige s'empara de son cerveau, ses genoux se dérobèrent sous lui ; un tremblement convulsif parcourut tout son corps. Il eût voulu pouvoir pleurer ; la joie l'étouffait.

— Deux millions en immeubles ! se dit-il

enfin, quand il eut reprit un peu de sang-froid; deux millions en immeubles; des propriétés que j'ai achetées à vil prix, — le prix que les émigrés m'en ont demandé, et qui dépassait de beaucoup ce qu'ils auraient pu obtenir de tout autre! Oui, se hâta-t-il d'ajouter, ces propriétés représentent deux millions! Ma spéculation sur les farines me rapportera davantage encore dans l'espace de dix années. Me voici riche, puissant, considéré; la fortune donne la puissance et la considération. J'ai atteint mon but! Oui, je l'ai atteint à force de patience, de volonté et de génie, sans proférer un mensonge, sans faire couler une larme, sans éprouver un remords ou même un regret. J'ai spéculé sur la vertu sur les bienfaits, sur le dévouement, et sur la loyauté comme d'autres sur le vice, sur le

vol et sur l'ingratitude. Le succès a répondu à mon audace, j'ai réussi; ma conscience est pure, mon nom sans tache. On m'honore, on me respecte, on m'aime. J'ai déjà gagné deux millions et je possède le moyen de doubler cette somme par une spéculation infaillible. Quatre millions, oui, quatre millions! Que de crimes, que d'infamies un homme pervers aurait à commettre avant de conquérir quatre millions! Ces quatre millions entre mes mains, dans cette contrée ouverte à la spéculation, où l'or est sans prix, où la fortune prodigue ses faveurs à ceux qui savent s'en montrer dignes; ces quatre millions se trouveront bientôt décuplés. Je connais les ressources du pays; comme le personnage d'un conte oriental, je sais les mots mystérieux, le *sesame, ouvre-toi*, qu'il faut prononcer pour

que la grotte, fermée à tous les autres, s'ouvre et me livre ses trésors. Ce qui semble un rocher stérile est la pierre féconde dont ma baguette ne tardera point à faire jaillir des flots d'or, comme jadis, dans le désert, Moïse fit jaillir des flots d'eau. Un jour, en prononçant mon nom, on s'inclinera en Europe et en Afrique; un jour, je serai roi, car je poserai sur mon front la couronne du seul véritable pouvoir que reconnaisse la société moderne : le pouvoir de l'or.

Le lendemain, comme le colonel en avait pris l'engagement, le domaine donna les ordres nécessaires et remplit les formalités exigées pour lever le séquestre des biens vendus par plusieurs indigènes de Constantine à El Ihoudi ou plutôt à Mathieu Addourr. Le mar-

ché pour l'approvisionnement de Constantine fut également accepté et signé avec empressement. Toutes les difficultés, toutes les entraves disparurent devant la volonté énergiquement exprimée du colonel.

A quinze jours de là, la grâce pleine et entière de Charles Lefébure arriva, et il fut mis sur-le-champ en liberté. Le même courrier apporta à M. d'Outrepont le brevet de maréchal-de-camp, le collier de commandeur de la Légion-d'Honneur et l'ordre de venir prendre immédiatement la direction d'une des divisions militaires de Paris.

Il fut résolu que Charles, Joséphine, mademoiselle Lefébure, Véronique et M. Del-

sarte s'embarqueraient également sur le bâteau à vapeur qui emmènerait le général.

Jean partit le lendemain du jour où arrivèrent ces bonnes nouvelles, afin de tenir prêtes à Marseille, lors du débarquement de toutes ces heureuses personnes, deux voitures de poste qui pussent les conduire sur-le-champ à Paris.

Il fut résolu toutefois qu'avant de quitter l'Algérie, on irait visiter le khalifa Sidi-Mohammed-el-Apchi dans ses propriétés du Beni-kalil, comme il l'avait demandé avec instance chaque fois qu'il était venu visiter à Alger M. d'Outrepont et El Ihoudi.

La petite caravane se rendit d'abord à Bouffarick. Bouffarick est une de ces villes françaises comme on en compte un grand nombre en Afrique, et qui se composent d'une caserne, de quelques cabanes éparses çà et là, de sept ou huit maisons en construction, d'un café et de beaucoup de cabarets. Les cabarets pullulent en Algérie à l'égal des palmiers nains; on pourrait citer beaucoup de villages, décorés de noms pompeux, où l'on ne rencontre encore que des marchands de vins. Quoiqu'il en soit, on cite avec orgueil Bouffarick parmi les véritables cités algériennes et comme un des heureux résultats de cette colonisation. — si brillante de loin, si désolante de près.

Des mules et des chevaux envoyées par le

khalifa attendaient à l'entrée de l'ébauche de ville, les voyageurs qui ne tardérent point à voir la plaine se retrécir et les montagnes de l'Atlas se rapprocher. Bientôt une nuée de cavaliers arabes descendit au grand galop la pente escarpée des montagnes, courut droit aux hôtes de Sidi-el-Apchi, les entoura, déchargea en l'air ses armes, repartit au galop, et se livra à toutes les démonstrations belliqueuses que les Arabes prodiguent dans leur *fantasia*. Les mousquetades accompagnèrent le colonel d'Outrepont et ses amis jusqu'à l'entrée d'un défilé étroit, escarpé et souvent rompu par le lit d'un torrent qu'il fallait passer à gué. Ce sentier profond et dont les bords abruptes se trouvait ombragés de lentisques qui formaient, en se joignant, une voûte épaisse de verdure, serpentait, tournait sur lui-mê-

me et se jetait follement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à l'entrée d'une magnifique vallée. L'imagination ne saurait rêver autrement le paradis terrestre : de l'ombre et du soleil, d'immenses prairies verdoyantes, des collines couvertes d'herbes parfumées, de vastes champs, une rivière et des cascades tombant en nappes pittoresques du haut de la montagne pour apporter avec elles la fertilité. Cependant, à mesure qu'on traversait cette oasis délicieux, le cœur se serrait, et l'on ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse; à chaque pas on remarquait avec douleur l'œuvre de la destruction et de la guerre. Des oliviers abattus jonchaient la terre de leurs rameaux chevelus et noirs; un bois d'orangers coupés aux pieds ne se composait plus que de souches

hideuses qui dressaient au desus du sol leurs moignons inutiles. Un moulin restait dans l'inaction faute d'eau; les conduits qui la lui amenaient se trouvaient comblés ou détruits. Enfin, il avait fallu établir des tentes pour loger la population du douar et le khalifa lui-même; il ne restait plus, d'une vaste habitation, que des ruines noircies par la fumée et ravagées par l'incendie.

Le khalifa, quelque familiarisé qu'il fût avec ce spectacle de désolation ne put réprimer un soupir en le môntrant à ses hôtes.

— Ma vie entière, dit-il, sera désormais consacrée à réparer les maux de la guerre. Peut-être parviendrai-je, à force de patience,

de travail et de temps, à rendre à mes fils cette vallée telle que je l'avais reçue de mon père.

Quoiqu'il en soit, jamais hospitalité plus somptueuse ne fut prodiguée que la diffa (1) offerte au général par le khalifa. Tandis que ses femmes recevaient sous leurs tentes, Joséphine, Véronique et mademoiselle Lefébure, qui ne pouvaient assez s'étonner du spectacle des mœurs bibliques et inattendues qni les entouraient, Gaston, Charles et El Ihoudi partirent pour la chasse, et ne tardèrent point à forcer un sanglier. Le soir un

(1) Les Arabes désignent par le mot *diffa*, l'hospitalité qu'ils donnent sous leurs tentes.

repas exquis et préparé sous la direction de la mère et de la sœur de sidi-el Apchi rassembla les chasseurs. Le sanglier, rôti tout entier dans une fosse, fut servi à la manière des temps héroïques, sur un lit de feuillage et de fleurs.

Après ce repas digne d'Homère, lorsque les convives eurent quitté la table, il vinrent s'asseoir sur le seuil d'un gourbi de joncs pour jouir du spectacle majestueux d'une nuit d'Afrique, et se livrer aux douceurs d'un repos rendu nécessaire par une journée de chasse et de fatigue.

Le colonel arrriva peu à peu à parler des destinées futures de l'Algérie et de la fusion

probable des mœurs Arabes qui disparaîtraient insensiblement dans les mœurs européennes.

— Ne l'espérez point, dit le khalifa; dans les villes ou sur les Maures dégénérés, vous obtiendrez peut-être ces résultats; les Arabes, à l'exception de quelques misérables toujours prêts à vous trahir vous-même, et à se ranger du parti des plus forts, n'importe lesquels, les Arabes garderont fièrement leur loi aux coutumes de leurs aïeux. Le Koran nous protège contre toutes vos profanes innovations! Vous pouvez nous vaincre, nous soumettre, nous écraser; mais non pas nous modifier. Quels que soient les événements que l'avenir réserve à l'Algérie, ajouta-t-il jamais cette main ne prendra les armes con-

tre ceux qui se sont montrés pour moi des ennemis cléments et généreux ; ne comptez jamais non plus sur mon bras pour la défense de votre cause. Jésus et Mahomet jettent entre nous un abîme que rien jamais ne saurait combler. Si Allah continue à favoriser vos armes, amenez dans ces pays une population nouvelle ; l'ancienne disparaîtra peu à peu ; elle émigrera, elle diminuera, elle s'éteindra insensiblement. La Providence vous réserve-t-elle au contraire de mauvais jours ? ce peuple que vous croyez abattu se redressera terrible, et vous étouffera. Tant qu'un Arabe restera debout, vous ne serez point maîtres de l'Algérie. A qui des conquérants ou des indigènes restera cette terre disputée et déjà trempée de tant de sang ? Dieu seul connaît l'avenir.

En achevant ces mots, il tomba dans une rêverie profonde, partagée par ceux qui l'écoutaient. En effet, le khalifa venait de résumer pour eux l'histoire des destinées futures de l'Afrique.

Le lendemain, les amis de Sidi-el-Apchi se séparèrent de leur hôte et reprirent le chemin de Bouffarick, non sans avoir été comblés de dons par le khalifa et par sa famille. La mère et la femme de Mohammed avaient attaché au bras de Joséphine un bracelet d'or massif admirablement ciselé, et trouvé sans doute dans un tombeau romain, comme il arrive souvent en Algérie. La sœur du chef avait prié Véronique d'accepter un collier formé de sequins d'or et de médailles antiques. Enfin des palfreniers noirs amenèrent

deux magnifiques étalons de race irréprochable et d'une pureté merveilleuse de formes.

— Quand vous les montrerez en France, dit le khalifa au général et à Charles, ayez un souvenir pour votre ami Mohammed-el-Apchi.

Arrivé sur les limites de son douar, l'Arabe, avec une véritable émotion, se sépara de ses hôtes, que sans doute allait éloigner de lui une séparation éternelle.

— Allah vous bénisse! dit-il, votre route ne peut être qu'heureuse; vous laisserez

derrière vous de bonnes œuvres et des bénédictions!

Il était nuit quand les deux calèches qui ramenaient les voyageurs à Alger arrivèrent sur la pente de la Boudjareah, où se trouve tracée la route sinueuse qui conduit de Bouffarick à Alger. La lune brillait d'un doux et pur éclat. M. d'Outrepont fit remarquer à l'heureuse Joséphine, dont il tenait la main dans les siennes, avec quelle grâce le petit marabout de Sidi-Feruch détachait son dôme blanc sur la voûte du ciel parsemée d'étoiles.

— Il n'est point, dit-il, jusqu'aux pierres des tombeaux épars dans le cimetière qui

n'ajoutent au charme et à la mélancolie de ce tableau. Regardez surtout là bas, une colonnette de marbre qui paraît un peu plus haute que les autres; elle produit un effet vraiment pittoresque.

El Ihoudi ne put réprimer un soupir: cette pierre était le modeste monument sous lequel il avait réuni Nsina et Ambor.

Gaston parlait encore, quand une voix s'éleva des maisons voisines, et fit entendre une chanson mauresque, que le derboucka et la kouitra accompagnaient de leur mélodieux murmure.

— Cette chanson mauresque qui vient de

la ville et qui arrive jusqu'à nous, comme son rhythme plaintif émeut l'âme tendrement! ajouta le colonel.

C'était l'air de *Mada ou mada* que chantait la voix.

— On en distingue parfaitement les paroles, fit observer Charles.

— Que signifient-elles? demanda Véronique.

— Je connais cette chanson, répondit Gaston.

Et il traduisit froidement le couplet, qui

l'avait tant de fois ému, quand la pauvre Nsina le lui chantait, en accompagnant sa voix fraîche et naïve des sons caressants du derboucka :

> Accablé sous le poids de l'absence,
> J'attends mon ingrate maîtresse.
> Ah! si je savais en quels lieux la rencontrer!
> Mon Dieu, conseillez-moi, inspirez-moi!
> Oh! madame!
> Hélas! madame!

Depuis son mariage, le général n'a point quitté Paris. Père d'une fille qui compte déjà deux ans, et dont la beauté le comble de joie, il ne peut assez chérir et assez admirer

Joséphine, devenue aujourd'hui une des jeunes femmes dont chacun cite avec justice la grâce et la distinction. Parmi les fanatiques les plus enthousiastes de madame d'Outrepont, il faut citer le vieux général Bonnivet, qui se vante à ses amis du Jockey-Club « d'a» voir fait le mariage de son ami Gaston. »

Quelque bonheur et quelque charme qu'il trouve dans son intérieur, Gaston ne laisse point que d'aimer parfois à venir occuper à l'Opéra la stalle où jadis il braquait sur le ballet une monstrueuse lorgnette. Vous le rencontrerez encore dans l'après-midi, vers cinq heures, allant et venant sur le boulevart des Italiens, un cigarre à la main et fort occupé de regarder les jolies promeneuses qui passent devant lui.

Jean a pris sa retraite; il ne pouvait convenablement, dit-il, servir un homme marié.

Charles, devenu un de nos jeunes avocats les plus distingués, commence à compter une nombreuse et lucrative clientèle.

El Ihoudi, dont la fortune a pris des développements immenses, vient d'être nommé adjoint au maire d'Alger. On parle de son prochain mariage avec la charmante Soultana Chebabi, sa cousine. Ses spéculations et son marché pour l'approvisionnement de Constantine lui ont rapporté déjà des sommes incalculables.

Mademoiselle Lefébure ne quitte point d'un seul moment la fille de Joséphine, à laquelle on a donné le nom d'Antoinette; elle veille sur elle toute la journée; et elle l'accompagne à la promenade; elle a même exigé que le berceau de l'enfant fût placé la nuit près de son lit. Elle s'éveille à son premier cri, s'alarme à sa moindre plainte, l'accable de caresses et l'aime jusqu'à la jalousie; elle se livre avec passion à toutes les douleurs et à toutes les joies de la maternité.

Le général, dans ses jours de gaieté, aime à la comparer à la divine madone.

— Comme la mère immaculée du Sauveur, Antoinette, dit-il, est tout ensemble, vierge et mère,

Cette plaisanterie, qu'il répète souvent, arrache toujours un soupir et une larme à mademoiselle Antoinette Lefébure.

Jusqu'aujourd'hui, M. Gaston d'Outrepont, ne s'est point encore, une seule fois, aperçu de ce soupir et de cette larme.

Alger, 20 juillet 1845.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME DU KHALIFA.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME DU KHALIFA.

Melun. — Imprimerie de Desrues.